ESPIONNAGE

PAUL KENNY

EXECUTION SOMMAIRE

Editions "FLEUVE NOIR"

CHAPITRE I

- C'est remarquable, laissa tomber Peter Lorensen après avoir longuement étudié la liste que son collaborateur lui avait apportée.

Puis, après une courte méditation, il ajouta :

- C'est même peut-être trop bien combiné... En truffant comme vous l'avez fait les principales expéditions concurrentes d'agents à notre solde, le parallélisme relatif des « accidents » qui vont se produire risque de paraître un peu suspect, vous ne croyez pas ?

Max Heiman grimaça un sourire, reprit la liste que lui tendait son chef et répondit :

- Je me suis formulé cette objection, mais l'écueil sera évité de diverses manières. Le facteur temps joue un rôle considérable dans notre entreprise. Les accidents s'échelonneront sur plusieurs mois, certains groupes seront nettement plus malchanceux que d'autres. En outre, du fait que dans une opération de ce genre on peut raisonnablement prévoir quelques malheurs ayant des causes très naturelles, ceux que nous aurons provoqués seront mis sur le compte du hasard...

Max Heiman était un homme d'une taille nettement supérieure à la moyenne, vêtu avec une sobre élégance. Malgré le ferme dessin de sa bouche, malgré le contour anguleux de son visage et la dureté de ses muscles, quelque chose d'indéfinissable rendait sa personnalité vaguement équivoque. Peter Lorensen ressentait toujours un subtil malaise en sa présence, bien qu'il sût que Max était un individu très doué, auquel on pouvait se fier pour la réalisation d'un plan difficile.

- Je ne doute pas que vous prendrez les précautions voulues, dit Lorensen en détournant son regard vers la fenêtre, mais comment comptez-vous superviser l'ensemble de l'opération ? De quelle manière maintiendrez-vous le contact ?

Heiman glissa la liste dans une poche intérieure, croisa les jambes et joignit ses deux mains, paume contre paume.

- Il n'y aura pas de système collectif, valable pour tous les agents. Chaque cas forme un problème particulier : je

communiquerai avec nos hommes par des moyens différents, imposés par les circonstances, pour leur donner des directives si c'est nécessaire. Quant aux résultats de leur action, nous les connaîtrons sans qu'ils nous en avisent, forcément.

Lorensen hocha la tête, approbateur.

- Oui, admit-il, les méthodes habituelles ne sont pas valables dans une situation comme celle-ci. Mieux vaut adopter une tactique souple, pouvant se plier aux nécessités locales.

Max arbora un sourire cynique qui creusa des parenthèses aux coins de ses lèvres :

- Rassurez-vous, notre expédition ne sera pas épargnée non plus : comme les autres, elle éprouvera de gros ennuis. Elle ne jouira pas d'une invulnérabilité qui susciterait de fâcheux soupçons.

Lorensen, d'un geste machinal, tapota son bureau du bout de son stylo-bille.

- Pour vous comme pour moi, articula-t-il d'une voix plus basse, il est souhaitable que tout se déroule sans anicroche. Vous savez l'importance capitale qu'on attache en haut lieu à ces régions polaires. Jusqu'à présent, si mes renseignements sont bons, les autres ne semblent pas vouloir s'intéresser de trop près à nos préparatifs, mais cela ne me tranquillise pas outre mesure. Un duel acharné va se dérouler là-bas : nous devons le gagner.

- Rien ne sera négligé, affirma Heiman, sûr de lui. Un point doit encore être réglé cependant : la liaison entre vous et moi. Sur une pareille distance, la radio est impraticable.

- J'y ai pensé, dit Lorensen. Vous ne pouvez pas davantage m'envoyer un messager qui devrait accomplir la moitié du tour du monde pour m'atteindre. Aussi allons-nous procéder d'une autre manière. Pendant les trois premiers mois, il n'y aura aucun contact : vous aurez à vous débrouiller seul, vous prendrez toutes les initiatives réclamées par les événements. Au bout de cette période, vous profiterez du fait qu'un de nos navires devra se rendre au Cap pour y embarquer des approvisionnements : arrangez-vous pour faire partie de l'équipage et, le soir même de l'arrivée au port, allez à cette adresse...

Lorensen présenta à son collaborateur un bout de papier sur lequel étaient écrits ces mots :

« Mr Van Laar, 114 India Road, Capetown. »

- De deux choses l'une, poursuivit Lorensen : ou je serai moi-même au Cap et Van Laar nous ménagera une entrevue, ou bien il vous transmettra un pli contenant mes instructions et il vous indiquera la marche à suivre pour m'envoyer votre rapport. Vous logez cette adresse dans votre mémoire ?

- C'est fait, dit Max Heiman, mais comment devrai-je aborder votre correspondant pour éviter toute confusion ?

- Demandez-lui en anglais s'il a des nouvelles de Stockholm. Il vous répondra comme si ce nom désignait un homme et non une ville.

- Entendu. Ce Van Laar est-il un agent véritable ou une simple boîte aux lettres ?

Peter Lorensen s'absorba dans la contemplation de l'adresse qu'il venait de montrer. Il n'aimait pas mélanger les filières de ses multiples organisations, ni renseigner les membres de l'une sur ceux d'une autre. Mais Heiman, qui pouvait avoir besoin d'une aide, devait savoir jusqu'où il pouvait aller dans ses rapports avec Van Laar. Sa question était légitime.

- C'est un agent, précisa Lorensen avec une nuance de regret. Évitez à tout prix de le compromettre : il est en place depuis dix ans et il peut nous rendre encore de fameux services. Néanmoins, n'hésitez pas à lui demander un appui si vous estimez que c'est indispensable.

- Merci, dit Max en se levant et en coulant vers son supérieur un regard un peu trouble. Dois-je vous revoir une dernière fois avant l'appareillage ?

- Non. N'omettez pas de détruire aussitôt que vous le pourrez la liste que vous emportez ; je sais qu'elle n'est pas commode à retenir par cœur, mais je préférerais qu'on ne la trouve pas sur vous si un accident imprévu devait vous arriver à vous.

- Je ne l'emporterai pas sous cette forme-là, répliqua vivement Heiman. Les indications seront recopiées à l'encre sympathique

entre les lignes d'une lettre banale que m'aurait soi-disant adressée une jeune fille.

Lorensen aurait parié un mois de son traitement que Max n'avait jamais reçu une lettre de jeune fille. Ce n'était pas son genre. La femme ne jouait aucun rôle dans sa vie.

Heiman, se disposant à prendre congé, songea qu'avant de revoir le décor austère de ce bureau, il flirterait pendant des mois avec la mort. Il envia Lorensen, pour qui le métier présentait aussi de dangereux aléas, mais qui vivait toujours dans le luxe et le confort.

- Bon voyage, mon cher, dit Lorensen en avançant la main, sans quitter son fauteuil. Si vous réussissez cette mission, les plus grands espoirs vous sont permis.

Heiman se demanda si, une fois de plus, son chef n'avait pas deviné sa pensée. Il serra la main tendue avec beaucoup moins d'énergie qu'on ne l'aurait supposé de la part d'un homme aussi bien bâti. D'un homme qui s'en allait affronter les terribles rigueurs de l'Antarctique.

Au même moment, dans un autre bureau, à Paris, le Vieux posait une question à Francis Coplan. Il la formulait comme si elle venait de lui effleurer l'esprit, mais, en réalité, il la préparait depuis un bon quart d'heure.

- Seriez-vous encore capable de tenir un rôle d'officier sur un navire à la mer ?

Coplan arqua les sourcils. Il ne voyait absolument aucun rapport entre la demande du Vieux et la conversation qu'ils avaient eue jusqu'alors.

- Les aptitudes professionnelles ne se perdent pas vite, émit-il, circonspect. Où voulez-vous en venir ?...

Le Vieux souffla pour disperser les grains de tabac éparpillés sur son bureau, puis il se repoussa en arrière avec son fauteuil et dit :

- Après vos démêlés avec la Justice et vos histoires dans la capitale (Voir « Pas de preuves »), je songe à vous envoyer un peu

à l'écart, sans affectation bien déterminée, uniquement question de vous blanchir.

Le mot dut lui plaire, car il eut un rire muet. Coplan se méfia. Quand le Vieux s'apprêtait à lui désigner une mission ordinaire, il ne riait pas, au contraire, il était volontiers sec et rébarbatif. Quand il semblait être d'humeur joviale, c'était plutôt mauvais signe.

- Me blanchir ? Je ne suis pas grillé, que je sache ?

- Non, convint le Vieux, vous n'êtes pas ce qu'on appelle grillé. Mais quelques mois de villégiature ne vous feraient pas de tort.

- Villégiature à la mer ?

- Un endroit rêvé pour ce genre de cure, affirma le Vieux en se levant. Qu'est-ce que vous diriez du pôle Sud ?

Coplan en avait déjà entendu de bien bonnes, mais celle-ci les dépassait toutes. Le pôle Sud ! Le continent le plus désert et le moins connu de toute la planète.

- Je craindrais de m'y ennuyer, dit-il, très sérieux. Si je ne m'abuse, il n'y a pas un seul habitant dans un rayon de trois mille kilomètres autour du pôle.

- C'est exact, ou plutôt ce l'était. Avez-vous déjà entendu parler de I.G.Y. ?

En parlant, le Vieux s'était approché d'une armoire pour en extraire un globe terrestre de quarante centimètres de diamètre, un de ces engins qu'on ne trouve plus que dans les écoles de village. L'axe de rotation de ce globe était incliné par rapport à la verticale comme la Terre est inclinée sur l'écliptique. Un socle massif supportait la boule colorée. Le Vieux posa l'ustensile sur le dessus d'une bibliothèque, à un mètre quatre-vingts du sol, puis, d'un clignement de paupières, il invita Coplan à s'approcher. Francis questionna :

- I.G.Y... Est-ce que ces trois initiales ne signifient pas « International Geophysical Year » ?

- Oui. Mais elles ont un sens plus concret : elles annoncent la plus formidable expédition polaire de tous les temps. Une quarantaine de savants de divers pays se sont réunis à Paris afin de la préparer. Ils ont prévu 21 stations groupant au total environ quatre cents personnes. L'objectif officiel de l'expédition est l'étude de

l'Antarctique sous tous ses aspects, mais plus spécialement la météorologie, le magnétisme terrestre, et la haute atmosphère.

Le Vieux eut un petit rire sarcastique. Son index pointa vers la partie blanche, inexplorée, qui entoure le pôle inférieur.

- J'ai le plus grand respect pour la recherche scientifique, reprit-il, mais quand je vois consacrer un budget de cent milliards à cette calotte de glace balayée par le blizzard, je ne peux m'empêcher de nourrir certains doutes sur le caractère purement désintéressé de ces recherches...

Coplan était assez enclin à partager le point de vue de son chef. Les problèmes polaires ne lui étaient certes pas inconnus, mais il n'en avait guère étudié les prolongements politiques et militaires. Il ne voyait pas davantage ce qu'un agent du 2ème Bureau pouvait aller faire dans ces solitudes du bout du monde.

- Quel est le dessous des cartes ? Demanda-t-il.

Le Vieux s'anima.

- Vous voyez la zone délimitée par le cercle polaire antarctique... C'est une sorte de gigantesque gâteau de glace où il est bien difficile de distinguer ce qui fait partie du continent proprement dit et la banquise formée par la mer. Parlant du pôle géographique pris comme centre, les méridiens définissent des portions de territoire comme des parts d'un fromage de Brie. Plusieurs pays revendiquent la souveraineté de ces triangles. La France, dont les prétentions sont modestes, ne demande que la partie comprise entre le 136e et le 142e degré de longitude est, région mieux connue sous le nom de Terre Adélie. Mais, en dehors de nous, l'Argentine, la Norvège, la Grande-Bretagne, les États-Unis, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et le Chili font valoir leurs droits sur des territoires beaucoup plus étendus, qui se chevauchent d'ailleurs notablement. Or comme aucun accord international n'a consacré les prétendons de chacun, d'autres pays entrent en compétition sans se soucier des frontières théoriques tracées par les premiers. La Russie et l'Allemagne occidentale lorgnent leur part du gâteau. Et tout le monde a les dents longues.

Coplan, très attentif, écoutait l'exposé de son chef.

- Uranium ? Bases aériennes ? S'enquit-il.

Le Vieux revint près de son bureau.

- Possible, admit-il. Mais ceci n'explique pas encore pourquoi on se dispute ces régions avec tant d'âpreté. Exploiter un gisement d'uranium dans l'Antarctique serait une entreprise absurde, pour la bonne raison que l'entretien d'un homme là-bas coûte plus de cinquante mille francs par jour, et que les conditions d'exploitation sont terriblement difficiles à cause du climat. D'autre part, le trafic entre l'Amérique du Sud et l'Australie n'est pas à ce point important qu'il faille ménager une escale polaire entre ces deux continents. Et me direz-vous en quoi cela peut intéresser les Russes ?...

- Et nous ? objecta Coplan. Pourquoi essayons-nous de nous y implanter ? Nos mobiles peuvent nous éclairer sur les objectifs des autres.

Le Vieux arbora une expression sardonique.

- Mon cher ami, c'est peut-être cela le plus marrant de toute l'histoire : nous sommes vraisemblablement scientifiques ! Les autres ont des buts plus rentables : l'Argentine et la Norvège songent à la pêche à la baleine, les Américains installent sept bases appelées à former un point d'appui stratégique pour leur marine, l'Australie veut défendre sa côte sud, l'Angleterre veut couvrir le cap de Bonne-Espérance. Mais les Russes et les Allemands ? Les premiers ont assez de glace chez eux pour ne pas aller la chercher si loin, et les seconds n'ont ni colonies ni voies maritimes à défendre.

- Sans doute tiennent-ils simplement à y être parce que Anglais et Américains y sont ?

- A mon avis, ce n'est pas une question de prestige, supputa le Vieux. Il est certain que chacun de ces pays veut s'assurer un avantage... Curieux de caractère, j'aimerais savoir de quoi il s'agit.

Maintenant, Coplan voyait plus clair. Son chef méditait bel et bien de l'envoyer là-bas, au pôle, pour glaner le plus de renseignements possible sur l'activité réelle des missions placées sous la bannière pacifique de l'I.G.Y. En réalité, sous le couvert de travaux de recherche et d'exploration, plusieurs nations préparaient l'occupation effective des territoires qu'elles revendiquaient, et cela dans des intentions bien déterminées.

La perspective d'aller se frigorifier pendant des mois dans un désert de glaces que ne fréquentent normalement que les pingouins, n'était pas de nature à enthousiasmer beaucoup Francis Coplan.

- Vous n'auriez pas pu faire plaisir à quelqu'un qui a une prédilection pour les engelures ? demanda-t-il avec une mimique dégoûtée, avant même que son chef lui eût ouvertement dévoilé ses projets.

Le Vieux perdit soudain la fausse bonhomie qu'il avait affichée jusque-là.

- Il faut que ce soit vous, Coplan, décréta-t-il sans ambages. Vous êtes polyglotte, votre brevet de lieutenant au long cours me permet de vous introduire dans la filière, votre compétence d'ingénieur est indispensable pour interpréter correctement les indications que vous récolterez. En plus, vous êtes bâti à chaux et à sable, vous supporterez fort bien le climat de l'Antarctique.

L'imagination de Francis s'était mise à travailler. Un boulot pareil sortait franchement de l'ordinaire. Comme dépaysement, on ne pouvait souhaiter mieux ; et vivre en compagnie d'explorateurs et de savants aurait au moins autant de charme que de hanter les bas-fonds d'une grande cité ou les palaces d'Espagne. Pour une fois, en principe, il n'y aurait pas d'ennemi, pas de règlements de compte. Il s'agirait tout bonnement d'ouvrir les yeux et les oreilles. Une sorte de repos, en somme

- Qu'attendez-vous de moi, exactement ? demanda-t-il en laissant errer son regard sur le globe terrestre en équilibre sur la bibliothèque.

Le Vieux frotta l'une contre l'autre ses mains sèches. Il aurait été contrarié si Coplan avait pris sa désignation comme une disgrâce. Il redevint presque amical :

- Vous verrez, prédit-il, ce travail sera moins barbant qu'il n'y paraît au premier abord. Vous devrez déployer toutes les ressources de votre ingéniosité car, de toute évidence, de nombreux obstacles se mettront en travers de vos tentatives. Vous serez, sous l'angle du service, plus isolé que vous ne l'avez jamais été : pas de recours possible, pas d'allié même au sein de l'expédition française. Votre programme peut se résumer en deux phrases : réunir le maximum

de renseignements sur les activités cachées des autres missions, dépister les curieux qui s'intéresseraient de trop près aux agissements de la mission française. Entendons-nous bien : théoriquement, une coopération étroite unira les diverses délégations, un gros tam-tam publicitaire sera mené sur les travaux de chacune d'elles et sur les résultats obtenus en commun, mais il vous appartient de jeter un coup d’œil dans la coulisse et, surtout, de déceler si, en marge, la concurrence ne jette pas les bases d'autre chose. Vous me suivez ?

- Pas à pas. Mais je ne vois pas du tout comment je parviendrai à me débrouiller, dans un pays où un voyage de cinquante kilomètres exige plusieurs jours de préparation.

- Ne vous tracassez pas, je vais vous faciliter les choses.

Le Vieux préleva un dossier dans le tiroir de droite de son bureau.

- J'ai posé des jalons depuis des semaines. J'ai rassemblé pour vous un tas d'indications précieuses... Mais, procédons par ordre : sous l'identité de Félix Cadouin, vous embarquerez dans quatre jours en qualité de second lieutenant à bord du cargo Béarn, actuellement à Londres où a lieu le chargement. Ce navire appareillera pour les îles Kerguelen le mardi suivant ; de là, il repartira pour la Terre Adélie.

- Que charge-t-il à Londres ? s'informa Coplan.

Le Vieux hésita une fraction de seconde, puis murmura négligemment :

- Des caisses d'explosifs. De la dynamite, je crois.

CHAPITRE II

Après avoir doublé Gibraltar, traversé la Méditerranée de bout en bout, franchi le canal de Suez et dépassé la mer Rouge, le cargo Béarn poursuivait inlassablement sa route vers le sud. Dans l'océan Indien, il n'avait fait qu'une courte escale à Tamatave pour regarnir ses citernes de fuel et embarquer des vivres frais. A présent, il

cinglait vers les îles Kerguelen et, de jour en jour, la température fraîchissait.

Les quarts se succédaient, monotones, lourds d'ennui. Le lieutenant Cadouin n'avait pas mis longtemps à se réadapter à cette existence ascétique. Après quelques semaines, il était tellement entré dans la peau de son personnage qu'il en venait à se demander parfois si Francis Coplan n'était pas un autre individu.

Les longues veilles sur la passerelle, les repas pris au carré en compagnie d'autres officiers et de quelques passagers rejoignant leurs compagnons de l'expédition française à la Terre Adélie, les corvées habituelles sur un navire à la mer, tout concourait à effacer de l'esprit de Coplan les préoccupations qui, antérieurement, l'absorbaient tout entier. L'atmosphère de simple camaraderie et la contemplation de la mer lui rappelaient des souvenirs de jeunesse...

Le Béarn, dont l'étrave labourait une houle que le vent gonflait peu à peu, tanguait avec régularité. Quand il plongeait le nez dans la lame et que son arrière se soulevait, l'hélice s'emballait au point de le faire trembler comme une feuille d'acier.

Le timonier piqua quatre fois deux coups à la cloche du bord. Encore un quart passé. Coplan entendit Tartoué qui gravissait sans hâte l'escalier menant à la passerelle ; la relève était ponctuelle.

- Rien à signaler, dit Francis à son collègue. Le baromètre descend, la force du vent augmente, mais d'après la météo je ne crois pas que nous aurons un sérieux coup de tabac. La dépression est à l'est, du côté des côtes australiennes.

Tartoué, un Breton taciturne, légèrement alcoolique à ses heures, posa ses deux mains sur la rambarde et fixa la mer d'un œil critique.

- Trois jours de balançoire, jugea-t-il. On ferait peut-être bien de vérifier l'arrimage des caisses de dynamite.

- J'irai moi-même avec le bosco, promit Coplan. Il ne faudrait pas s'étonner si le chargement avait un peu bougé depuis le départ.

- Belle saloperie, cet explosif, déclara Tartoué avec conviction. C'est plus vicieux qu'une cargaison de pétrole.

- Nous en serons bientôt débarrassés.

Coplan descendit l'escalier. Avant de se lancer à la recherche du bosco, il se rendit à la cabine de T.S.F. Le radio, plongé dans la

lecture d'un roman policier, leva la tête à son entrée. Dans le haut-parleur, des signaux en morse entrecoupés de rafales de parasites grésillaient sans cesse.

- Rien de neuf ? demanda Coplan à l'opérateur.

- Non, le trafic se calme graduellement. Si quelques navires ne faisaient pas du plein sud comme nous, mon travail deviendrait une sinécure... Un norvégien est à cinquante milles d'ici, un russe se balade aux environs de l'île d'Amsterdam ; à part ces deux-là, qui vont vers l'Antarctique, tous les autres sont plus au nord.

- Vous n'entendez pas d'allemands ou d'américains ?

L'opérateur fit un signe de dénégation.

- Ceux-là font route par l'Atlantique sud. Ils sont pratiquement de l'autre côté de la boule. Sauf sur ondes courtes, et encore, je ne peux pas capter leurs signaux. Dans quelques jours, peut-être...

- Quand aurez-vous le contact avec les Kerguelen ?

- A partir de cette nuit, j'espère, pour autant qu'il n'y ait pas de tempête magnétique. Ah oui... j'oubliais ! J'ai capté un appel du Norsel, le navire qui achemine le matériel de l'expédition française. Il a quitté l'Australie pour la Terre Adélie. Avec un peu de veine, nous le rattraperons là-bas.

Coplan sortit un paquet de cigarettes, le tendit au radio. Celui-ci accepta, prit une boîte d'allumettes sur sa table et présenta du feu à Francis.

- Vous êtes déjà venu par ici, vous ? questionna Coplan.

- Jamais. J'ai l'impression que ça ne va pas être marrant, à partir des Kerguelen... On a beau prétendre que le mois de novembre marque le début de l'été, il commence à faire salement froid.

- Plaignez-vous, il y a encore sept degrés au-dessus de zéro. Quand il y a zéro degré en plein été dans l'Antarctique, c'est inespéré !

- C'est pire que le Nord, estima l'opérateur. A la même latitude, il fait sensiblement plus chaud. Il faut vraiment en avoir une couche pour s'inscrire comme volontaire et rester un ou deux ans dans cet enfer du pôle.

Sur un ton de confidence, il ajouta en pointant l'index contre sa tempe :

- A mon avis, les gars de l'étage en dessous sont un peu sonnés, non ?

Il faisait allusion aux quelques spécialistes qui se trouvaient en qualité de passagers à bord du Béarn, tous des hommes de science.

- Il y a des gens qui ne détestent pas la solitude, surtout s'ils ont conscience d'accomplir un travail utile.

- Utile ? fit le radio avec un immense scepticisme. Nous serons bien avancés quand nous connaîtrons la vitesse exacte du vent polaire, l'épaisseur de la couche de glace au centimètre près, la hauteur des montagnes et l'intensité du champ magnétique... Personne n'ira quand même jamais habiter dans ce coin-là !

- Ces renseignements peuvent servir à la navigation, aux communications radio, que sais-je encore.

- Je me demande en tout cas, pourquoi nous trimbalons de la dynamite, fit remarquer l'opérateur. J'en ai chaud chaque fois que j'y pense.

- C'est un instrument précieux pour une expédition polaire, expliqua Coplan. On peut s'en servir pour se frayer un passage dans la banquise, pour élargir un chenal, creuser un trou, ou provoquer un éboulement facilitant une ascension. Un explosif adroitement manipulé effectue le travail de plusieurs machines.

- D'accord, mais à bord d'un navire ça ne vaut rien, croyez-moi.

Coplan sourit en voyant la mine désapprobatrice du radio. Ce dernier, comme Tartoué, était assez impressionné par la présence de ces caisses logées dans la cale arrière. Pourtant, convenablement stabilisée et emballée, la dynamite est presque aussi inoffensive que du ciment.

- Tenez-vous à carreau dans les prochaines heures, dit Francis à l'opérateur. Je vais faire un tour dans le chargement et déplacer quelques caisses. Si par hasard j'en laissais tomber une...

Son interlocuteur, au lieu de répondre, fixa son haut-parleur avec une attention soudaine. Un signal qui cloue sur place tous les opérateurs de radio du monde tintait dans la boîte carrée : trois brèves, trois longues, trois brèves. Coplan le reconnut sur-le-champ et toute envie de plaisanter l'abandonna. Quelque part, à des

dizaines ou des centaines de milles de là, un vaisseau lançait un S.O.S.

- Merde..., laissa tomber le radio en saisissant son crayon d'une main et en rectifiant de l'autre le réglage de son récepteur.

Le premier mouvement de Francis fut de s'en aller afin de ne pas déranger le sans-filiste, mais la curiosité le retint dans la cabine.

Après une série de S.O.S., le navire inconnu émettait enfin son indicatif. Les deux premières lettres montraient qu'il était de nationalité norvégienne.

La transmission était trop rapide pour que Coplan pût la suivre, mais l'opérateur notait les signes au fur et à mesure. Cela ne donnait rien d'intelligible pour quelqu'un ignorant les abréviations en usage dans les communications maritimes ; pour un spécialiste, c'était aussi clair qu'une dépêche dactylographiée.

Subitement, le haut-parleur se tut. Le radio alluma son émetteur, posa deux doigts sur le manipulateur et jeta à Coplan, sans le regarder :

- C'est le Stavanger, le norvégien dont je vous parlais tout à l'heure... Il est à cinquante milles au sud-sud-est. Une explosion de chaudière...

Avant même de terminer sa phrase, il appelait le navire en détresse pour lui accuser réception du message et le prier d'attendre. Quelques secondes suffirent, puis le radio se retourna vers Coplan et reprit :

- Je préviens le commandant. Il décidera si nous devons changer de route pour porter secours.

Cette fois, c'était au tour de Francis d'être désagréablement impressionné. Une avarie de machine survenant dans la partie la plus déserte de l'océan Indien, alors que la mer est en train d'enfler, c'est plutôt une sale blague.

- Je file, dit Coplan. Parlent-ils d'une voie d'eau ?

- Non. Ils sont en panne, sans plus, mais ça pourrait se gâter si le vent se levait...

- A plus tard, lança Coplan en manœuvrant le loquet.

Dehors, sur le pont des embarcations, les embruns avaient mouillé le deck. L'horizon semblait osciller de l'avant vers l'arrière, en

un mouvement lent et régulier. Les vagues moutonnaient légèrement.

Coplan descendit une seconde volée d'escalier, vit des matelots occupés à modifier l'orientation des manches à air.

- Où est le bosco ? leur cria-t-il.

- Dans le forepeak !

Il fit demi-tour, partit vers l'avant, longea le château, puis la cale et atteignit enfin la porte de fer menant aux installations intérieures de la proue. Le maître d'équipage déplaçait des bidons de peinture au moment où Francis le rejoignit.

- Dites, Fourcade, venez donc avec moi dans la cale arrière. Prenez un ou deux hommes au passage. Nous allons jeter un coup d'œil à l'arrimage.

- Bien, lieutenant, dit Fourcade qui s'attendait à un ordre de ce genre, étant donné l'évolution des conditions météorologiques.

D'une démarche d'ours bien élevé, il suivit Coplan sur le pont. Ensemble, ils parcoururent le vaisseau dans toute sa longueur, réquisitionnèrent deux matelots et enlevèrent l'un des prélarts. Par les échelons de fer, ils descendirent dans la cale, une lampe-torche passée dans leur ceinture. D'étroits couloirs étaient ménagés entre les diverses parties de la cargaison, mais des étais empêchaient celle-ci de jouer.

Coplan et le bosco promenèrent le faisceau de leur torche sur l'amoncellement de caisses d'explosifs. La vibration de l'axe de l'hélice était plus perceptible ici que sur le pont. Cela seul pouvait favoriser à la longue de minimes déplacements qui, lors d'une embardée, risquaient de détruire l'équilibre des piles.

- Ça tient, murmura Fourcade, après examen. Ils connaissent leur boulot, à Londres.

Avant de se prononcer, Coplan examina soigneusement chacune des rangées, donna de-ci, de-là, une poussée pour s'assurer que l'ensemble était solide comme du roc. Du dos de la main, il vérifia si d'invisibles frottements ne provoquaient pas en certains endroits une élévation de température. Tout paraissait normal.

- Ça va, conclut-il après un dernier regard circulaire. Il ne s'agit pas d'avoir un pépin alors que nous allons prêter main-forte à un

collègue...

Fourcade s'étonna

- Il y a un navire en difficulté dans les parages ?

- Oui, dit Coplan en escaladant les échelons. Un norvégien... Mais je ne sais pas encore si le commandant va mettre le cap sur lui. De toute façon, il nous faudrait cinq heures pour l'atteindre, par cette mer-là.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? questionna le bosco en grimpant à son tour pour regagner le pont.

- Explosion de chaudière... Peut-être pourra-t-il continuer sur deux pattes, s'il n'y a pas trop de dégâts.

Le vent humide se plaqua sur leur figure. Le ciel était gris, les mâts décrivaient des cercles, la fumée se dispersait dès qu'elle s'échappait de la cheminée.

- Continuez votre besogne, dit encore Coplan. Le second capitaine vous donnera des instructions si nous modifions notre course.

Machinalement, ses yeux se portèrent sur le sillage tracé par le navire. Il constata qu'au lieu d'être absolument rectiligne, la traînée d'écume formait un angle. Fourcade fit la même remarque et tous deux comprirent ce que cela signifiait : le commandant avait d'ores et déjà modifié le cap. Le Béarn fonçait dans la direction du vapeur norvégien.

A la passerelle, un coup de sifflet strident déchira l'air.

- Voilà les instructions annoncées, dit Coplan. Profitez de l'occasion pour signaler que tout est en ordre dans la cale trois.

- Bien, lieutenant, répondit le bosco en prenant le chemin du château avant.

Resté seul, Coplan fit quelques pas pour aller s'accouder au bastingage. L'accident survenu à cet autre navire en route pour le pôle Sud lui paraissait singulier. Tout vaisseau partant pour un très long voyage dans les mers polaires fait l'objet de vérifications minutieuses. Chez les Norvégiens, en particulier, qui sont de grands spécialistes dans les campagnes de pêche à la baleine, la construction des navires est impeccable, les machines sont d'une robustesse à toute épreuve. Et voilà qu'une unité était paralysée par

un éclatement de chaudière, comme un vulgaire tramp grec ?... Le Béarn, loin d'être neuf, filait allégrement ses douze nœuds par mauvais temps, mais personne à bord n'aurait osé le comparer à ces magnifiques long-courriers scandinaves. Et, total, c'était le Béarn qui portait secours à l'autre.

Perplexe, Coplan retourna vers sa cabine personnelle. Si la mer ne grossissait pas davantage, prendre l'autre navire en remorque ne serait pas une tâche trop compliquée, heureusement.

Il était dix heures du soir et il faisait encore clair quand l'officier de quart aperçut les mâts et la cheminée du navire en détresse. Il prévint aussitôt le commandant Castres, qui monta sur la passerelle cinq minutes plus tard.

Le lieutenant Cadouin fut chargé de parer l'un des canots, en prévision d'éventuels transbordements.

N'étant pas admis à la passerelle ou dans la timonerie, les passagers entourèrent Coplan en vue de lui soutirer des informations. Ils étaient quatre : Chatenois, un hydrographe de trente ans pour qui ce voyage représentait un grand rêve ; Marguet, un géologue attiré par la configuration du seul continent inexploré de la planète ; Dutertre, radio, mécanicien et bricoleur hors ligne, véritable homme à tout faire, qui n'en était pas à sa première aventure ; et enfin Lacaume, un météorologue de profession dont le violon d'Ingres était l'astronomie ; c'était lui le plus âgé des quatre, puisqu'il avouait trente-huit ans.

Les distractions n'avaient pas été si nombreuses, au cours de cette croisière d'un mois, qu'ils eussent accepté de perdre une miette du sauvetage en perspective.

- Un coup dur pour les copains du Nord, émit Dutertre sans avoir l'air très affecté. Pourvu que ce ne soit pas le Stavanger ; il transporte la première partie du matériel de l'expédition norvégienne.

- C'est bien lui, précisa Coplan qui avait obtenu des renseignements supplémentaires au cours de la soirée.

- Eh bien, c'est un beau début... On ne va pourtant pas le traîner jusqu'à la Terre Harald Olaw ?

- On s'est rapproché de lui pour des raisons de sécurité, parce que l'état de la mer inspirait de l'inquiétude à son commandand mais

au maximum, on ne pourra le remorquer que jusqu'aux Kerguelen. Là, il faudra bien qu'il se débrouille pour réparer ses avaries.

Petit à petit, la silhouette du gros cargo scandinave se précisait en dépit de la grisaille. Immobile, le vaisseau désemparé roulait d'un bord sur l'autre. Ses feux de mâts brillaient comme de minuscules étoiles.

Le Béarn, vent de travers, brassait vigoureusement la houle. Parfois, son avant s'empanachait d'un nuage d'écume tandis qu'un coup de mer faisait vibrer sa coque.

Les cinq hommes surveillaient l'image dansante du navire privé d'énergie de propulsion.

- Une belle veine que nous soyons là, souligna Chatenois. S'il avait dû attendre un secours venant du Cap, son compte était bon.

- Dans un cas pareil, rectifia Coplan, c'est une course de vitesse entre la tempête et les réparations. Il se peut très bien que le Stavanger se passe de notre aide, mais il préfère nous avoir à proximité, à tout hasard.

Le bosco et quelques matelots passèrent sur le pont inférieur. Ils allaient à la poupe en vue de lancer un filin par le canon lance-amarres si le besoin s'en faisait sentir.

Le canot étant prêt à être débordé, Coplan jugea préférable de remonter à la passerelle. Il quitta les passagers accrochés au bastingage, croisa Tartoué qui sortait du mess et grimpa deux par deux les marches de l'escalier.

Les yeux rivés aux oculaires de leurs jumelles, le commandant Castres et Kériven, le capitaine en second, étaient engoncés dans leur capote la casquette profondément enfoncée sur leur front.

- Un point sur bâbord, indiqua le premier à l'homme de barre.

- Un canot bâbord paré, commandant, annonça Coplan.

- Merci.

Castres rabaissa ses jumelles, renifla fortement.

- Il attend toujours le rapport de son chef mécanicien, ajouta-t-il en montrant l'autre navire d'un signe de tête. Mais je voudrais bien qu'il se décide si, oui ou non, nous allons le prendre en remorque. Je n'ai pas envie de m'éterniser ici.

Vous a-t-il indiqué la cause de l'accident ? s'informa Francis. Cela paraît tellement bizarre une explosion de chaudière sur un navire moderne.

- En effet, dit Castres. Surtout quand il n'y en a pas.

Le lieutenant Cadouin fixa sur le commandant un regard ébahi.

- Comment ?

- Mais oui... Regardez-le ! C'est un navire à moteur.

- Pourtant, le radio avait bien signalé que la panne était due à...

- Oui, coupa Castres. Je ne vois que deux explications : ou bien il s'est trompé dans la transmission, ou bien le commandant du Stavanger veut délibérément travestir les faits. Enfin, ça le regarde.

Coplan ne fit aucun commentaire. Le norvégien devait être embêté, naturellement. Dans les circonstances présentes, alors que plusieurs nations se ruaient vers l'Antarctique, un tel incident n'était pas de nature à rehausser le prestige du pavillon nordique.

La distance qui séparait les deux vaisseaux diminuait à vue d'œil. On voyait très distinctement les détails de la superstructure de l'autre cargo, sous la lumière sale qui tombait du ciel.

Castres s'approcha du chadburn et fit pivoter les poignées d'avant en arrière. La sonnerie tinta deux fois, avertissant la machine de manœuvres imminentes.

Deux secondes plus tard, l'opérateur arriva sur la passerelle et délivra un message au commandant. Ce dernier en prit connaissance en affichant un air bougon.

- Il est culotté, maugréa-t-il après lecture. Puis, au radio :

- Faites-lui savoir que j'accepte son invitation. Nous mettrons une chaloupe à la mer dans dix minutes.

L'opérateur salua et fit demi-tour. Il n'était pas encore au bas de l'escalier que Castres reprenait :

- Il me demande de venir à son bord afin que nous examinions la situation ensemble. Vous m'accompagnerez, Cadouin.

CHAPITRE III

Debout dans la chaloupe balancée par les vagues le long de la haute muraille formée par la coque du Stavanger, le lieutenant Cadouin agrippa l'échelle souple qui pendait librement. Un matelot vint le seconder tandis que deux autres maintenaient des ballons de cordage entre le plat-bord du canot et les tôles d'acier du cargo norvégien.

Le commandant Castres empoigna les montants de l'échelle, profita d'un bref instant de stabilité pour se hisser sur le premier échelon. Avec une sûreté de mouvements que l'approche de la cinquantaine n'avait pas altérée, il continua son ascension au flanc du vaisseau. Lorsqu'il eut atteint le pont, Coplan grimpa à son tour et le rejoignit rapidement. Une forte odeur d'huile prit les deux hommes à la gorge.

Le capitaine du Stavanger les accueillit sur le deck, leur serra cordialement la main. S'étant présenté sous le nom de Knut Kristiansen, il invita les deux officiers français à le suivre dans sa cabine.

Chemin faisant, Coplan admira les installations ultra-modernes du bateau : treuils électriques avec habitacle fermé pour le conducteur, baleinières à moteur, équipement radar, aménagements intérieurs presque luxueux, lignes profilées... Un navire superbe.

Après avoir fait servir quatre verres d'alcool (le capitaine en second du bâtiment norvégien participait à l'entrevue), Kristiansen remercia Castres de sa promptitude à venir à son secours et tout le monde s'assit.

- Je ne suis pas en perdition, loin de là, avoua le capitaine norvégien, mais si la tempête qui sévit le long de la côte australienne se déplaçait vers l'ouest, la situation pourrait devenir critique. J'ai préféré vous appeler avant que vous soyez plus au sud.

Castres, son képi sur les genoux, hocha la tête en signe de compréhension. Responsable d'une unité valant des centaines de millions et d'une cargaison extrêmement précieuse, Kristiansen avait pris les précautions les plus élémentaires.

- Vous avez bien fait, approuva-t-il. Mais à présent, quel genre d'assistance attendez-vous de nous ?

Le visage rude du Norvégien devint soucieux.

- Je ne puis décemment vous demander de tourner en rond pendant les deux ou trois jours qui me seront nécessaires pour effectuer la réparation... Quel serait votre prix si je vous priais de nous remorquer jusqu'aux Kerguelen ?

Castres se livra à un calcul mental, puis il dit :

- Nous sommes à trois cent soixante milles de là. En vous traînant à la vitesse de 8 nœuds, il faudra quarante-huit heures pour y arriver, ce qui représente pour moi un jour perdu et quarante tonnes de combustible... Au prix coûtant, je devrais vous compter environ deux cents livres sterling.

Kristiansen trouva ces conditions plus que raisonnables.

- All right ! accepta-t-il avec empressement. J'apprécie votre coopération, commandant. J'espère pouvoir vous rendre ce service un jour...

- L'I.G.Y. nous rend tous plus solidaires qu'en temps normal, fit remarquer Castres avec un demi-sourire. En d'autres circonstances, dépanner le Stavanger représenterait une magnifique affaire. Quel sacrifice ne consentirait pas son armateur, pour préserver un aussi beau vaisseau !...

Sensible au compliment, Kristiansen opina. Silencieux, Coplan suivait avec attention les phrases de l'entrevue. Ne pouvant intervenir, il souhaita que les deux capitaines abordent le sujet qui l'intéressait plus spécialement.

- Très désagréable, l'aventure qui vient de m'arriver, dit le Norvégien. Je m'excuse de vous avoir appelés sous un faux prétexte...

Il s'interrompit, comme s'il hésitait entre la loyauté et l'orgueil professionnel.

Castres ne dit mot. Une question directe de sa part eût été déplacée. Si le Scandinave préférait taire la cause et la nature de l'avarie, c'était son droit.

Kristiansen regarda ses deux interlocuteurs en face.

- Messieurs, dit-il, je vous prie de ne pas divulguer ceci, mais je crois de mon devoir de vous mettre au courant : l'arrêt de mes machines n'est pas dû à un accident.

Castres et Coplan tressaillirent.

- Non, reprit le Norvégien. Nous sommes en présence d'un acte de sabotage, et c'est la première fois que cela se produit dans notre marine. La pompe à injection de combustible du Diesel a été endommagée volontairement.

En dépit de son flegme naturel, une indignation intérieure fit rougir brusquement son visage tanné. Que son navire eût été le théâtre de pratiques criminelles était un affront qu'il ne digérerait pas de sitôt.

Embarrassé, Castres suggéra d'une voix calme :

- Cet organe crée souvent des ennuis dans les Diesel. Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer de façon aussi catégorique qu'il y a eu malveillance ?

- Ce n'est pas moi qui l'affirme, c'est le chef mécanicien. Sa compétence et son honnêteté ne peuvent être mises en doute. Il a d'ailleurs hésité longtemps avant de me faire part de ses soupçons. En démontant la pompe, il a constaté qu'une poudre abrasive avait été introduite dans les clapets de graissage, d'où échauffement et grippage. L'organe doit être complètement révisé.

Un court silence s'établit dans la cabine, puis Coplan prononça :

- J'ai déjà rencontré une avarie semblable, et dont la cause était purement accidentelle. De la limaille était tombée dans un récipient contenant de l'huile qui venait d'être filtrée pour récupération.

Kristiansen, séduit par l'idée qu'après tout la possibilité d'une simple faute n'était pas exclue, fut reconnaissant aux deux Français. Tourmenté comme il l'était, tout argument plaidant en faveur d'une négligence involontaire exerçait sur lui un effet bienfaisant.

- Je souhaite que vous ayez raison, messieurs, dit-il sur un ton moins âpre. Néanmoins, une enquête est en cours. Si pareil incident devait se produire à proximité du Cercle Polaire, ce serait très grave.

Castres se leva, aussitôt imité par Coplan.

- S'il s'agissait d'un crime prémédité, l'auteur aurait attendu ce moment-là, fit valoir Castres avec raison. Je crois que vous avez tort de vous faire du souci. Préparez-vous à attraper mon filin : nous vous le lancerons dès que j'aurai regagné mon bord.

- Encore merci, dit le Norvégien en les reconduisant. Nous boirons un verre ensemble aux Kerguelen... Les quelques

techniciens qui voyagent avec moi tiendront sans doute à trinquer avec vous.

- Très volontiers ! dit Castres en enjambant le bordage pour redescendre par l'échelle volante.

Deux minutes plus tard, la chaloupe, emportée par les vigoureux coups d'avirons des matelots du Béarn, s'éloignait du cargo. Aux rambardes du Stavanger, les marins scandinaves saluaient de la main.

- Le pauvre vieux, il est bien « emmouscaillé », dit Castres avec une rondeur toute militaire alors que le canot dansait sur les lames.

- Je crois qu'il préfère encore l'hypothèse d'un sabotage à celle d'un défaut mécanique, avança Coplan. Elle entamerait moins sa fierté... Ces Nordiques sont d'une susceptibilité maladive en ce qui concerne leur construction navale.

Castres tira sur la visière de son képi pour l'enfoncer davantage, puis il haussa les épaules.

- Un type qui voudrait faire couler le vaisseau qui le porte devrait être dingue. Et, en l'occurrence, qui diable pourrait nourrir des intentions agressives à l'égard de ce bon gros cul norvégien en route pour une campagne scientifique ?

Cette conclusion cadrait absolument avec les réflexions de Coplan. Kristiansen se « bourrait » le crâne.

L'arrivée devant la paroi du Béarn mit fin au dialogue. Fourcade attendait pour repêcher le canot.

L'opération fut exécutée avec sûreté, malgré la houle.

Castres monta à la passerelle, le chadburn grelotta. Comme il n'était pas loin de minuit, Coplan passa par sa cabine afin d'enfiler un pull-over supplémentaire pour son quart de nuit. Il se munit en même temps d'un paquet de cigarettes et d'une paire de moufles.

Quand il revint sur le pont, il vit Tartoué à l'arrière. Le Breton attendait un ordre de la passerelle pour actionner le canon lance-amarres. Fourcade et les matelots lovaient un filin gros comme le bras sur l'espace libre de la plage arrière. Une distance d'à peine cinquante mètres séparait la poupe du Béarn de l'étrave, notablement plus haute sur l'eau, du Stavanger.

- Les quatre passagers observaient la manœuvre avec intérêt.

- Ne lui rentre pas dedans, hé ! clama Dutertre, gouailleur, à l'adresse de Tartoué. Oublie pas qu'on a la panse chatouilleuse.

Il feignait de croire que c'était le premier lieutenant qui gouvernait le navire et sa boutade fit rire ses collègues. Tartoué lui décocha un regard de commisération. Ces terriens éprouvent toujours le besoin de faire les malins.

Coplan entendit la plaisanterie de Dutertre, mais elle ne suscita en lui aucune gaieté. il se demandait si l'avarie survenue au cargo norvégien était réellement imputable au hasard. Dans ce cas, la proximité du Béarn avait été une heureuse coïncidence, sur cet océan généralement désert. Une coïncidence presque incroyable.

Deux jours et demi plus tard, dans une aube indécise et pluvieuse, les deux navires s'engagèrent dans l'archipel des Kerguelen, ce fouillis d'îlots étroitement groupés autour de l'île principale, aussi arides et désolés qu'elle. Une multitude de baies, de caps, de détroits et de chenaux rend la navigation très difficile dans ces parages, mais Castres connaissait fort bien la route à suivre pour parvenir à la minuscule colonie de cinquante habitants qui forme toute la population de l'archipel.

Le seul mérite de cette terre affreusement stérile et montagneuse, c'est d'offrir quelques rades sûres aux vaisseaux désireux de fuir la tempête. Au cours de la dernière guerre, alors qu'aucun Français ne résidait là-bas, les Allemands avaient envoyé aux Kerguelen un ravitailleur de sous-marins qui, en toute tranquillité, vidait ses citernes dans les soutes à combustible des vaisseaux corsaires.

Depuis la veille, le Béarn et le Stavanger avaient aperçu les premiers icebergs : ce groupe d'îles, portant à la fois des noms français et allemands, était bien l'antichambre de l'Antarctique, le bastion avancé, de l'enfer polaire.

Trois baraquements constituaient le seul apport de la civilisation. Magasin, atelier, habitation, cantine et base d'observation, ils

représentaient un point d'appui symbolique qui, dans un proche avenir, prendrait toute son importance.

Une heure après que les deux cargos eurent jeté l'ancre, les quatre membres de l'expédition se rendirent à terre et furent reçus à bras ouverts par leurs compatriotes exilés. Peu après, l'équipe norvégienne débarqua à son tour.

A bord du Béarn, on se mit à décharger les marchandises destinées aux occupants de l'île : trois cents tonnes de matériel, de vivres, de vêtements, de combustible et d'outillage. De quoi améliorer le confort pendant quelques mois. Deux ou trois caisses de dynamite furent jointes au lot, le reste étant destiné à la Terre Adélie.

Vers midi, les opérations étaient pratiquement terminées. Castres accorda quelques heures de congé à une partie de l'équipage ; le départ était fixé au lendemain.

Une centaine d'hommes fraternisaient joyeusement quand Coplan arriva près des baraquements. Il repéra des têtes connues parmi d'autres qui lui étaient étrangères ; il fut frappé par le nombre de barbus qu'il côtoyait. A partir d'une certaine latitude, l'emploi du rasoir devient une preuve d'héroïsme...

Avisant soudain le capitaine en second du Stavanger - l'officier qui, aux côtés de Kristiansen, avait participé à l'entrevue en haute mer sans ouvrir la bouche une seule fois - Coplan se dirigea vers lui. L'autre le reconnut et son visage austère de Viking s'éclaira.

- Le moment, paraît bien choisi pour vider un pot, lui dit Francis en anglais en l'entraînant vers un simulacre de comptoir protégé par plusieurs épaisseurs de clients. Où en sont vos réparations ?

- Nous espérons pouvoir lever l'ancre demain soir, dit le Scandinave. Les mécaniciens ont travaillé tant qu'ils ont pu pendant le remorquage.

- Scotch ? Cognac ? Eau-de-vie ? proposa Coplan.

- Un scotch et une bière.

Jouant des coudes, Francis parvint à ramener trois gobelets. Il en tendit deux à l'officier et l'entraîna un peu à l'écart. Chatenois, Marguet et Lacaune discutaient ferme avec trois spécialistes norvégiens des questions polaires. Des membres des deux

équipages, unis par leurs affectations respectives, échangeaient des blagues énormes comme chaque fois que des marins ont un motif de boire un coup ensemble.

- Alors, s'enquit Coplan à mi-voix, les craintes de votre commandant se sont-elles vérifiées ou ont-elles été démenties par l'enquête ?

Le second capitaine, les deux coins de la bouche tirés vers le bas, se frotta le menton du dos de la main.

- Impossible d'en avoir le cœur net, murmura-t-il. Si c'est un accident, il est curieux. Si ce n'en est pas un, l'affaire reste incompréhensible. Quel pourrait être le mobile ?

- Je ne le distingue pas non plus. En mettant les choses au pis, un coupable éventuel ne serait parvenu qu'à sombrer avec le navire. Le châtiment aurait été immédiat. Par contre, si l'avarie ne vous retardait que deux ou trois jours, ça ne valait pas la peine de commettre un attentat.

- Skôl, dit le Norvégien en choquant son gobelet d'alcool contre celui du Français, comme s'il estimait que cette discussion était sans issue.

Il but une sérieuse gorgée, puis vida la moitié de son verre de bière. Coplan trempa ses lèvres dans son cognac.

- En quel endroit du continent comptez-vous aborder ? questionna-t-il pour changer de sujet.

- Entre le 26e et le 30e méridien est, mais je ne sais pas à quelle distance du pôle... Ça dépendra des glaces flottantes. Notre base N° 1 est installée sur la côte, une seconde est en voie d'achèvement à six cents kilomètres à l'intérieur. Au fond, le véritable travail ne commencera que dans quelques mois, mais les préparatifs sont longs et l'on ne dispose pratiquement que de deux mois d'été pour mettre les choses en place.

- Et les Russes ? Où vont-ils élire domicile ?

Le Norvégien eut une mimique admirative.

- Ils voient grand, ceux-là !... Outre leur navire Obi, qui est une véritable base flottante capable de résister aux glaces, et dotée d'un puissant émetteur de radio de plusieurs centaines de kilowatts, ils vont placer une station d'étude au pôle magnétique, donc pas loin du

secteur français de la Terre Adélie. Une seconde station sera établie au pôle vrai : là, ils seront nez à nez avec les Américains, qui ont également le projet de prendre pied à cet endroit. En plus, les Russes auront une troisième base sur la côte, mais je ne sais pas exactement où.

- Fichtre, lâcha Coplan. Il faut des moyens colossaux pour une expédition pareille.

- Ils ont tout ce qu'il faut. L'Arctique n'a pas de secrets pour eux, et c'est le même équipement qui sert ici.

Autour d'eux, des conversations sur le même sujet allaient bon train. De toute évidence, ces hommes avaient des préoccupations identiques, des espoirs semblables. Pour eux, rien ne comptait sinon le succès de leur mission nationale. Et Coplan se sentait gagné par la même fièvre, bien que son expérience lui eût enseigné à considérer les choses avec un certain détachement.

- J'ai l'impression que la plupart des nations viennent à ce, rendez-vous avec la ferme volonté de défendre leurs couleurs, dit-il en promenant le regard sur l'assemblée noyée dans un nuage de fumée de cigarettes. Mais qu'en résultera-t-il ? De nouvelles rivalités ou une meilleure coopération ?

- Transporter nos querelles dans ces territoires déserts, inhumains, me paraîtrait du plus haut comique si je n'avais appris à ne m'étonner de rien, affirma le Scandinave. Le point où l'on plante un drapeau devient automatiquement un sujet de discorde, même dans le coin le plus déshérité dont personne ne voulait jusqu'alors.

Il vida successivement ses deux gobelets, puis il manifesta l'intention de s'en aller. Les deux hommes, se séparant sur une cordiale poignée de main, se souhaitèrent mutuellement bonne chance pour la suite du voyage. Coplan désirait s'attarder un peu plus longuement dans cette localité artificielle, uniquement peuplée par des individus hantés par la terrifiante grandeur, de l'Antarctique.

Il se mit à errer parmi les groupes. Ce milieu, qui différait de tous ceux qu'il avait connus, formait un monde à part, régi par des règles insoupçonnées du commun des mortels.

- Tu te souviens d'Aspirine ? demandait Lacaune à un des résidents de l'île.

- Tu parles ! disait l'autre. On n'a jamais vu un chien pareil dans le Sud... A moitié crevé d'épuisement, lié sur un traîneau, il a parcouru trois cents kilomètres par 40 degrés sous zéro et s'est retapé en moins d'une semaine. Piqûres et viande crue.

- Eh bien, reprenait le météorologue, cet olibrius qui s'amusait à faire rigoler les autres chiens vient de mourir à L'Alpe-d'Huez.

- Non ?...

Une consternation sincère se lisait sur les traits burinés de l'homme. La nouvelle le touchait plus que l'annonce d'une catastrophe d'aviation.

Si, disait Lacaune. Et sais-tu de quoi ? Il avait bouffé un kilo de cailloux, toujours pour faire le « mariole » !

Coplan poursuivit son chemin, effleurant certains visages d'un coup d'œil, notant un propos au hasard. On parlait en quatre langues, car les quelques Français qui baragouinaient un peu d'allemand s'en servaient pour se faire comprendre des Norvégiens.

Dutertre était en conversation avec un officier du Stavanger, dont la casquette s'ornait du badge international des radios : une ancre entourée de foudres. Ce bricoleur de Dutertre n'allait pas rater une occasion de bavarder avec un confrère... Parmi les assistants, quelques-uns arboraient déjà le bonnet de fourrure à oreillettes.

Francis alla encore boire un scotch. Ses pensées vagabondaient sans contrôle. Bien qu'il fût régulièrement enrôlé sur le Béarn, il se sentait étranger à cette réunion. Sa mission personnelle lui paraissait abracadabrante, dans cette ambiance, et elle faisait de lui un être à part...

Il quitta le comptoir et décida de rentrer à bord. Tartoué devait attendre son retour avec une légitime impatience, étant donné son goût pour les boissons fortes (dont la consommation était interdite à bord du Béarn).

Le lieutenant Cadouin sortit de la salle enfumée. Dehors, il embrassa du regard la rade sinistre où deux navires étaient embossés.

Demain, ils partiraient tous deux dans les directions presque opposées et ne se rencontreraient peut-être jamais plus. Que leur adviendrait-il ? Couleraient-ils comme l'Endurance de Shackleton,

broyée par les glaces en 1915, ou comme le Français de Charcot, éventré par une roche immergée ?

Au moment où il se mettait en marche pour rejoindre le canot, Coplan fut traversé par une idée bizarre qu'il fut tenté de rejeter aussitôt. Cependant, elle s'imposa à lui avec une force telle qu'il fut bien contraint de l'examiner.

Si Kristiansen avait raison, si son navire avait réellement été saboté, on pouvait concevoir un mobile à cet acte de malveillance... Un mobile qui expliquait pourquoi le coupable voulait provoquer une avarie grave, mais non fatale, et pourquoi l'accident s'était produit à ce moment-là...

Le saboteur n'avait-il pas simplement obligé le Stavanger à relâcher aux Kerguelen afin que les deux équipages se rencontrent ?

CHAPITRE IV

L'instant d'après, Coplan se traita de farfelu. Avec sa manie de suspecter des combinaisons louches dès que les événements ne suivaient pas le cours prévu, il finirait par être atteint d'espionnite aiguë... Comme certains persécutés qui voient des ennemis partout.

Fourrant ses deux mains dans ses poches, il alla vers le canot de transbordement. Au moment où il prenait place dans l'embarcation, d'autres hommes sortaient du baraquement. Le matelot de corvée aux avirons attendit que ces derniers fussent arrivés sur la plage, prévoyant que plusieurs d'entre eux voudraient également rejoindre le Béarn.

En effet, deux graisseurs, un steward, Dutertre et Chatenois embarquèrent peu après. On déséchoua la chaloupe, qui mit le cap sur le vapeur à l'ancre.

Si peu plaisante que fût cette escale, elle apportait un sentiment de détente après cinq semaines de mer. Le cœur réchauffé par les libations et par la vue d'autres visages, les gens du Béarn étaient de bonne humeur. Mais peut-être forçaient-ils un peu la dose, sachant

que c'était le dernier répit avant la bataille de l'Antarctique, une bataille dont l'issue est toujours douteuse malgré les moyens d'action modernes.

A la coupée, les permissionnaires rentrants croisèrent ceux qui descendaient à terre. Le commandant Castres se joignit à cette seconde fournée afin d'aller voir Kristiansen pour un dernier entretien et rédiger avec lui le procès-verbal de sauvetage.

Coplan prévint Tartoué de son retour. Puis il alla dans sa cabine. Évidemment, s'il n'y avait pas eu de dynamite à bord, il n'aurait probablement pas ressenti cette appréhension mal définie, suscitée par le soupçon que la rencontre des équipages n'était pas aussi fortuite qu'elle le semblait. Car si l'on avait forcé la main de Kristiansen en l'obligeant à relâcher aux Kerguelen, cela impliquait une conclusion infiniment désagréable, à savoir que dans le personnel du Béarn existait un individu ayant des accointances cachées avec un membre de l'équipage du Stavanger. Et que ces deux hommes devaient échanger quelque chose : informations, instructions ou objet quelconque...

Bien qu'il se reprochât d'échafauder des problèmes imaginaires, Coplan décida pourtant d'agir comme s'il voyait juste. A tout prendre, si le Vieux l'avait embarqué sur le Béarn, c'était précisément pour placer au sein de l'expédition française un homme apte à saisir le côté insolite de faits apparemment dus au hasard.

Il défit sa capote, posa sa casquette sur la commode et, sûr de n'être pas dérangé pendant une heure ou deux, il ôta le cadenas de sa cantine. Au fond du coffre de fer, sous du linge, gisaient deux instruments de travail dont personne à bord ne soupçonnait l'existence : un pistolet G. P. de neuf millimètres et un dossier renfermant une documentation très étendue sur la composition de l'équipement officiel des expéditions étrangères.

Dans la chemise consacrée à la Norvège, les indications réunies par le Vieux concordaient exactement avec ce que Francis avait pu relever au sujet du Stavanger : nom du navire, de son commandant, route présumée, lieu d'accostage dans l'Antarctique, personnel scientifique, etc. Aucun nom n'était accompagné d'une mention spéciale attestant que le 2ème Bureau nourrissait une certaine

méfiance à l'égard de l'intéressé. Tous ces hommes étaient supposés irréprochables, tant par l'Interpol que par les services spéciaux français.

Coplan passa aussi en revue les autres chemises, établies au nom des États-unis, de la Grande-Bretagne, de l'U.R.S.S. et de l'Allemagne occidentale. Pour l'Amérique, le point le plus frappant était que l'expédition était entièrement confiée à des militaires, alors que les autres pays, y compris la Russie, n'en voyaient que des missions civiles.

Dans tout cela, impossible de découvrir le moindre indice ayant un rapport avec l'accident survenu au Stavanger. Coplan remit tout en place, cadenassa de nouveau sa cantine et alla s'étendre sur sa couchette. Quelque part, un phono se mit à jouer des disques. Cette musique, qui rappelait Paris et l'Europe, s'imprégnait ici d'une lancinante nostalgie.

La clochette du steward appelant les officiers au carré pour le dîner fit sortir Coplan de sa rêverie. Les machines arrêtées, les quarts suspendus, la stabilité du navire sur l'eau calme de la rade, tout cela lui avait donné pendant deux heures l'illusion d'être ailleurs. Maintenant, le repas allait le replonger dans l'atmosphère du bord. Une atmosphère qui ne serait pourtant plus pareille à celle des semaines précédentes.

Un perpétuel va-et-vient entre le vaisseau et les baraquements se poursuivit toute la soirée. Coplan resta longtemps au bastingage, plus taciturne qu'à l'ordinaire. Il vit revenir le commandant Castres et Tartoué, il vit s'éterniser le crépuscule qui, à cette époque de l'année, ne se mue plus en une nuit véritable, mais s'enchaîne à une aube grise et triste. Pendant plusieurs mois, le pôle recevait cette misérable clarté pompeusement dénommée « soleil de minuit ».

Et puis, le calme s'appesantit sur le navire, bien que quelques buveurs impénitents se fussent attardés dans les locaux érigés sur l'île. A bord du Stavanger, non loin de là, un même silence succéda aux allées et venues. Pourtant, dans la salle des machines, les équipes se relayaient sans arrêt pour achever la réparation et vérifier les installations annexes : conditionnement d'air, force motrice, pompes...

Coplan n'avait plus envie d'aller se coucher. En lui s'était éveillée - comme il l'appelait lui-même - sa mentalité chien de garde. Une menace planait peut-être sur ce bateau. Francis souhaitait se tromper, mais il ne pouvait se défaire de la petite anxiété logée au creux de son estomac.

Avant d'aller s'octroyer quelques heures de sommeil, il fit encore le tour du navire pour s'assurer que rien ne clochait sous l'angle du service.

Il s'attarda à la cale trois, celle qui contenait le chargement d'explosif, et songea que les cheminées d'aération eussent dû être pourvues d'un treillis. N'importe qui pouvait jeter n'importe quoi dans la cale sans qu'elle soit ouverte, simplement par une manche à air... Du point de vue de la sécurité, un tel état de choses était inadmissible.

Francis se dit qu'il en toucherait un mot à Castres, le lendemain matin. Il repartit le long de la cale deux, celle dont on avait extrait la majeure partie de la cargaison destinée aux Kerguelen et qui, à présent, était également refermée. Si l'on avait placé les caisses de dynamite dans cette partie-ci du navire, elles auraient été moins chahutées en cas de mauvais temps, mais la trop grande proximité de la chaufferie aurait fait naître d'autres risques.

Une odeur spéciale, un peu âcre, arrêta soudain Coplan dans sa marche. Essayant de localiser son origine, Francis pivota sur lui-même tout en reniflant l'air nocturne à petits coups. Était-ce une odeur apportée par le vent ou provenait-elle d'un endroit quelconque du Béarn?

Du regard, il explora les environs, fixa les treuils, les conduites de vapeur alignées le long du bordage. Un court-circuit électrique quelque part ? La lumière brûlait normalement partout, aussi bien aux hublots du carré qu'en haut du mât arrière.

En trois enjambées, Coplan s'approcha d'une des manches à air, engagea son buste dans l'ouverture béante et noire. L'odeur venait de là... Quelque chose étaient en train de se consumer dans la cale deux.

Avec une grande vivacité, Coplan se détourna de la manche à air, se précipita vers l'escalier montant, gravit les marches deux à

deux jusqu'au pont des canots, escalada la seconde volée et courut chez le commandant. Ayant frappé à la porte de sa cabine, il agrippa le loquet et entra :

- Commandant, déclara-t-il, une odeur bizarre s'échappe de la cale deux.

Castres, d'abord surpris par cette entrée brusquée, regarda le lieutenant Cadouin en arquant les sourcils.

- Y a-t-il de la fumée ?

- Pas encore, mais je suis à peu près sûr qu'une combustion lente est la cause de cette émanation.

Castres se coiffa de sa casquette.

- Je vais aller voir, dit-il. Alertez le bosco, le second capitaine n'est pas à bord.

Coplan se rua dans la direction du logement des matelots, tandis que le commandant s'élançait vers l'arrière.

En moins de trente secondes, ce fut le branle-bas.

Des coups de sifflet retentirent, des pas précipités firent résonner les tôles du pont.

La nouvelle se propagea d'un bout à l'autre du navire avec la vitesse de l'éclair. Tatoué, alarmé par cette agitation insolite, apparut avec sa vareuse déboutonnée. Il vit le commandant et courut se mettre à sa disposition.

Sous la conduite de Fourcade, une équipe de matelots arriva au galop et se mit à dérouler des lances d'arrosage. Chatenois et Lacaune sortirent de leur cabine pour voir ce qui se passait. Coplan passa comme une flèche devant eux alors qu'il allait rejoindre Castres à la cale deux, dont on enlevait le prélart.

- On part déjà ? s'informa l'hydrographe, ahuri.

- Non, lança Francis sans ralentir. On va étouffer un début d'incendie !

Des mécaniciens surgissaient de l'intérieur du navire, les mains et le visage maculés de cambouis. Eux aussi s'effaraient de ce remue-ménage inattendu.

De la fumée commençait à s'échapper en volutes blanches par les entonnoirs des ventilateurs. Une senteur picotante irritait la gorge des assistants. Avec des mouvements pressés, deux matelots

délogeaient un panneau de cale afin de ménager une voie d'accès vers l'origine du sinistre.

Castres n'avait pas perdu une once de son sang-froid, bien qu'il se rendît compte de la gravité de la situation. Il fallait attaquer le foyer avec tous les moyens disponibles, mais rien ne pouvait être tenté sans qu'on sache au préalable s'il s'agissait d'un feu sec ou gras, l'eau pouvant propager l'incendie au lieu de l'éteindre.

- Des masques et des lampes. Vite ! cria le commandant à ses deux officiers.

Puis, se tournant vers le groupe des mécaniciens agglomérés à la porte de la machine

- Faites fonctionner les pompes à eau ! Que ceux qui ne sont pas de service viennent prêter main-forte !

Alimenté par le courant d'air que provoquait l'enlèvement des panneaux, le feu prit une soudaine vigueur. Des lueurs rougeoyantes embrasèrent l'obscurité de la cale, teintant de pourpre les flocons de fumée que le vent diluait.

Fourcade, penché sur l'écoutille, les yeux larmoyants, devina d'emblée quelles étaient les matières léchées par les flammes.

- Le lot de couvertures ! beugla-t-il au-dessus du tumulte. Gare aux caisses de beurre en boîtes qui sont en dessous !

Tartoué et Coplan revenaient avec tout un attirail : des cirés, des masques respiratoires, des bottes... Ils étaient suivis par le maître d'hôtel et les stewards, également porteurs d'équipement.

- Les lances en batterie ! clama le commandant.

Si l'on ne noyait pas tout de suite sous un déluge d'eau les deux ou trois tonnes de couvertures en train de brûler, la chaleur ferait éclater les boîtes de conserve et le feu, trouvant un aliment beaucoup plus énergique, ne se laisserait plus éteindre aisément.

Des matelots ouvrirent des vannes placées sur les canalisations d'eau de mer. Les lances commencèrent par crachoter, puis elles émirent un jet tellement puissant qu'on l'aurait pris pour une barre de métal. Coplan manœuvrait à grand-peine le lourd ajutage de cuivre, car la pression qui régnait dans le tuyau transformait ce dernier en une sorte de serpent furieux.

Des cataractes se déversèrent dans la cale, visant le centre de l'incendie, près de la cloison de séparation avec la cale trois. Les dommages irréparables qu'allait provoquer ce déluge n'étaient rien en comparaison de la catastrophe qui guettait le Béarn si le sinistre n'était pas promptement jugulé.

Tartoué et Fourcade, vêtus de cirés, descendirent les degrés de fer menant au fond, dans le but d'attaquer le feu sous un autre angle et, surtout, de préserver les caisses de beurre d'une trop grande élévation de température.

Dès qu'ils eurent pris pied en bas, ils suffoquèrent. Non pas que la fumée les incommodât (le masque leur assurait une protection suffisante), mais à cause de la chaleur. Le brasier irradiait un souffle ardent que l'offensive conjuguée de plusieurs lances ne parvenait pas à étouffer. Les deux hommes comprirent qu'ils ne tiendraient pas longtemps dans cette caverne torride.

Ils firent de grands signes de bras pour signaler au commandant que c'était trop tard : on aurait dû les arroser, eux, pour leur permettre de résister ; or toute l'eau disponible devait être projetée sur les matières incandescentes.

Castres les rappela sur le pont, tandis que Coplan s'approchait le plus possible du foyer. Un chuintement continu fusait du fond de la cale, des nuages de vapeur se mêlaient aux torrents de fumée. En dépit des dizaines de tonnes de liquide qui s'abattaient sur les flammes, celles-ci continuaient à se tordre et à gronder comme si rien ne pouvait réduire leur fureur.

Le commandant estima que la situation devenait vraiment critique. Une chose semblait évidente : la laine et le coton du stock de couvertures entreposé dans la cale ne suffisaient pas, à entretenir aussi vigoureusement l'incendie ; actuellement, un corps gras devait l'attiser et augmenter ses ravages.

On ne pouvait plus brancher des lances supplémentaires, toutes les vannes étaient déjà en service. Encore dix minutes et la cloison de séparation des deux cales rougirait, la dynamite s'enflammerait spontanément et le navire sauterait.

Le cœur serré par une légitime angoisse, Castres se demanda s'il devait faire évacuer le cargo en vitesse ou s'il fallait prolonger la

lutte. Personne ne pouvait lui venir en aide : le Stavanger était paralysé à deux cents mètres de là. S'approcher de lui pour bénéficier de l'action de ses pompes exposerait le navire norvégien à une catastrophe si le vaisseau français explosait.

Castres courut d'une traite vers la porte de la salle des machines en criant à Fourcade :

- Ouvrez la cale trois, mobilisez tout le monde !

Arrivé en haut des échelles de fer surplombant les énormes bielles, il clama un ordre qui se répercuta sur les parois métalliques :

- De la pression sur les treuils de la cale trois !

Il repartit instantanément vers le pont arrière, décidé à flanquer tout le chargement de dynamite par-dessus bord pour sauver son navire.

Sur la côte et sur le Stavanger, de nombreux spectateurs comprenaient qu'une bataille désespérée s'engageait à bord du Béarn. Les lueurs orangées et rouges qui jaillissaient de son arrière expliquaient suffisamment qu'un péril très grave le menaçait. Et chacun appréhendait avec horreur de le voir brusquement se volatiliser dans une gigantesque déflagration.

Plusieurs membres de son équipage, dont le second capitaine, se trouvaient dans le baraquement quand on était venu les prévenir qu'un incendie s'était déclaré. Devaient-ils rallier le bord ou attendre un signal de la sirène ? Si Castres avait eu besoin d'eux, il les aurait appelés...

Du haut de sa passerelle, Kristiansen suivait les péripéties de la lutte en s'interrogeant sur les causes du sinistre. Son collègue français était-il victime, à son tour, d'un acte criminel ? Ou était-ce encore un hasard malheureux ?

Sur le vapeur en détresse, la peur commençait à s'insinuer dans les veines des assistants. Personne ne faisait la moindre allusion à la dynamite, mais tout le monde y pensait.

Le commandant évalua rapidement l'effectif qu'il devrait sacrifier : cinq hommes aux lances d'arrosage, trois dans la cale pour charger les caisses d'explosif, deux sur le pont pour les balancer dans la mer, un pour actionner le treuil. Onze en tout. Les autres devaient évacuer le vaisseau.

Il distribua rapidement des ordres, désignant aux uns leur tâche immédiate, enjoignant aux autres de diffuser les consignes d'abandon et de quitter le bord.

Coplan faisant partie du groupe d'extinction continua de pointer sa lance sans se préoccuper de ce qui l'entourait. Cette saloperie de feu ne faiblissait pas...

Castres s'était mis lui-même au treuil. Fourcade et Tartoué, descendus dans la cale voisine, commençaient à coltiner des caisses pour les entasser sur une élingue. Les ponts se vidèrent, marins congédiés et passagers désemparés s'embarquaient dans les chaloupes. Le chef mécanicien avait refusé tout net de se joindre à eux. Il était resté dans la machine, surveillant le fonctionnement des pompes, et le niveau dans les tanks d'eau salée.

Sur les cinq lances en batterie, trois aspergeaient les matières enflammées ; les deux dernières balayaient la cloison de séparation pour la refroidir. Au contact du métal, les jets d'eau se vaporisaient avec un sifflement aigu. Les tôles du pont s'échauffaient au point qu'on le sentait au travers des semelles des bottes.

Le treuil gronda. La poulie en haut du mât de charge tourna en émettant un grincement strident, le câble plongeant dans la cale trois se tendit. Une première élinguée de caisses monta, émergea de l'écoutille et s'arrêta au-dessus du bastingage. Fébriles, les deux matelots empoignèrent chacun une caisse avec précaution, les basculèrent dans l'eau. Elles s'engloutirent en soulevant deux gerbes d'éclaboussures. Deux autres caisses suivirent le même chemin. Puis encore deux.

Les mains gelées, Coplan nota que la densité de la fumée augmentait et que les flammes semblaient perdre de leur virulence. Le feu, après avoir dévoré les matières les plus combustibles, allait peut-être s'apaiser sous l'impitoyable torrent qui imbibait les marchandises encore intactes

Délestée de son chargement, la planche suspendue par ses quatre coins au crochet du câble décrivit dans l'air une trajectoire régulière, puis s'enfonça derechef dans les profondeurs de la cale où Fourcade et Tartoué, ruisselants de sueur, avaient préparé un second lot de caisses.

- Commandant ! cria Francis. Nous commençons à maîtriser l'incendie !

Les mains de Castres se crispèrent sur les manettes du treuil. Si Cadouin disait vrai, le Béarn pouvait être sauvé.

Le commandant quitta le siège métallique sur lequel il s'appuyait et, les traits tirés par une effrayante tension nerveuse, il se précipita vers la cale deux. L'haleine sauvage du brasier lui sauta à la figure quand il se pencha sur l'endroit où le sinistre avait pris naissance.

Des lueurs sporadiques dansaient encore derrière l'écran de fumée, mais on n'entendait plus le ronflement caractéristique d'une fournaise en pleine activité. Le feu qui subsistait ne parvenait plus à embraser les corps inflammables trempés et ignifugés par les cinq jets qui les inondaient sans repit.

- Continuez, dit Castres en rejetant sa casquette en arrière. Nous évitons la catastrophe de justesse.

Il sentait brusquement mollir ses muscles, les mots s'étranglaient dans sa gorge. Il toussa pour se raffermir la voix, puis ajouta :

- Je vais faire remonter Tartoué. Il prendra votre place. Vous monterez à la passerelle et vous signalerez par le télégraphe optique que nous contrôlons la situation. Équipage et passagers pourront revenir à bord dans une heure.

CHAPITRE V

Il était onze heures du soir quand les chaloupes vinrent se ranger contre l'échelle de coupée.

Ceux qui avaient vécu les diverses phases du sinistre avaient quelque peine à réaliser que tout s'était déroulé en moins d'une heure. Et parmi eux, Coplan, encore étourdi par la soudaineté avec laquelle le drame avait débuté, essayait de mesurer les conséquences de la destruction de cinq cents tonnes d'équipement. Le camp de la Terre Adélie risquait de ressentir cruellement la perte de ce matériel. Les travaux en subiraient un fâcheux retard, l'envoi d'un autre cargo serait à prévoir.

Les quatre membres de la mission étaient consternés, tout en sachant parfaitement qu'ils avaient échappé à un désastre plus terrible encore.

- Mes deux Weasels sont sûrement fichus, se lamentait Marguet, le géologue. Comment vais-je faire pour trimbaler mes théodolites et tout le reste ?...

- Et mes ballons-sondes ? gémit Lacaune. Ils ont dû griller comme des allumettes ! Ils étaient dans cette cale-là, justement !

- Vous plaignez pas, jeta Dutertre. Quand un type est entré dans la baraque pour annoncer que le Béarn flambait, j'ai bien cru que tout allait voler en miettes... Après un coup pareil, on aurait tort de s'arracher les cheveux : on a même une drôle de veine que le bateau en ait réchappé !

Coplan était de cet avis.

- Le mal aurait pu être plus grand, pas de doute, opina-t-il. Cela n'empêche que si, à Paris, on n'accorde pas quelques crédits supplémentaires, notre participation de l'I.G.Y. sera tellement modeste que nous ferons piètre figure.

- Comme d'habitude, maugréa Chatenois, outré par l'aide peu substantielle accordée en France à la recherche scientifique. Nous sommes dans de beaux draps.

- Ça vaut mieux qu'un suaire, ricana Dutertre, toujours optimiste.

Coplan ne s'attarda pas. L'appareillage ne pourrait avoir lieu le lendemain matin comme prévu, car un travail considérable de déblayage devait être accompli dans la cale deux. Castres allait probablement y affecter jour et nuit tout le personnel disponible.

Une baleinière venant du Stavanger accosta le Béarn. Elle était commandée par le capitaine en second, l'officier avec lequel Coplan avait bavardé à terre. Le Scandinave venait transmettre au commandant les marques de sympathie de Kristiansen et il offrait l'aide d'une équipe de volontaires norvégiens pour accélérer la remise en ordre du Béarn. Castres accepta avec gratitude. Un léger renfort n'était pas à dédaigner.

Alors que le lieutenant Cadouin se disposait à faire refermer la cale trois après avoir procédé à un nouvel arrimage des caisses d'explosifs, Tartoué vint le trouver et lui demanda :

- Vous ne savez pas où est le radio ?

- Non, dit Francis. Je ne l'ai pas vu... Il n'est pas là-haut ?

- J'en reviens. Où est-il passé, ce corniaud-là ? grommela le Breton. Le commandant a besoin de lui.

Coplan fit un signe d'ignorance puis reprit sa besogne. Si l'opérateur n'était pas à bord, il ne pouvait être que dans un des baraquements ; soûl comme une bourrique, selon toute vraisemblance, sans quoi il n'y serait pas resté.

Maintenant que les choses se tassaient, Coplan renouait le fil de ses réflexions antérieures.

Le sinistre s'était déclaré, comme par hasard, quelques heures après que les équipages des deux navires eurent fusionné dans les baraquements de l'île...

A présent, le pont arrière était encombré d'hommes occupés à déblayer la cale incendiée. Les treuils fonctionnaient, créant un vacarme du diable. En bas, des matelots gantés et bottés pataugeaient dans l'eau et triaient les marchandises.

Kériven, sans doute vexé de n'avoir pas été à bord quand le feu s'était déclaré, se dépensait au maximum, distribuant des ordres, répartissant les attributions, organisant au mieux le nettoyage. Des mécanos avaient placé des pompes de vidange au fond de la cale afin d'évacuer les eaux projetées pour l'extinction.

- Cadouin ! appela Kériven. Trouvez-moi ce radiotélégraphiste et ramenez-le-moi par la peau du dos

- Même s'il faut aller le chercher à terre ?

- Commencez par là... On a déjà fouillé le navire de haut en bas. Le commandant veut faire transmettre un message urgent sur ondes courtes.

Coplan se dit qu'on aurait aussi bien pu envoyer le maître d'hôtel, mais dans la marine, on ne discute pas. Il acquiesça et se rendit à l'échelle de coupée.

Une obscurité relativement dense estompait les contours de la rade. De lourds nuages de pluie ou de neige, chassés par les vents du pôle, dérivaient vers le nord. « Un bel été... » songea Francis lorsqu'il parvint sur la plage.

Des éclats de voix venant du baraquement-cantine attestaient qu'on commentait encore l'événement de la soirée. Et que l'émotion avait asséché les gosiers des habitants de l'île...

Coplan marcha vers la construction de bois, poussa la porte.

Il eut à peu près la même impression que quand il avait ouvert la cale deux : une bouffée de chaleur et une masse de fumée lui montèrent au visage. Les conversations s'éteignirent devant son apparition inattendue, les regards se tournèrent vers lui.

Il entra, referma la porte dans son dos.

- Le radio du Béarn ? questionna-t-il d'une voix forte, tout en promenant les yeux sur l'assistance.

Personne ne répondit.

Il y avait encore quelques Norvégiens dans la salle, mais la grosse majorité des hommes présents étaient français.

- Alors quoi, personne ne l'a vu ? insista Coplan avec une certaine impatience.

- Si, dit finalement un grand type à la figure de trappeur. Mais je croyais qu'il était à bord... Il est parti en même temps que les autres gars du Béarn, vers onze heures.

Kériven n'avait pas dû le remarquer au sein du groupe qui s'était embarqué dans les chaloupes à ce moment-là, sinon il n'aurait pas envoyé Coplan terre.

- Avec qui était-il ? demanda Francis, intrigué. Son interlocuteur eut un geste évasif.

- Je n'en sais rien, moi... On va de l'un à l'autre, on ne parle pas tout le temps avec les mêmes gars.

Évidemment... Cela ne se passait pas comme dans un bar des Champs-Élysées ; on devenait copain en dix secondes, on fréquentait plus volontiers les gens qu'on ne connaissait pas encore.

- Eh bien, laissa tomber Coplan, notre radio s'est volatilisé. Il n'est pas sur le Béarn en ce moment.

Leur gobelet ou leur verre à la main, les autres se rapprochèrent de lui, plutôt surpris.

- Il est peut-être tombé dans la flotte ? émit une voix en guise de plaisanterie.

- De toute façon, il ne peut pas être loin, déclara un colosse barbu, à l'expression candide. Le patelin n'est pas grand.

- Où qu'il soit, je dois mettre la main dessus, articula Francis. Vous avez des lampes-torches ?

Le brouhaha reprit d'un seul coup. Les uns déposèrent leur gobelet sur le coin d'une caisse ou sur les tréteaux, d'autres le vidèrent d'un trait et le glissèrent froidement dans la poche de leur canadienne. Des lampes apparurent comme par enchantement dans plusieurs mains. On en passa une à Coplan.

- Venez, dit-il. Allons explorer les environs. Qui sait s'il ne roupille pas sur les galets.

Dans un grand piétinement de bottes et de lourdes chaussures, toute la bande sortit du local enfumé. Des cercles de lumière s'élargirent sur le sol caillouteux, des répliques s'échangèrent, entrecoupées de jurons.

- Partagez-vous en quatre groupes ! clama une voix autoritaire. Patrouillez dans les alentours pendant que je visite les deux autres baraques avec le lieutenant !

L'homme qui venait de parler se rapprocha de Coplan.

Mirebeau, se présenta-t-il. C'est moi qui suis chargé, en principe, de la police du territoire, mais c'est la première fois que mes attributions cessent d'être symboliques.

C'était un gaillard grand et maigre, aux yeux bleu clair, d'un abord sympathique. Il entraîna Coplan vers le second baraquement, celui qui servait d'habitation.

- Votre homme s'est peut-être glissé tranquillement dans un de nos plumards, reprit-il. L'émotion aura été trop forte, quand il a vu rougeoyer le ciel au-dessus du Béarn.

Francis en doutait. Il ne croyait pas davantage à une cuite sensationnelle qui aurait plongé le radio dans l'inconscience. L'opérateur, pour autant qu'il ait pu en juger au cours de la traversée, n'était pas homme à boire au point de s'écrouler ivre mort. Sa disparition devenait inquiétante.

Mirebeau pénétra dans la cabane à double paroi, ancrée au sol par des câbles d'acier en prévision d'éventuelles tempêtes. Le centre de la salle était occupé par un énorme poêle, des lits

sommaires s'alignaient de part et d'autre, des photos de pin up étaient épinglées sur toutes les surfaces disponibles. Il ne fallait pas regarder deux fois pour se convaincre que le télégraphiste n'était pas là.

- Allons jeter un coup d'œil au labo, dit Mirebeau, perplexe.

Ils ressortirent, franchirent l'espace de cinquante mètres qui conduisait au troisième baraquement, celui où se trouvaient les appareils de radio, les instruments nécessaires aux observations météorologiques et un matériel hétéroclite destiné à diverses mesures.

- Je me demande comment il aurait pu y entrer, marmonna encore Mirebeau. En dehors des heures de travail, la porte est solidement bouclée.

A ce moment, des exclamations et des cris éclatèrent à une centaine de mètres de là. Un des groupes avait dû faire une découverte.

- Attendez, dit Francis à son cicerone. Je crois que cette dernière visite est superflue.

Ils tendirent l'oreille, perçurent un bruit de voix qui s'amplifiait progressivement.

D'un signe de tête, Coplan invita son compagnon à le suivre. Au pas de course, ils s'élancèrent vers l'endroit où les lampes-torches se rassemblaient. En moins de trente secondes, ils rejoignirent la petite foule constituée par les colons. Un cercle compact s'était formé autour d'un corps allongé.

Jouant des coudes, Francis parvint au premier rang. Au milieu d'une flaque de lumière instable, le radio du Béarn était couché sur le sol, les yeux clos, la bouche ouverte.

Coplan s'agenouilla près de lui, bien qu'un médecin fût déjà en train d'examiner l'homme inconscient. Un calme poignant s'appesantit sur l'attroupement.

Le docteur interrompit son auscultation, dirigea vers le lieutenant Cadouin un regard teinté de tristesse.

- Je ne peux plus rien pour lui, déclara-t-il. Il est mort depuis plus d'une heure.

Le silence devint total. Les têtes se découvrirent. Les traits de Coplan s'étaient durcis.

- La cause du décès ?

- Fracture du crâne, répondit le médecin en soulevant avec douceur la tête du radio. Du sang poissait les pierres, sous la nuque du mort.

- Accident ?

- Plus que probable... Il aura glissé de façon malencontreuse, l'occiput a donné en plein sur un caillou.

Coplan se releva.

- Je vais aviser le commandant, annonça-t-il. Qu'on ne touche pas au cadavre. En attendant, recouvrez-le d'une couverture.

Le Béarn faisait route vers Pointe-Géologie, la base française de la Terre Adélie. Il y avait huit jours que le navire avait appareillé des Kerguelen.

Le Stavanger était finalement parti quarante-huit heures avant lui, ses avaries étant réparées alors qu'on s'efforçait encore de remettre en état, sur le Béarn, le matériel endommagé par l'incendie de la cale deux. Au cours d'une brève cérémonie, le corps du radio avait été inhumé dans la possession française à cinq cents mètres des trois édifices composant la base.

Comme Dutertre était un spécialiste, à la demande du commandant Castres il avait assuré le remplacement de l'infortuné marin. C'était Dutertre qui gardait l'écoute à présent : à l'occasion, il établissait une communication. Bien qu'il ne fût pas très familiarisé avec le trafic maritime, il ne s'en tirait pas trop mal.

Le vaisseau naviguait constamment entre les icebergs. La mer n'était plus une vaste superficie d'eau glauque, mais une plaine couverte de monuments blancs. La température, qui avait baissé, oscillait entre moins quatre et plus trois, selon le moment de la journée et la force du vent.

Les deux malheurs qui avaient marqué l'escale aux Kerguelen avaient assombri l'atmosphère. Le commandant savait qu'on lui

attribuerait une part de responsabilité, parce qu'il faut toujours un bouc émissaire. Son état-major devinait ses soucis et les partageait. Quant aux passagers, dont l'un était virtuellement intégré à l'équipage par nécessité, ils broyaient du noir à l'idée de la déception qu'allaient ressentir leurs camarades déjà installés quand ils apprendraient que les marchandises tant attendues étaient partiellement détruites.

Cependant, le plus sombre de tous était Francis Coplan. S'il déplorait comme ses collègues que le voyage eut été compromis par des incidents pénibles, il avait une raison supplémentaire de se faire du mauvais sang.

Il n'avait pas cru un dixième de seconde au décès accidentel de l'opérateur de T.S.F. Quel besoin ce dernier aurait-il eu de se rendre à l'endroit où on avait découvert son cadavre ? A deux cents mètres des baraquements, vers l'intérieur de l'île ? Alors que le Béarn venait d'échapper à une catastrophe et que l'équipage s'apprêtait à remonter à bord ? Invraisemblable. On avait dû l'amener là sous un prétexte quelconque, puis on l'avait assommé par-derrière à l'aide d'une pierre maniée avec force et précision. Un homme tombant par inadvertance et se brisant le crâne n'aurait pas eu cette position.

Jour après jour, au gré de ses quarts sur la passerelle, Coplan avait récapitulé l'ensemble des faits connus pour en dégager une conclusion. Il en avait effectivement trouvé une, et la cause profonde de son humeur chagrine était l'inaction à laquelle il serait forcément condamné aussi longtemps que le navire n'aborderait pas le continent antarctique.

Au carré, on s'efforçait un peu d'oublier les mauvais souvenirs en s'intéressant aux nouvelles que livrait Dutertre. Le brise-glace russe Obi était sur le point d'atteindre la côte aux environs du I52e degré de longitude. Le Stavanger annonçait sa jonction avec le camp norvégien. Des avions de la marine américaine dialoguaient parfois avec des unités navales. Des Anglais et des Australiens, on ne savait rien.

La navigation devenait plus lente. Courageusement le Béarn se faufilait dans les chenaux d'eau libre entre les glaces flottantes. Des pétrels tournaient parfois autour de la pomme des mâts, à l'affût de

quelques déchets. Il n'était pas rare d'apercevoir un jet vertical lancé par une baleine, ou un troupeau de chiens de mer en route pour l'annuel rendez-vous d'amour.

Le plus grave problème, c'était de ne pas se laisser entraîner dans le dédale inextricable formé par des icebergs très étendus. Un matelot de vigie explorait constamment les parages à l'aide de bonnes jumelles pour indiquer l'itinéraire le plus sûr.

Cette progression laborieuse aurait déjà suffi à démoraliser pas mal de gens, mais pour Coplan elle s'aggravait d'une attente intolérable. D'une minute à l'autre, le Béarn pouvait encore être victime d'un accident. Dans l'état actuel des choses, Francis n'aurait pu l'empêcher. Il ne pouvait être à la fois sur la passerelle et près de l'homme qui avait assassiné l'opérateur. Car si l'identité du coupable ne faisait désormais aucun doute, le démasquer trop vite eût été une erreur.

Le navire arriva sain et sauf, en vue de la barrière de glace qui ceinturait le continent polaire, le pack, actuellement désagrégé, au-delà duquel s'étend enfin une superficie d'eau libre ; plus loin, c'était la terre, la Terre Adélie.

Le Béarn dut vaincre le dernier obstacle, ce champ de glace que l'été ne dissolvait pas. Il lui fallut encore trois ou quatre jours pour le franchir, mais alors un spectacle étonnant se révéla à ceux qui, pour la première fois, abordaient les approches du pôle Sud. Au milieu des rochers, des mâts et des antennes de T.S.F, s'érigeaient dans un décor grandiose. Port-Martin ! La station française perdue au bout du monde.

Le Béarn allait relâcher là plusieurs heures afin de transborder sur des radeaux quelques dizaines de tonnes de sa cargaison, puis il poursuivrait sa route pour Pointe-Géologie.

Dutertre, en contact avec la station, apprit d'elle que les Australiens étaient déjà depuis dix jours à l'île Macquarie. Cette information fut abondamment commentée par les autres passagers, car nul d'entre eux n'ignorait que les Australiens se posent en rivaux de la France et qu'ils contestent les droits de celle-ci sur la Terre Adélie. Aussi, leurs faits et gestes étaient-ils suivis avec vigilance.

A bord, le branle-bas fut bientôt sonné. Il fallait profiter du beau temps relatif pour débarquer les marchandises. A peine le navire fut-il à l'ancre que Fourcade et son équipe s'attaquèrent aux cales. Coplan eut largement sa part de besogne, mais en quatre heures tout fut terminé. Port-Martin ne recevait pas la totalité de ses demandes, mais néanmoins assez de ravitaillement pour atténuer la rancœur de ses deux dizaines d'habitants.

Le Béarn repartit pour l'île des Pétrels, camp de départ de la mission française, occupé en tout et pour tout par sept hommes qui avaient affronté les effroyables rigueurs de l'hiver dans une cabane préfabriquée, un minuscule abri de cinq mètres sur quatre. Le navire atteignit cette pointe avancée de la présence française, et s'ancra à un champ de glace où s'ébattaient des pingouins. C'était le terminus de son long périple, cette misérable habitation plus isolée que sur un haut plateau de l'Himalaya.

Les explorateurs, durcis par un long séjour dans ces espaces hallucinants, se lancèrent à l'assaut du Béarn comme une bande de pirates. Coplan, en les voyant accourir, ne put se défendre d'un serrement de cœur. D'abord parce que leur enthousiasme allait fondre en apprenant que l'équipement tant espéré avait été détruit en partie et que la construction de la nouvelle base en souffrirait. Ensuite, parce qu'ils seraient atterrés par une nouvelle plus bouleversante encore : un de leurs collègues était un authentique salaud...

CHAPITRE VI

La cargaison du Béarn fut amenée sur le sol ferme, et notamment la pièce principale : un demi-cylindre de six mètres de long, large de quatre, appelé à devenir la base N° 2, sur le 140e méridien, à l'emplacement exact du pôle magnétique.

La dynamite fut entassée, protégée par des bâches : ensuite, les vivres, le matériel et les instruments furent disposés autour de la cabane, trop exiguë pour les contenir.

Comme trois explorateurs s'en allaient monter une tente sur l'un des sommets de l'île, Coplan se joignit à eux. Un soleil étincelant se réverbérait sur les glaces flottantes ; il accusait les reliefs des rochers noirs et rouges, exempts de neige, des îlots de l'archipel.

Ayant participé à l'érection d'un mât surmonté d'une girouette et d'un anémomètre, Coplan voulut donner un coup de main à Dutertre qui s'en allait chercher de grosses pierres plates pour entourer la base du mât.

Les deux hommes, les yeux balayant le sol, s'écartèrent de leurs compagnons et découvrirent dans un creux de la colline un magnifique échantillonnage de cailloux presque taillés sur mesure.

- Mince ! lâcha Dutertre, comblé, en réalisant que cette carrière naturelle pouvait fournir des matériaux pour divers usages. Dommage qu'on n'ait pas un Decauville pour transbahuter cette pierraille, on pourrait se construire un bungalow !

En l'occurrence, Coplan aurait plutôt pensé à un caveau de famille.

- De superbes moellons, apprécia-t-il en hochant la tête. Nous ne pourrons pas en emporter plus de deux à la fois.

Dutertre se baissa pour soupeser quelques morceaux de roc. Coplan lui envoya la pointe de sa botte en pleine figure, le renversant brutalement sur le dos.

Plus que la douleur, une immense stupeur déforma le visage de l'homme étalé. Puis un accès de fureur mauvaise lui crispa les traits.

- Lâche cette pierre, conseilla Francis, un pistolet dans sa main droite. Je sais que tu es un spécialiste...

Dutertre, à plat sur le dos, lâcha effectivement son caillou, mais il s'appuya sur le sol pour adopter la position assise et fulmina :

- Vous êtes cinglé ? Cessez donc de faire l'idiot !

Coplan eut un sourire sans gaieté, plutôt sinistre.

- L'un de nous va cesser définitivement ses petites plaisanteries, articula-t-il d'une voix sourde. Pour ta part, tu as exagéré. L'incendie du Béarn, l'assassinat du radio, c'est plus qu'il n'en faut pour te classer comme indésirable.

Dutertre pâlit. Ses deux bras se tendirent comme pour une imploration.

- Mais... vous déraillez complètement, prononça-t-il avec peine. Je n'ai rien à voir là-dedans ! Rentrez donc votre revolver...

Coplan, à quatre pas de lui, ricanait en pointant son arme avec une fermeté inflexible. Il poursuivit : C'est toi qui, aux Kerguelen, as donné des ordres au radio du Stavanger ou c'est lui qui est ton chef ?

Les mains de Dutertre retombèrent, ses ongles s'implantèrent dans la terre dure.

- Je ne connais pas ce mec-là ! nia-t-il avec véhémence.

Il avait presque hurlé sa phrase, et, dans le silence quasi religieux de cette région désertique, cela risquait de s'entendre assez loin. Or Coplan voulait quelques minutes d'entretien confidentiel.

Il s'approcha de l'homme terrassé.

- Inutile de gueuler. De toute façon, tu vas y passer. Mais si tu préfères une agonie raffinée, tu n'as qu'à faire le « mariole ».

Ses lèvres serrées, la contraction de ses mâchoires attestait qu'il ne plaisantait pas.

Il poursuivit, accusateur

- Le Stavanger subit une avarie grave en pleine mer, ce qui l'oblige à réclamer du secours. Un seul navire est à proximité : le Béarn. Le gars qui a commis le sabotage le sait ; n'étant pas idiot au point de souhaiter la perte du vaisseau sur lequel il se trouve, il a attendu le moment propice...

Coplan développait son argumentation sur un ton incisif qui rendait toute contestation inutile :

- Or, qui peut savoir que le Béarn se balade â cinquante milles du Stavanger ? Un seul type : le radio. Aux Kerguelen, il prend contact avec toi. Tu rentres à bord, dans le même canot que moi. Seulement, quand l'incendie éclate, tu es retourné au baraquement car tu ne désires pas être sur un vaisseau qui va sauter. Ballot comme tu l'es, c'est toi-même qui me renseignes en disant devant tout le monde « *Quand un type est entré dans la baraque pour nous annoncer que le bateau flambait*... » Jusqu'à ce moment-là, je ne me doutais pas que tu étais retourné à terre.

Chaque phrase semblait accentuer la décomposition de la physionomie de Dutertre.

- Ton sale coup a failli réussir, continua Coplan. Heureusement, le Béarn est sauvé de justesse. Tu l'apprends aussitôt, puisque Kériven invite les permissionnaires à rentrer à bord. Ça change tout... Tu dois repartir sur le Béarn, contrairement à tes prévisions. Il est donc important que tu conserves le contact avec le saboteur du Stavanger. Un seul moyen : liquider le télégraphiste pour prendre sa place. C'est infaillible, puisque tu es radio, toi aussi. Le malheureux est retrouvé mort, et toi tu occupes la cabine de T.S.F. Pourquoi ? Pour retransmettre à ton collègue les informations que tu glaneras de ce côté-ci du continent sur les missions australiennes, russes et néo-zélandaises. C'est Port-Martin qui, involontairement, te refile des tuyaux...

Coplan abaissa légèrement le canon de son arme, visant la poitrine de Dutertre plutôt que sa tête.

- Déballe, gronda-t-il. Le motif de ces sabotages... Qu'est-ce que vous espérez ? Qui mène le jeu ?

Son interlocuteur avait écouté jusqu'au bout avec une attention soutenue. Sa posture inconfortable lui interdisant une attaque soudaine, même un miracle n'aurait pu le sauver.

Le menton baissé, les yeux dans le vague, il grimaça :

- Ne comptez pas sur moi pour vous faciliter le boulot. Vous aurez encore de joyeuses surprises, si malin que vous soyez.

- Bien répondu, approuva Coplan. Qu'est-ce que tu dirais si on te foutait sur un iceberg en dérive, sans godasses ?

L'autre se ramassa sur lui-même. Le sort qu'évoquait son adversaire était plus terrifiant qu'une savante torture.

- Vous... vous ne feriez pas ça... haleta-t-il.

- Non, je vais me gêner, dit Francis. Surtout après ta tentative de dynamitage du Béarn... On te trouvera un joli petit glaçon de dix mètres sur quinze, qui fondra tout doucement en t'emportant vers le nord. Si tu ne meurs pas de faim ou si tu résistes au froid, tu finiras par couler. Tu as cinq secondes pour répondre.

Le canon du pistolet conservait une immobilité granitique. Sa bouche noire incitait au calme. Elle pouvait cracher une balle qui,

sans tuer, briserait une offensive brusquée.

Dutertre se recroquevilla, les épaules affaissées.

- Le but est de dégoûter plusieurs pays des expéditions antarctiques, avoua-t-il. Pour la plupart, il ne faudrait qu'une ou deux sales blagues pour qu'ils renoncent...

- Mais qui est à l'origine de ce plan ?

- Ça.., Vous pouvez me promettre les pires désagréments, je serais incapable de vous le dire. Je n'en sais rien.

- Possible, admit Coplan. Qu'est-ce que tu as balancé dans la cale pour provoquer l'incendie ?

Les instincts de bricoleur de Dutertre se réveillèrent. Avec une complaisance involontaire, il expliqua :

- Un inflammateur silencieux. C'est le type du Stavanger qui me l'avait passé. Dès qu'on arme l'engin, un acide se met à ronger une mince paroi métallique entre un réservoir d'eau et un réceptacle où du sodium est placé dans un gaz inerte. Quand l'acide a creusé un trou, le gaz s'échappe mais l'eau entre, ce qui enflamme le sodium.

- Joli. Pas de mécanisme d'horlogerie, pas de détonation, projection de particules incandescentes dans toutes les directions. Le système est à retenir...

Coplan pressa la détente. Dans cette solitude, le coup claqua avec une force imprévue. Le front de Dutertre s'étoila, un trou noir auréolé de sang, apparut au-dessus de son nez avant que sa tête ne touchât les pierres. Sans un soubresaut, l'homme s'amollit, sa figure s'inclina sur le côté. Il était mort sans s'en rendre compte.

Francis lui dédia un regard méditatif. Il avait été aussi charitable qu'il le pouvait. Aucun autre renseignement ne pouvait être extrait de ce type.

Deux silhouettes apparurent sur la crête surplombant la carrière. Coplan empocha son arme, fit de grands gestes des deux bras.

- Qu'est-ce qui se passe ? clama Lacaume, abasourdi.

- Attendez, j'arrive ! cria Francis qui remonta la côte pour rejoindre les deux explorateurs qui le contemplaient avec effarement.

Ils avaient vu le corps de Dutertre gisant dans la rocaille et, d'après le coup de feu, ils avaient déduit avec justesse que l'officier

venait d'abattre le technicien.

- Oui, je l'ai descendu, confirma Coplan d'une voix tranquille. Retournons au camp, afin que je donne au commandant Castres les explications nécessaires. Sachez seulement, messieurs, que cet individu méritait amplement son sort.

Son ton assuré et son parfait sang-froid atténuèrent un peu le désarroi des deux hommes. Cependant, encore hébétés, ils questionnèrent ensemble :

- Mais pourquoi ?... Pourquoi l'avez-vous tué ?

Coplan les entraîna dans la direction de la cabane.

- Le responsable de l'incendie du Béarn, c'était lui... Comme je l'avais forcé de le reconnaître, il a voulu se défaire de moi... J'ai dû tirer.

- Comment ? bondit Lacaune, incrédule. Dutertre, un incendiaire ? Mais c'est insensé !

- En apparence, oui. Cependant, rappelez-vous que, de vous quatre, il était le seul à se trouver à terre au moment du sinistre. Pour la raison bien simple qu'il en était l'auteur.

Le compagnon de Lacaune, un des sept habitants de la Terre Adélie, jeta sur Coplan un regard inquisiteur.

- J'espère pour vous que vous serez en mesure de justifier votre accusation, émit-il d'un ton froid. Dans cette partie du monde, nous attachons une grande importance à la vie d'un homme.

- Il faut parfois en supprimer un pour en sauver beaucoup d'autres, rétorqua le lieutenant Cadouin. Je mesure toujours la portée de mes actes.

Le silence qui sépara les trois hommes se prolongea jusqu'à l'arrivée au camp de base, où l'on avait également entendu la détonation. Laissant à ses compagnons le soin de répondre aux questions qu'on allait leur poser, Coplan regagna d'emblée le Béarn.

Il trouva Castres, seul, dans la chambre des cartes. Le commandant promenait les deux pointes sèches d'un compas sur une carte à petite échelle de la côte est de l'Antarctique.

Ôtant sa casquette, Cadouin lui dit :

- 'ai une révélation à vous faire, commandant. J'ai le regret de vous informer que je viens d'abattre Dutertre d'un coup de pistolet.

Castres dévisagea son lieutenant comme s'il le soupçonnait de ne pas avoir toute sa raison.

- Vous dites ?

- Pouvez-vous m'accorder un entretien dans votre cabine et veiller à ce qu'on ne nous dérange sous aucun prétexte pendant une demi-heure ?

Castres jeta son compas sur la table. A n'en pas douter, Cadouin était mû par un motif grave, cela se lisait dans son regard soucieux.

- Bien, dit le commandant. Accompagnez-moi.

Ils descendirent par l'escalier intérieur, pénétrèrent dans l'appartement du chef de bord.

- Je vous écoute !' Je vous préviens que si vous avez du sang sur les mains, je devrai vous mettre aux fers pour vous livrer à la justice, quel que soit le prétexte que vous invoquerez.

- Il ne s'agit pas d'un crime, mais d'une exécution, affirma Coplan. Dutertre représentait une menace. Il était le meurtrier du radio et il avait allumé l'incendie qui devait faire sauter le navire.

Castres posa lentement ses deux poings sur ses hanches. Ses yeux se vrillèrent dans ceux de son interlocuteur. Il resta muet pendant plusieurs secondes. Devant lui, le second lieutenant conservait un maintien naturel, détendu.

- Comment diable avez-vous découvert ça ? éclata le commandant, soudain submergé par la curiosité.

- C'est mon métier, dit Francis. J'ai été délégué à bord du Béarn pour résoudre des problèmes de ce genre. Vous permettez ?

Il sortit un paquet de Gitanes de sa vareuse, alluma une cigarette, glissa son briquet dans sa poche. De toute sa carrière de marin, Castres n'avait jamais été aussi ébahi.

Il éprouva l'envie de boire un verre d'Armagnac. Allant vers le bar, il en cueillit une bouteille par le col, machinalement. Saisissant un verre, il le regarda par transparence pour s'assurer qu'il était propre.

- Vous appartenez au contre-espionnage ? s'informa-t-il enfin d'une voix neutre, l'attention fixée sur le verre qu'il remplissait.

- Au 2ème Bureau, spécifia Coplan. Je crois superflu de vous rappeler que cette information est strictement confidentielle.

Néanmoins, ne serait-ce que pour expliquer la liberté dont je vais bénéficier, je ne vois aucun inconvénient à ce que l'on répande le bruit que j'appartiens à un service de police.

Le commandant hocha la tête, remplit un second verre et le tendit à son visiteur.

- Que s'est-il passé aux Kerguelen ? demanda-t-il.

Coplan lui raconta de façon détaillée ce qu'il avait observé au cours de l'escale, et comment il avait abouti à la conclusion que Dutertre était un agent à la solde de l'étranger. Il dévoila aussi le mobile qui avait présidé au sabotage du Stavanger : le contretemps infligé à l'expédition norvégienne avait eu pour but de ménager un contact commode entre les deux complices.

- La morale de cette histoire, conclut-il, c'est qu'un danger rôde en permanence sur toutes les missions dans l'Antarctique. Un réseau mis en place par l'une des nations intéressées vise à décourager les tentatives d'implantation des pays concurrents. La liquidation de Dutertre nous met en somme dans une situation privilégiée, car notre groupe n'est plus menacé et nous avons les mains libres pour chercher à savoir ce qui se trame.

Le commandant se laissa choir dans un fauteuil, son verre à la main. Du menton, il invita Coplan à faire de même. De nouveaux horizons s'ouvraient à lui.

- Ainsi donc, Kristiansen avait raison, marmonna-t-il. Comment le prévenir que son radio est une fripouille, puisque c'est ce dernier qui reçoit les messages ?

- Voilà le nœud du problème et le principal objectif de ma visite, dit Coplan. Je suis désolé, mais Kristiansen ne peut pas être prévenu. Son télégraphiste, loin d'être inquiété, doit avoir les coudées franches, sinon je ne parviendrai jamais à remonter à la source de l'organisation pour laquelle il opère. Les Norvégiens feront peut-être les frais de cette manœuvre, mais je ne puis agir autrement.

Castres se gratta la nuque.

- Mais comment comptez-vous vous y prendre ? questionna-t-il, sceptique. Nous ne sommes pas en Europe, ici... Un déplacement soulève mille problèmes, exige des préparatifs minutieux. Seul, vous

n'avez aucune chance de réussir. Nous n'avons pas d'avions, comme les Américains, les Russes, les Australiens... Même si vous parveniez à atteindre la Terre de Harald Olaw, le Stavanger en serait déjà parti...

- Ce navire repartira sans son radio, prédit Coplan. Si cet individu distribue des instructions et des moyens de sabotage, il s'arrangera pour ne pas quitter l'Antarctique. C'est son champ de bataille, son centre d'action. Mais vous, votre itinéraire de retour est-il déjà arrêté ou attendez-vous des ordres de l'armement ?

Le commandant but une gorgée d'alcool. Celui qu'il avait pris pour un simple lieutenant au long cours était décidément un drôle de type. Il l'entendait venir, avec ses gros sabots. Il méditait de faire accomplir un petit détour au Béarn.

- En principe, je dois mettre le cap sur l'Australie et y prendre un chargement. De là, nous devrions filer sur Madagascar et la mer Rouge. Mais rien de tout cela n'est définitif. Il se pourrait que nous doublions le cap de Bonne-Espérance pour regagner l'Europe par la côte occidentale de l'Afrique. En repartant d'ici, nous recevrons sans doute un message d'Europe via Port-Martin.

Coplan réfléchit. Dans le dossier que lui avait remis le Vieux figuraient certaines suggestions à modeler suivant les circonstances ; mais elles avaient toutes un défaut capital : elles nécessitaient un trop grand laps de temps pour être mises à profit. Entre une mission d'information pouvant s'étaler sur un an et le dépistage d'un réseau très actif cherchant à torpiller les efforts de la France et des alliés, il y avait une grosse différence. La seconde tâche était infiniment plus urgente que la première.

- S'il vous est impossible de me conduire à la Terre de. Harald Olaw, déclara Coplan, je resterai en qualité d'officier à bord du Béarn jusqu'en Australie.

Là, je prendrai l'avion jusqu'au Cap. C'est le point le plus proche de la colonie norvégienne. ; un va-et-vient permanent doit exister entre le grand port sud-africain et l'Antarctique. J'essaierai de l'utiliser. Puis-je faire usage de la station de bord pour envoyer un message codé à Paris, via Port-Martin ?

- Volontiers. Mais je vous signale que nous n'avons plus de radio, à présent que Dutertre est mort.

Coplan esquissa un sourire, écrasa sa cigarette presque consumée.

- Ceci n'est pas un obstacle, commandant. Ma compétence en matière de radiotélégraphie est suffisante pour actionner des appareils et pour expédier une communication en morse.

Castres haussa les sourcils.

- Vous êtes surprenant, fit-il observer avec flegme. Je vous autorise à pénétrer dans le poste de T.S.F. En voici la clé... Dutertre me l'avait remise ce matin.

- A propos, ajouta Coplan, le corps de Dutertre gît dans une petite vallée au-delà de la colline. Il serait peut-être opportun d'envisager son inhumation... Je ne crois pas utile de fouiller ses bagages personnels, mais comme je présume que vous devez en dresser l'inventaire, j'aimerais être présent.

Il se leva, visiblement disposé à partir.

Le commandant quitta son fauteuil, déposa son verre sur un coin d'une commode.

- Je ne dévoilerai rien de ce que vous m'avez appris, promit-il, pas plus que je ne lèverai votre incognito. Mais, dorénavant, ne tuez plus personne sans me prévenir.

- Entendu, commandant, articula Francis avec un sourire plus large qui montra ses dents solides et blanches.

Les deux hommes marchèrent vers la porte. Celle-ci résonna de plusieurs petits coups au moment même où ils allaient franchir le seuil. Coplan ouvrit, reconnut Kériven. Ce dernier, surpris de le voir là, eut un léger recul ; puis, apercevant Castres, il annonça :

- Sur le récepteur de la base, Marguet vient de capter un appel de détresse... Le camp australien est ravagé par un incendie !

CHAPITRE VII

- La série continue, remarqua le lieutenant Cadouin, sarcastique.

Castres lui jeta un regard en biais, puis, s'adressant à Kériven :

- A-t-on la position exacte ?

- Oui, la base est située sur la côte de la Terre George-V, par 151 degrés 21 minutes est.

Ce n'était pas tellement loin de la Terre Adélie. En naviguant entre la rive du continent et le pack, on pouvait y arriver assez vite.

- Montons voir les cartes, décida le commandant.

Les trois officiers gravirent les marches de l'escalier intérieur, débouchèrent dans la chambre de navigation. Kériven semblait embarrassé. Il ne savait trop quelle attitude prendre à l'égard de Cadouin, et le moment était mal choisi pour aborder l'affaire Dutertre. Toutefois, constatant que le commandant traitait le lieutenant comme si rien ne s'était passé, Kériven calqua son attitude sur celle de son supérieur.

- Avez-vous d'autres détails ? demanda Castres en se penchant sur une carte marine, un compas dans la main.

- Relativement peu, dit Kériven. Les magasins d'approvisionnement ont flambé comme une torche, de même que les quartiers d'habitation. La station de T.S.F. a été préservée parce qu'elle se trouvait un peu à l'écart. Si le blizzard devait se lever, les Australiens cantonnés là-bas ne tiendraient pas longtemps...

Bien que l'incendie soit l'accident le plus fréquent en terre polaire - un chauffage intensif étant entretenu dans des locaux exigus et surencombrés - Coplan était fort tenté d'attribuer celui-ci à une manœuvre criminelle. Les projets qu'il venait d'exposer au commandant risquaient de recevoir une entorse.

- Nous allons appareiller, décida Castres après s'être livré à quelques calculs. Nous ne pouvons pas laisser ces gens à la merci d'une tempête de neige. Sans vivres et sans abri, ils seraient condamnés.

Kériven et Cadouin approuvèrent en silence, pensifs.

- Occupez-vous de la radio, Cadouin. Tâchez d'entrer en communication avec eux et annoncez-leur que nous partons à leur secours. Vous, Kériven, préparez-vous à lever l'ancre.

Le second capitaine, diligent, sortit aussitôt pour appeler les matelots sur le pont et donner un coup de sirène pour alerter les

membres de l'équipage qui se trouvaient sur l'île.

Resté seul avec Coplan, le commandant lui glissa :

- Vos craintes se réalisent... L'ennemi distribue équitablement ses coups. Donnez la priorité à votre message pour Paris. Je m'occuperai de la liquidation du cas Dutertre.

- Merci, commandant, dit Francis.

Le Béarn n'eut guère de difficulté à retrouver les vestiges du camp australien car, en arrivant dans les parages, il fut guidé par le brise-glace soviétique Obi.

Ce puissant navire avait également fait route pour secourir les Australiens en détresse et sa masse imposante de 12 500 tonnes se découpait en noir sur le paysage bleu et blanc.

Autre sujet d'étonnement pour les Français : un gros avion de transport équipé de skis était immobilisé sur une table de glace flottante de quatre kilomètres de long. Les insignes peints sur la carlingue et sur les ailes indiquaient sa nationalité ; il venait de Little America, la base américaine installée de l'autre côté de la mer de Ross, non loin de la Grande Barrière.

Une véritable foule de gens se rassembla autour des rescapés. Ces derniers, au nombre d'une trentaine, racontèrent comment leurs cabanes avaient été consumées. Par un comble de malchance, les extincteurs n'étaient pas encore déballés.

Des pingouins empereurs, nullement intimidés, circulaient en se dandinant au sein de cette réunion. De loin, leurs silhouettes se confondaient avec celles des explorateurs.

Une fois le Béarn ancré, ses officiers s'étaient rendus à bord d'une chaloupe sur le glacier qui avait été le support de la base australienne. D'emblée, ils s'étaient rendu compte que leur intervention n'était plus indispensable, mais ils tenaient à affirmer leur solidarité et offrir leurs bons offices.

Quant à Coplan, il comprit immédiatement qu'il n'aurait aucune chance de mener ici une enquête discrète. S'il y avait un coupable,

l'identifier parmi ces trente inconnus sollicités par des tâches urgentes était pratiquement impossible.

Le commandant du navire russe fit connaître qu'il invitait à son bord, non seulement les Australiens démunis de tout leur nécessaire, mais aussi l'équipage de l'avion américain et l'état-major du Béarn. Il voulait, disait-il, raffermir à cette occasion les liens de bonne entente existant entre les peuples.

Un véritable banquet se déroula dans les aménagements extraordinaires du navire soviétique. Savants russes et australiens fraternisèrent, les officiers du bord furent pleins d'amabilité pour les Français. Objets de curiosité, les aviateurs américains étaient tiraillés de tous côtés et se montraient ravis de l'aventure.

Après l'ingurgitation de dizaines de litres de vodka, les groupes se dispersèrent à l'intérieur du vaisseau afin de le visiter. Coplan s'était séparé de ses collègues pour se joindre à deux Américains et trois Australiens pilotés par un Russe parlant impeccablement l'anglais.

Les six invités ne purent masquer leur admiration quand ils parcoururent la section des laboratoires consacrés à la microbiologie, à l'hydrochimie et à la météo, sans compter les autres, encore plus spécialisés. Le cinéma, les deux bibliothèques (l'une pour les savants, l'autre pour l'équipage) impressionnèrent autant les visiteurs que l'émetteur de radio de plusieurs centaines de kilowatts assurant une liaison directe avec l'U.R.S.S. Un vaste chenil habité par des dizaines de chiens esquimaux voisinait avec un entrepôt où étaient alignés des weasels à hélice, l'engin le plus commode pour patrouiller dans des territoires enneigés.

Les cinq étages du navire étaient bourrés de matériel et d'équipement. Il y avait vraiment de quoi en mettre plein la vue... Sans nul doute, les Russes nourrissaient des projets grandioses pour l'Antarctique. Coplan aurait donné gros pour les connaître, ces projets. Les Américains aussi.

- Comptez-vous également explorer l'ionosphère ? s'informa Coplan auprès de l'obligeant cicerone.

L'officier hocha vigoureusement la tête, affirmatif.

- Nous allons construire une rampe de lancement pour fusées expérimentales. Nos techniciens veulent étudier à fond la haute atmosphère.

Les deux Américains échangèrent un regard en coulisse, mais les Australiens restèrent de marbre. Ces derniers conservaient une impassibilité toute britannique à l'annonce qu'un centre de lancement allait être érigé à trois mille kilomètres du leur, situé à Woomera. A portée de la main, pour ainsi dire...

Coplan se fit la réflexion que les Russes et les Américains se retrouvaient face à face au pôle Sud comme au pôle Nord. Le duel se prolongeait jusqu'ici, jusqu'à ce continent perdu séparé des autres par des océans d'accès difficile. Pourquoi donc, grand Dieu ?

L'officier entraîna les visiteurs vers les cabines privées réservées au personnel scientifique. Il leur montra, en ouvrant quelques portes au hasard, le confort dont jouissaient les habitants du navire. C'était somptueux, si l'on songeait que ce vaisseau n'était pas un paquebot de plaisance, mais une unité destinée à des campagnes extrêmement rudes.

Par discrétion, les six hommes ne jetèrent qu'un bref coup d'œil sur l'intérieur des cabines qui étaient, en quelque sorte, le domicile privé des membres les plus éminents de la mission soviétique. Pourtant, le regard de Coplan fut accroché par un détail. Il fut sur le point de poser une question mais il se ravisa. Lorsque l'officier referma la porte, Francis nota simplement le numéro de cette cabine.

Au bout de la coursive se trouvaient les toilettes. Le groupe les admira comme le reste, puis poursuivit son chemin. Dix secondes plus tard, Coplan s'excusa auprès de ses compagnons et expliqua au Russe qu'il voulait faire une halte aux lavabos, la vodka ayant des effets énergiques sur sa digestion.

Le lieutenant soviétique se mit à rire, fit un signe compréhensif. Coplan retourna sur ses pas sans trop se presser, souhaitant que ses amis de fraîche date s'en aillent vers d'autres découvertes.

Son vœu fut exaucé, car le groupe bifurqua dans un couloir latéral menant sur l'un des ponts. Accélérant l'allure, Francis

dépassa les toilettes, repéra la cabine où il voulait entrer et s'y introduisit sans hésitation.

Au mur, épinglé par quatre punaises, un singulier dessin ornait la paroi entre deux hublots. Il représentait une sphère de vingt centimètres de rayon, sur laquelle les continents étaient à peine esquissés. Néanmoins, on pouvait deviner que ce cercle désignait la Terre. Une ligne en pointillés, de rayon plus large, entourait le globe en passant par les deux pôles. En un certain endroit de ce trait, une main experte avait tracé le contour d'un objet de forme étrange.

Un profane n'aurait probablement accordé aucune attention à ce dessin, mais Coplan en devina la signification avec un léger frémissement. Cette cabine devait être occupée par un spécialiste de l'astronautique. Et l'image sommairement exécutée par celui-ci trahissait sans doute l'une des préoccupations essentielles des Soviets. Elle éclairait en tout cas Francis sur leur attrait pour le pôle Sud.

S'il n'avait pas dû s'occuper en priorité du problème des sabotages, il aurait volontiers pris le risque de s'attarder quelques minutes de plus dans cette cabine.

Entrebâillant la porte, il s'assura que le couloir était vide, sortit vivement et referma le battant derrière lui.

Il n'avait pas marché dix mètres qu'un groupe arriva en sens inverse. Au Russe qui le pilotait, Francis demanda le plus court chemin pour rejoindre le bar. L'autre lui expliqua minutieusement trois fois comment on pouvait s'y rendre.

D'un pas élastique, Coplan se promena dans le dédale des coursives et des escaliers et finit par aboutir dans le grand salon où avait lieu le banquet. Castres et Kériven conversaient avec deux Australiens au visage tanné.

Touchant le coude du commandant, le lieutenant Cadouin lui dit en aparté

- Excusez-moi, mais ne pourriez-vous me charger d'une mission officielle auprès de Kristiansen?

Castres le fixa d'un air interrogateur :

- Vous pensez à cela maintenant ?

- Oui, parce que les circonstances s'y prêtent. Les Américains ont un avion.

Les yeux du commandant s'arrondirent.

- Vous n'allez pas le faucher, j'espère ?

- Non, rassurez-vous. Mais si vous aviez un motif sérieux à invoquer pour m'envoyer à la Terre Harald Olaw, vous pourriez prier les Américains de m'y déposer lors d'un de leurs vols de reconnaissance. Ils n'oseront pas refuser : coopération internationale.

Le menton dans la main, le commandant du Béarn examina diverses solutions. En fait, il avait ici de plus grands pouvoirs qu'en temps ordinaire. Il avait presque le rang d'ambassadeur ; il représentait la France et pouvait discuter en son nom. Une requête de sa part avait du poids auprès des délégués des autres nations.

- D'accord, accepta-t-il. Ne nous cassons pas la tête : je vais vous confier une superbe enveloppe blanche, constellée de sceaux et de coups de tampon « Courrier diplomatique ». A l'intérieur, il n'y aura qu'un papier sur lequel j'adresserai mes amitiés à Kristiansen, mais comme les Américains ne le liront pas, ça n'a pas d'importance. Ils croiront que nous nous disputons quelques hectares de glace. Qu'est-ce que vous en pensez ?

- Excellent, approuva Francis. Seulement, comme je les connais, ils sont capables d'user d'une technique raffinée pour lire quand même le message que je transporte. Il serait donc plus prudent que vous revendiquiez vraiment, et en termes secs, la possession d'un îlot quelconque.

- Comptez sur moi, dit Castres, une étincelle de gaieté dans ses prunelles. Je vais vous fabriquer un incident diplomatique en bonne et due forme ce qui me permettra d'étrenner mon stock de papier à en-tête du ministère de la France d'outre-mer.

- Je crois qu'il faudrait pressentir les aviateurs américains le plus tôt possible, car ils ne vont pas s'éterniser, maintenant que les Australiens sont hors de danger.

- Je vais le faire séance tenante. Rentrez à bord et préparez votre malle.

L'avion de la Task Force 43 survolait la mer de Ross, cette vaste échancrure du continent polaire. Sous l'appareil, un interminable défilé de glaces flottantes et d'icebergs jalonnait l'itinéraire.

Dans l'habitacle chauffé, le lieutenant Cadouin parlait avec les aviateurs quand ceux-ci n'étaient pas requis par des mesures ou par une communication. Plus que la destruction de la base australienne, c'était la visite du brise-glace Obi qui formait le principal sujet de conversation. Le capitaine Pete J. Dorking, natif du Middle West, en était encore estomaqué.

- C'est à croire qu'ils veulent s'installer définitivement, clama-t-il pour dominer le bruit des moteurs Ils ne regardent pas à la dépense !

- Vous non plus ! rétorqua Coplan, amusé. Il paraît que vous aurez quatre stations... et que cela vous coûtera dix millions de dollars !

- Au moins ! opina Dorking. Recherche scientifique !

- Vous commencez à connaître l'endroit... A-t-il encore beaucoup de secrets pour vous ?

Le lieutenant Hale intervint :

- Il faudrait dix ans d'explorations et d'efforts pour dompter ce satané pays. C'est la troisième fois que j'y viens, et chaque fois je me dis qu'en dehors des deux mois d'été, la vie y est intenable.

- Plaignez-vous ! Vous n'avez pas vu la cabane où les nôtres ont hiverné. A côté d'eux, vous vivez dans un palace !

Évidemment, admit Hale. Mais n'empêche.... La nature parvient toujours à flanquer par terre ce qu'on tente de construire. C'est la quatrième fois que nous rebâtissons Little America !

Le capitaine Dorking, aux commandes, fit signe à ses compagnons de se taire. Il écouta attentivement le message qui parvenait dans ses écouteurs.

- Le radar de la base nous a repérés, dit-il au bout de deux ou trois minutes. Nous n'avons pas dévié. Dans un quart d'heure nous atterrirons.

Cette nouvelle fut la bienvenue. Les quatre hommes enfermés dans l'appareil avaient hâte de toucher le havre car en dépit de toutes les précautions, les vols polaires comportent encore des risques.

Un peu après les dernières paroles du capitaine. Hale montra une série de points noirs parsemant une mer encombrée de glaçons.

- L'escadre, signala-t-il à Coplan qui se pencha au hublot.

On distinguait très nettement cinq unités voguant en ordre dispersé. Dans le lointain, au nord, une chaîne de montagnes se profilaient sur l'horizon.

L'avion perdit de l'altitude, vira sur l'aile. Le sol bascula, des pylônes penchés se détachèrent sur la blancheur cristalline, immaculée, de la Terre Edouard-VII. Des balises noires délimitaient le ter rain d'atterrissage, une grande plate-forme naturelle, qui était peut-être la mer gelée, peut-être la côte continentale.

L'appareil glissa sur ses skis, ses freins aérodynamiques y cassèrent son élan. Après quelques secousses, il s'immobilisa.

Un weasel amena l'équipage et le passager au cœur de Little America. Ici, le terme « localité » était presque adéquat. Des bâtiments capables d'emmagasiner des milliers de tonnes de matériel et d'abriter des centaines d'hommes se dressaient sur une large superficie. Des cheminées fumaient. Des antennes radio s'entre-croisaient entre les pylônes.

Coplan fut conduit au quartier général du contre-amiral Keaton. Ce dernier exerçait son autorité sur la base, sur les navires, les avions et les hélicoptères. Il était le véritable gouverneur de la colonie américaine et de ses dépendances futures.

Il accueillit le lieutenant Cadouin en homme pour qui les secondes sont comptées.

- Soyez le bienvenu, dit-il en levant vers son visiteur un regard coupant comme une lame d'acier. Que puis-je faire pour vous ?

Coplan savait que, par radio, on l'avait informé dans les grandes lignes.

- Je suis chargé de remettre un pli officiel au commandant Kristiansen, du Stavanger, actuellement à la Terre Harald Olaw. Me

permettez-vous de prendre place à bord d'un de vos avions quand l'un d'eux s'en ira croiser dans ces parages ?

Il déposa sur le bureau une lettre que Castres avait écrite à l'adresse du contre-amiral.

Celui-ci ne répondit pas tout de suite. Il prit connaissance dru message, puis se rejeta en arrière dans son fauteuil.

- Je vous embarquerai volontiers. Seulement, vous devrez patienter un peu. Je n'envisage pas d'envoyer un appareil dans cette région avant plusieurs jours...

Évidemment, c'eût été trop beau si Francis avait pu repartir séance tenante... S'il avait pu parler, exposer le motif réel de son déplacement, on lui eût sûrement frété un avion spécial. Mais il devait se taire. Tous les participants de l'I.G.Y. étaient également suspects, les Américains tout comme les Russes ou les Anglais.

Les moyens de transport n'abondent pas, amiral. Quel que soit le jour que vous déterminerez, j'arriverai à destination plus vite que par toute autre voie.

- Okay, dit l'officier supérieur. Je vais vous faire conduire à votre logement : vous serez notre hôte jusqu'au prochain départ vers la côte atlantique.

Kenton appuya sur un bouton. Un planton parut, se mit au garde-à-vous.

- Menez le lieutenant Cadouin au bloc 3, dit l'amiral, et remettez-lui un exemplaire du règlement afin qu'il ne lui arrive rien de désagréable.

CHAPITRE VIII

Le congé forcé de Francis Coplan à Little America s'écoula dans un désœuvrement relatif. La curiosité soulevée par la présence d'un Français s'apaisa rapidement dès qu'on en connut la raison. Malgré l'activité débordante qui régnait jour et nuit dans la base américaine, Coplan fut plusieurs fois harponné par des types désireux de

connaître les dessous de la vie parisienne. Il leur en donna pour leur argent et gagna ainsi d'impérissables sympathies.

Il jouissait d'une grande liberté de mouvements, en dépit de quelques restrictions énumérées par le règlement intérieur ; celles-ci concernaient en particulier l'accès à certains locaux, à l'éloignement hors de la base (en l'absence d'un ordre de mission, on ne pouvait s'en écarter de plus d'un mille, et ce périmètre était surveillé par des sentinelles en armes) et elles restreignaient la consommation de boissons alcooliques.

Quand le temps devenait mauvais, ce qui provoquait des chutes de température de dix à quinze degrés en pleine « belle » saison, Coplan se réfugiait soit dans la bibliothèque, soit au bar.

Instruits par l'expérience de Thulé, au nord du Groenland, et, par les expéditions antérieures de l'amiral Byrd, les Américains avaient équipé leurs locaux d'une façon rationnelle et confortable. Air conditionné, éclairage abondant, ameublement plaisant à la vue, musique, tout concourait à rendre le séjour très supportable, au point qu'à l'intérieur des bâtiments, on pouvait quitter les combinaisons fourrées, les bonnets et les bottes, et se mettre en tenue ordinaire.

A diverses reprises, Coplan avait remarqué que des soldats traversaient le camp un compteur de radioactivité à la main. Cela donnait à réfléchir.

Mais d'autres détails avaient également éveillé son intérêt ; notamment l'existence de citernes noyées dans la glace, à deux milles du camp.

Il n'en avait deviné la présence que par un va-et-vient de camions-réservoirs qui s'immobilisaient soudain en plein milieu d'un espace désert, y restaient une bonne demi-heure, puis repartaient d'où ils étaient venus. Or, ce n'était sûrement pas de l'essence que transportaient ces véhicules. Celle-ci était contenue dans un énorme ponton métallique, baptisé Yog 70, immergé près de l'île de Ross et destiné à être pris dans les glaces dès l'automne.

De tout cela, Coplan avait déduit que les mystérieuses citernes devaient contenir un carburant spécial pour fusées ; il décida de chercher une indication plus précise, et il l'obtint d'une manière inattendue en voyant passer un weasel chargé d'écriteaux et se

dirigeant vers la superficie apparemment vide que fréquentaient les camions. L'une des plaques portait simplement une tête de mort et la mention « Hypergol ». Aucun doute possible : de même que les Russes, les Américains se disposaient à envoyer des projectiles télé ou autoguidés dans la stratosphère.

Malgré l'ambiance de camaraderie qui régnait à Little America, malgré l'allure joviale des hommes affectés aux travaux et le déroulement paisible des opérations, Coplan ne pouvait se défaire de l'impression que quelque chose de redoutable était en train de se préparer ici.

Un danger planait dans l'air. Little America était à la merci d'un désastre comme la base australienne...

Personne n'aurait pu se douter un dixième de seconde qu'il était, avec le contre-amiral Kenton, l'homme le plus soucieux de toute la colonie. Au contraire, il avait bien assis sa réputation de Parisien gouailleur, plus enclin à la rigolade qu'aux méditations moroses de l'exilé.

Un soir qu'il était à la cantine et qu'il se demandait pour la centième fois quand partirait un avion pour le secteur norvégien, un sergent s'approcha de lui.

- Je peux vous offrir un verre? avança-t-il en soulignant sa proposition d'un sourire de connivence. Coplan accepta d'un clignement de paupières. Encore un type qui voulait lui parler de la France... Purdue, dit le soldat en tendant la main. Tom pour les copains... Troisième bataillon du génie maritime.

- Content de vous connaître, dit Francis en repoussant un siège. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Interview ou confession, telle était l'alternative que créait toujours ce genre d'entretiens. Coplan ne raffolait pas plus de l'une que de l'autre.

- Oh ! ça marche plutôt bien... Scotch, bourbon ou rye ? s'enquit Purdue en spécialiste des variétés de whisky.

- Scotch.

Le sergent s'en alla au comptoir pour prendre les consommations. Épaules larges, taille mince, cheveux châtains rasés jusqu'au-dessus des tempes, il appartenait au genre beau

garçon. De la douceur dans le regard et dans la voix, la poignée de main un peu appuyée.

Purdue revint, déposa les deux verres, s'assit, s'accouda à la table.

- Pas marrant, hein, le Sud ? prononça-t-il en guise de préambule.

Coplan haussa imperceptiblement les épaules.

- Une garnison en Indochine, au Sahara ou à l'île de Wake, ce n'est pas marrant non plus. Ici, au moins, ça sort de l'ordinaire. Le seul ennui, c'est que ça manque de femmes...

Le visage frais de Tom Purdue prit une expression signifiant que cette pénurie ne l'affectait pas énormément.

- On se sent prisonnier, expliqua-t-il. Toujours les mêmes têtes, toujours le même paysage... Paraît que vous voulez aller à la Terre de Harald Olaw ?

- Oui, et je crains que ce ne soit encore pire qu'ici...

- C'est pareil partout, dans ce chien de pays. Le sergent eut un sourire ; puis il articula, avec un accent épouvantable :

- Vive la France.

L'intention aimable était évidente.

- Vous connaissez mon pays ? s'informa Coplan.

- J'ai été en occupation en Allemagne, à Kiel. Je passais mes congés à Paris. La belle époque... La Nouvelle Ève, le Lido...

Ça faisait drôle, d'entendre prononcer ces noms ici, à l'autre bout du globe.

- Dans votre armée, on se balade beaucoup, dit Francis. Vous y retournerez un jour ou l'autre, à Paris.

- Vous me donnez du courage, affirma le sergent en rapprochant sa chaise de celle de son interlocuteur.

Son genou toucha celui de Coplan. Penchant le buste en avant, Purdue demanda :

- Pourriez-vous me rendre un service ?

- Sûr. Lequel ?

- Pourrais-je vous remettre une lettre pour un copain qui est à bord du Stavanger.

Coplan but une gorgée de whisky, redéposa son verre avec une complète maîtrise de soi.

- Naturellement. C'est la moindre des choses. A qui faudra-t-il la remettre ?

- Au radio, dit l'Américain d'un air négligent.. Je suis sorti plusieurs fois avec lui dans le temps, à Hambourg. C'est plutôt rigolo de nous retrouver ici, au pôle Sud.

- En effet. La vie a de ces hasards...

Il pensait ce qu'il disait. S'il ne s'était pas contrôlé d'une façon absolue, il se serait appliqué une énorme claque sur la cuisse !

L'homme chargé de manigancer une saloperie à Little America était assis à sa table, à côté de lui, et la physionomie de cet individu respirait l'innocence, la tranquillité la plus parfaite.

Les cils de Purdue battirent.

- Vous êtes gentil, déclara-t-il d'une voix assourdie. Qu'est-ce que je peux faire pour vous remercier ?

Son genou s'appuya de façon plus insistante contre celui de Coplan. Celui-ci comprit sur-le-champ. Ce type avait des mœurs spéciales, en plus... Une canaille répugnante, à tout point de vue.

- J'y réfléchirai, dit Françis sans reculer sa jambe, l'œil prometteur. Allez écrire votre lettre, car je pourrais partir d'un instant à Vautre. Voulez-vous que je passe la prendre en fin de soirée ?

- Bonne idée, approuva le sergent, très satisfait. On pourra bavarder. Je loge au bloc 5, chambre 42, et je ne suis pas de service avant six heures du matin.

Il vida son verre, s'essuya la bouche du revers de la main, se leva. Il gratifia Coplan d'un clin d’œil équivoque, puis s'en alla vers le tunnel souterrain qui reliait les divers bâtiments de la colonie.

Vers dix heures du soir, Francis se rendit au bloc 5 en empruntant, lui aussi, le passage souterrain. Non seulement par commodité, mais surtout parce qu'un article de règlement prescrivait que la circulation extérieure était interdite dans le camp après dix heures du soir sauf, bien entendu, pour les groupes chargés d'une besogne précise et placés sous la direction d'un officier.

Accessoirement, ce texte pouvait donner lieu à une interprétation plus subtile, à savoir que les autorités supérieures du camp se réservaient la faculté d'utiliser la nuit pour des activités secrètes connues de quelques experts seulement, le gros de l'effectif stationné à Little America restant dans l'ignorance.

Coplan frappa discrètement à la porte de la chambre 42, en l'occurrence une sorte de cabine de navire contenant quatre couchettes, un lavabo et des placards.

- Entrez ! lança aussitôt la voix de Purdue.

Le sergent était seul, ses compagnons de chambrée étant, l'un au cinéma, les deux autres de service au déchargement du brise-glace Akta. Une superbe photo de Marilyn Monroe, vêtue d'une robe à paillettes, était collée sur le panneau d'un des placards. Pas celui de Purdue, bien sûr.

- Bonsoir, dit Coplan, très amical. Terminée, votre lettre ?

-Tom lui tendit un pli, puis l'invita à s'asseoir sur le lit inférieur, près de lui. Un parfum d'eau de Cologne émanait de toute sa personne.

Francis prit la lettre, la glissa dans une poche intérieure, s'installa près de Purdue et lui offrit une cigarette.

- Il s'appelle comment, votre copain ? questionna-t-il en actionnant son briquet.

- Max Heiman. Un type épatant.

Un homosexuel aussi, celui-là, si l'on en jugeait par la chaleur avec laquelle Purdue parlait de lui.

- J'aurai plaisir à le rencontrer, assura Coplan. Si j'avais su plus tôt... Vous savez que son navire et le mien ont relâché en même temps aux Kerguelen ?

- Oui, répondit machinalement le sergent, trompé par l'ambiance de camaraderie de cette conversation.

Comment l'avait-il appris, que le Béarn et le Stavanger avaient jeté l'ancre ensemble dans la possession française ?

Purdue appuya sur son invité un regard équivoque.

- Vous y avez réfléchi, à la façon dont je pourrais vous remercier ?

- Je n'ai fait que ça... Parlez-moi un peu de vous, de votre existence ici, de votre boulot ?

Coplan s'était rejeté en arrière, sur ses coudes, sa cigarette serrée entre l'index et le majeur. Le sergent ne put lui faire un grief de ne pas être trop pressé.

- Bah ! fit-il avec une nuance de dégoût, ma vie n'a pas été tellement intéressante. J'avais dix-huit ans quand nous sommes entrés dans la guerre, en 1942. Je n'ai pas quitté l'uniforme depuis lors. Mon unité a été trimbalée de l'Alaska au Maroc, puis d'Allemagne au Groenland. Après, comme spécialiste (il souligna le mot d'un rictus amer...) des régions froides, on m'a, envoyé ici. Deux ans à tirer dans ce frigo...

Mais que fabrique-t-on, dans ce camp ? s'informa Francis, suffisamment éclairé à présent sur la mentalité de Purdue. J'ai l'impression qu'il se passe ici des choses bizarres... Pourquoi ne peut-on s'écarter à plus d'un mille, par exemple ?

Le sergent, qui ne songeait qu'à entrer dans les bonnes grâces de son invité pour nouer avec lui une idylle éphémère, ne fit pas la moindre difficulté pour répondre.

- Parce que, au nord, après les premières collines; des ingénieurs sont en train de monter quelque chose qui ressemble à une rampe de lancement, mais en beaucoup plus grand. A l'est, camouflés dans la glace, il y a des entrepôts de fusées, avec des rampes escamotables logées dans les entrepôts mêmes. Et, au sud,

ce sont les réservoirs de gaz liquide, hydrogène, oxygène. Tout ça, défense de s'en approcher : top secret.

Coplan siffota.

- Extraordinaire, émit-il, admiratif. Mais comment êtes-vous au courant ?

Purdue plastronna.

- Je fais partie d'une unité technique et nous sommes obligés de circuler partout avec nos engins de levage ; nos moyens de manutention sont les plus efficaces des trois armes !

- Les Russes prétendent que les Américains veulent faire du pôle Sud une base stratégique, reprit Coplan. Ça me paraît être une affirmation ridicule.

Purdue lui lança un regard oblique sous ses paupières mi-baissées.

- Ce n'est pas si ridicule que ça, rétorqua-t-il à mi-voix. Si vous saviez ce que je sais...

Le sergent se rapprocha de lui, épaule contre épaule. Sa voix ne fut plus qu'un murmure :

- La mer de Ross va devenir un lac américain. Des quantités inimaginables d'armes ultra-modernes sont lentement accumulées. Dans deux ans, quand l'I.G.Y. aura terminé ses travaux, tout le monde s'en ira, sauf les soldats US. Et plus personne ne pourra les en déloger, retenez ce que je vous dis. Il parlait des Américains à la troisième personne. Qu'était-il donc, lui ?...

- Admettons, enchaîna Coplan. Mais je ne vois pas qui ils pourraient viser en s'installant définitivement ici. Leur principal adversaire, l'U.R.S.S., se trouve sur l'autre côté de la planète, dans l'hémisphère nord !

Purdue émit un faible ricanement. L'incrédulité de son interlocuteur l'irritait.

- Ce n'est pas un adversaire, qu'ils veulent dominer, c'est le monde tout entier... Ce qui ne devient possible qu'en tenant les deux pôles de la planète...

Coplan rejeta de la fumée par les narines. Il songeait au dessin épinglé dans une cabine de l'Obi. La coïncidence était parfaite : le plan stratégique que méditaient les deux Grands était exactement le

même. Et ces visées sortaient bigrement du cadre de la stratégie enseignée à Saint-Cyr ou à l'École de guerre !...

Tout en dévisageant d'un air fraternel l'homme qui pesait contre lui, il questionna :

- Vos camarades de chambrée, dans combien de temps rentrent-ils ? Purdue eut un frémissement de plaisir.

- Casey et Dunford en ont au moins jusqu'à minuit, Jesse ne reviendra pas avant onze heures et demie. La séance dure plus de deux heures.

- Et les autres ?

D'un geste du pouce, Coplan désignait la cloison, les chambres voisines.

- Même chose. Ceux qui ne sont pas de service sont au cinéma.

- Parfait, apprécia Coplan.

Il écrasa soigneusement sa cigarette dans un cendrier, revint vers Purdue qui levait vers lui un regard émouvant.

Avec tendresse, Francis le fit lever, le prit par les épaules. Puis il lui fracassa le crâne contre le rebord de la couchette supérieure. Les yeux de Purdue jaillirent de leurs orbites, sa bouche s'ouvrit démesurément, mais ne laissa pas échapper un son. Avec une violence que stimulait une aversion instinctive, et saisi par un véritable accès de rage meurtrière, Coplan cogna une deuxième fois la tête du type contre le montant de fer ; il voulait briser cette caboche comme une noix.

Un bruit horrible lui apprit qu'il y était parvenu. Du sang coula des narines de Purdue ; son corps, suspendu .par les aisselles aux deux mains de Francis, devint mou comme une chiffe, son poids. parut s'accroître d'une tonne.

Coplan le laissa dégringoler lentement en prenant garde, à ne pas se souiller les mains du sang de sa victime. Il respira un grand coup pour récupérer son calme et ne fut pas surpris de constater que ses jambes tremblaient.

Purdue n'était pas beau à voir. Ratatiné sur le plancher, le masque cireux et les membres curieusement repliés, il évoquait une bête visqueuse enfin abattue.

La montre de Francis marquait dix heures quarante. Un calme absolu régnait dans le bloc. Seul le souffle continu de l'air conditionné vibrait dans les gaines d'aération.

Le lieutenant Cadouin rectifia sa tenue, reprit le mégot déposé dans le cendrier, dispersa les cendres en les soufflant sous le lit du sergent. Ensuite, il essuya le cendrier avec son mouchoir, frotta les endroits où ses mains s'étaient appuyées.

Décontracté, il nettoya aussi le bouton de la porte, le saisit en se protégeant les doigts à l'aide de son mouchoir et sortit. Des lampes tubulaires éclairaient le couloir central.

Personne en vue.

Cadouin repoussa son mouchoir dans sa poche et s'en alla d'un pas nonchalant. En mettant les choses au pis, le crime ne serait pas découvert avant trois quarts d'heure.

Débauchant à un carrefour souterrain baptisé Madison Square et où des plaques indicatrices signalaient la route à suivre pour atteindre les divers endroits du camp, le lieutenant Cadouin croisa trois aviateurs qui revenaient du bar. Il leur rendit leur petit salut, poursuivit son chemin à la même allure tranquille jusqu'à l'entrée de la bibliothèque.

Plusieurs officiers étaient en train de lire, affalés dans d'excellents fauteuils. Une forte odeur de tabac de Virginie planait dans ce local.

Francis se dirigea vers les rayons où s'alignaient les livres. Il y en avait dans plusieurs langues, et notamment en, français. Ces derniers n'étaient jamais lus : la preuve en était donnée par leur ordonnance immuable et par leur propreté exceptionnelle.

Un exemplaire relié de Madame Bovary figurait dans la rangée. Coplan le retira de son alvéole, l'emporta dans un coin de la pièce et s'absorba dans la lecture. Pendant près d'une demi-heure, il ne bougea pas d'un millimètre.

A onze heures vingt, il referma son livre, alla le remettre en place. La lettre de Purdue à Max Heiman était insérée entre les feuillets.

Alors, au milieu de l'indifférence générale, le lieutenant Cadouin quitta la bibliothèque pour se rendre au bar. Il n'y était pas de vingt

minutes que la sirène d'alarme de Little America se mit à rugir, lançant sur les terres tragiques de l'Antarctique le sinistre cri d'une civilisation surmécanisée.

CHAPITRE IX

La sirène se tut. Elle n'avait émis qu'un signal assez bref. Cela signifiait que le travail devait s'interrompre instantanément sur tous les chantiers et que les hommes dispersés dans l'agglomération devaient rejoindre leur bloc ou leur navire.

Coplan avait quelque raison de lui accorder un sens supplémentaire : on avait découvert le cadavre de Purdue, l'enquête commencerait dès que tout le monde aurait regagné les chambrées.

Un M.P. monumental apparut dans l'encadrement de la porte du bar. Sans qu'il eût besoin de prononcer une parole, les consommateurs surent qu'il venait appuyer, par la seule persuasion de ses insignes, l'injonction de la sirène. En un clin d'œil, la salle se vida.

Le lieutenant Cadouin s'engouffra comme les autres dans le tunnel et retourna dans sa chambre. Il y retrouva ses compagnons habituels, Ellis, opérateur radar, Donague, un météorologiste, et Grundt, capitaine du service des transmissions. Tous les trois s'interrogeaient sur le motif du signal d'alarme qui, pour la première fois depuis la construction de Little America, avait retenti sur le camp.

Encore une idée de l'amiral, jugea Ellis. Un exercice de rassemblement... Des types doivent être en train de chronométrer le temps nécessaire pour la concentration des effectifs.

- Moi, ça me fiche les jetons, avoua le météorologue. Ça rappelle trop la guerre.

Coplan, étranger au camp, n'avait aucune suggestion à formuler. Il était d'ailleurs suffisamment requis par ses propres réflexions pour

ne pas se mêler à la conversation.

En supprimant Purdue il n'avait pas obéi à une impulsion, il avait choisi délibérément la seule solution conforme à ses trois objectifs : éviter que la base américaine ne devienne tôt ou tard le théâtre d'un nouveau drame, éliminer un agent du réseau adverse et, surtout, le mettre hors jeu sans révéler que lui-même, Cadouin, appartenait au S.R. français. Le diffuseur placé près du plafond égrena trois notes, stoppant net les commentaires des occupants de la chambre. Aussitôt après, une voix anonyme articula

« Toutes les personnes ayant aperçu après 18 heures le sergent Tom Purdue, du Troisième Bataillon du Génie maritime, sont priées de se présenter immédiatement au Quartier Général. Terminé. »

Les trois Américains eurent une mimique négative. Aucun d'eux ne se souvenait avoir vu l'intéressé. Le radariste ne savait même pas qui c'était.

Coplan prit sa casquette, la glissa sous son bras.

- Tiens, c'est curieux, s'étonna-t-il au milieu du silence. Ce type est précisément venu me trouver tout à l'heure, à la cantine. Que lui est-il arrivé ?

Il avait l'air de se parler à lui-même plutôt qu'à ses camarades. Ces derniers le regardèrent avec intérêt tandis qu'il marchait vers la porte.

- Bon amusement ! lui lança Ellis avec commisération, prévoyant que cette fâcheuse coïncidence allait être une source d'ennuis pour le Français. Coplan lui répondit par une grimace de perplexité et sortit de la chambre.

Quand il parvint au Q. G., une dizaine de militaires l'avaient déjà précédé. Parmi eux, Coplan en reconnut plusieurs qui se trouvaient à la cantine en même temps que lui. Deux M. P., armés de matraques et de pistolets, montaient la garde devant la porte de l'amiral Kenton.

Dans les groupes, on bavardait à mi-voix, comme dans l'antichambre d'un médecin. La nouvelle qu'un meurtre s'était produit dans le camp était déjà connue.

Au bout d'une dizaine de minutes, la porte du bureau s'ouvrit. Un colonel de l'Intelligence Division de l'US Navy dénombra rapidement

les personnes présentes. Son regard s'arrêta un instant sur Coplan, puis reprit son exploration. Sans mot dire, il rentra dans le bureau.

Un silence complet s'était établi pendant cet intermède. Il y eut d'abord quelques murmures, puis les conversations reprirent. Plusieurs assistants décochaient au lieutenant Cadouin des coups d'œil intrigués.

Le colonel reparut entre les deux M.P.

- Lieutenant Cadouin, dit-il. Veuillez entrer...

C'était peut-être une marque de courtoisie que d'appeler en premier le seul étranger du camp, mais Francis n'en était pas trop sûr.

Il pénétra d'un pas assuré dans le bureau de l'amiral, sa casquette sous le bras. Outre Kenton, le colonel et un gradé de la Military Police, un simple private était dans la pièce.

L'amiral ouvrit le feu.

- Je suis au regret de vous imposer cette désagréable corvée, lieutenant Cadouin, mais je suis tenu de vous interroger et de recueillir votre déposition.

Coplan inclina le buste en signe d'assentiment.

- Quand avez-vous vu Purdue ? Comment le connaissiez-vous ?

- J'ai fait sa connaissance aujourd'hui même, dit Francis d'une voix claire. Cet homme s'est présenté spontanément à moi à la cantine, avec le désir, semblait-il, de me parler de Paris...

Les trois officiers et le soldat le fixaient intensément. Un magnétophone devait fonctionner quelque part, car personne ne prenait de notes.

- Que vous a-t-il dit ? questionna l'amiral.

- L'entretien a débuté par des banalités. Le sergent paraissait mélancolique. Comme je viens de vous le dire, il m'a surtout parlé de Paris où il était passé plusieurs fois lors de sa période d'occupation en Allemagne.

- Ne vous a-t-il pas confié une crainte quelconque ? Paraissait-il tracassé ?

- Non. Il traversait, à mon avis, une petite crise de nostalgie comme chacun peut en éprouver dans ce désert de glace, mais rien de plus.

Le colonel de l'Intelligence intervint.
- Si stupide que puisse vous sembler cette question, je dois vous la poser, déclara-t-il avec une nuance d'embarras. Le sergent Purdue a-t-il conservé tout au long de l'entrevue une attitude correcte à votre égard ?
Ainsi, ils savaient que le défunt avait des mœurs particulières... Coplan fronça les sourcils.
- Mais... évidemment. Que voulez-vous dire ?
Le colonel s'éclaircit la gorge, l'air profondément embêté.
- Certains bruits nous autorisent à croire que cet homme... heu... n'était pas sexuellement équilibré. Il n'a tenu aucun propos équivoque devant vous ?
Ébahi, le lieutenant Cadouin se récria :
- Au contraire ! Il avait gardé un excellent souvenir de certains cabarets parisiens de renommée mondiale où, justement, la séduction féminine est artistiquement mise en valeur.
Cette fois, les quatre Américains toussotèrent, vaguement égayés malgré la gravité de leur mission. Cependant, ils conservèrent un sérieux immuable.
- Comment s'est terminée votre conversation ? demanda l'amiral. Deviez-vous le revoir ?
- Purdue m'a quitté en disant qu'il allait écrire une lettre. Il n'a pas essayé de me fixer un autre rendez-vous. Peut-être s'en remettait-il au hasard pour une deuxième rencontre...
L'amiral Kenton, les yeux baissés sur un dossier ouvert devant lui, articula sur un ton monotone :
- Le sergent Purdue a été assassiné dans des conditions très mystérieuses, lieutenant Cadouin. Le meurtrier n'a pas fait usage d'une arme. S'il y a eu bataille, elle a été très brève. Le mobile n'est pas discernable. Ne pouvez-vous nous fournir un indice susceptible d'orienter les recherches ?
Coplan réfléchit. Les quatre membres de la commission d'enquête l'observaient. Visiblement, ils se débattaient dans le cirage, mais ils n'en étaient encore qu'au début. Ils recueilleraient certainement des témoignages plus instructifs.

- Non, dit Francis en secouant la tête. Je ne vois vraiment pas, dans cette courte entrevue, un élément qui soit de nature à vous aider dans vos investigations. Les amis de Purdue ou ses voisins de chambrée seront probablement mieux renseignés sur son compte que moi...

L'amiral consulta du regard le colonel et le prévôt des M.P. Ces deux derniers montrèrent qu'en ce qui les concernait, l'interrogatoire pouvait prendre fin.

- Je vous remercie, dit l'amiral à l'officier français. Vous pouvez regagner votre chambre.

Coplan salua à la ronde, fit demi-tour et sortit.

Son légendaire self-control ne l'empêchait pas d'avoir un peu chaud. Il se fraya un passage parmi les militaires qui patientaient dans l'antichambre, regagna le bloc 3.

Rentré chez lui, il fut soumis à un feu roulant d'autres questions de la part de ses colocataires. Ayant satisfait leur curiosité, il se déshabilla, se mit au lit comme eux.

Il ne fut qu'à demi étonné quand, le lendemain vers dix heures, il fut de nouveau convoqué au bureau de l'amiral. L'enquête avait dû progresser entre-temps, le terrain ayant été déblayé par le recoupement des témoignages.

Coplan bien qu'il fût décidé à s'en tenir au système de défense qu'il avait soigneusement élaboré la veille, se méfiait néanmoins de la part d'impondérables qui peuvent bousculer le système le mieux établi.

Il comparut devant les trois officiers et nota que le simple soldat présent la veille n'assistait plus aux interrogatoires.

Le colonel de l'Intelligence Division semblait avoir pris la direction de l'enquête. Assis derrière un second bureau, non loin de l'amiral, il consulta son dossier avant d'ouvrir les hostilités.

- Nous voudrions un complément d'information sur votre emploi du temps, lieutenant Cadouin. Simple formalité destinée à vous mettre hors cause...

Coplan se tint sur ses gardes.

- Qu'avez-vous fait après que le sergent Purdue vous ait quitté, hier ? s'enquit le colonel.

- Je suis encore resté un bon quart d'heure à la cantine. Ensuite, je me suis rendu au mess, pour le dîner, après quoi j'ai réintégré ma chambre. Vers dix heures et quart environ, je ne pourrais préciser plus exactement, je suis allé à la bibliothèque. Pour finir la soirée, j'ai été prendre un verre au bar. J' étais encore quand la sirène a fonctionné. Il y avait un trou de quarante minutes dans son alibi, entre le moment où il était entré au bloc 5 et celui où il était effectivement entré à la bibliothèque. Ce trou ne pouvait être comblé que par un mensonge. Êtes-vous sûr de ce que vous avancez ? demanda le colonel en levant sur le témoin un regard terriblement perspicace.

Coplan opina, très affirmatif.

- Je peux me tromper dans mon évaluation du temps, mais quant à l'emploi que j'ai fait de ma soirée, il est bien tel que je vous le décris.

- Trois aviateurs prétendent vous avoir croisé au carrefour du « Madison Square », vers onze heures moins vingt. Que faisiez-vous là ?

Les enquêteurs avaient été vite en besogne. Il est vrai que son uniforme d'officier de la marine française ne passait pas inaperçu dans cette termitière.

Coplan confirma avec aplomb :

- C'est vrai, je m'en souviens... Pour me dérouiller un peu les jambes avant d'aller à la bibliothèque, j'ai marché dans les tunnels de communication.

Le prévôt des M.P. dardait sur lui des yeux scrutateurs. L'amiral jouait avec un stylo. Coplan pensa brusquement que le private absent de la réunion devait profiter de l'interrogatoire pour fouiller ses bagages... On allait le garder sur la sellette tant que le soldat ne serait pas revenu.

- Si vous êtes allé chez Purdue, vous feriez mieux de le reconnaître, déclara le colonel sur un ton conciliant. Nous ne serions pas autrement surpris d'apprendre qu'il vous avait attiré chez lui sous un prétexte parfaitement honorable.

- Non, rétorqua Francis avec vivacité, rien de tel ne s'est produit. Non seulement je n'ai pas rendu visite à cet homme, mais je ne, sais

pas où il habitait.

Ce disant, il éventait le piège que l'enquêteur allait sûrement lui tendre. Le colonel modifia ses batteries.

- Vous avez déclaré hier, reprit-il sans insister, que le sergent Purdue avait évoqué sa période d'occupation en Allemagne ?

- Oui, en effet.

- C'est bizarre. Selon nos renseignements, son unité n'a jamais été envoyée en Allemagne. N'avez-vous pas commis une erreur ?

- Certainement pas, déclara Francis, catégorique. Il a même fait mention de certaines sorties nocturnes à Hambourg...

- Purdue vous a-t-il donné l'impression de connaître Paris ? enchaîna le colonel. Coplan fouilla ses souvenirs.

- Difficile à dire, énonça-t-il finalement. Il m'a cité des noms, mais, ces lieux et ces établissements sont universellement connus, même par des gens qui n'ont jamais vu notre capitale. Ce n'était peut-être qu'une sorte de vantardise. J'ai d'ailleurs observé fréquemment l'espèce de fascination exercée par Paris sur les esprits en proie à la nostalgie...

L'officier instructeur, le front barré de rides, conclut en feuilletant son dossier :

Purdue n'a jamais été en France non plus, du moins en tant que militaire. Ne croyez-vous pas qu'il avait un objectif précis en prenant contact avec vous ?

La physionomie du lieutenant Cadouin refléta une entière bonne foi.

- Je ne puis en deviner qu'un... L'envie de sortir du milieu dans lequel il vivait. Son service ici ne lui plaisait pas beaucoup. Il avait, disait-il, le sentiment d'être prisonnier...

- Dépression nerveuse, solitude morale, d'accord, dit le colonel. Le cas est fréquent dans ces régions polaires. Mais pourquoi cet homme a-t-il été assassiné juste après vous avoir parlé ? Voilà ce qu'il y a de troublant dans cette histoire...

Coplan se contenta de prendre un air étonné.

Sa position était inattaquable. On ne pouvait lui attribuer le moindre mobile. Pourquoi un marin français aurait-il supprimé un soldat du contingent américain dans l'Antarctique ?

Tel devait être le casse-tête des trois enquêteurs, à supposer que leurs soupçons eussent été éveillés.

La porte s'ouvrit, livrant passage au private à l'allure effacée qui avait assisté aux interrogatoires de la veille. Il se mit au garde-à-vous, annonça :

- Le câble d'interphone est réparé, amiral.

Sur un signe de tête de Kenton, il abandonna la position fixe et alla s'affairer à un classement de documents.

- Merci, lieutenant Cadouin, dit avec un rien de sécheresse le colonel de l'Intelligence. J'espère ne plus devoir vous importuner pendant votre séjour parmi nous.

En dépit de l'amabilité de la phrase, Coplan y perçut une subtile menace.

- A votre entière disposition, messieurs, affirma-t-il, soulagé malgré l'insinuation.

Alors qu'il se retirait, l'amiral l'interpella :

- Un appareil pourra s'envoler vers le pôle d'ici trois jours si le temps est favorable. Il vous déposera de l'autre côté du continent par la même occasion.

En d'autres termes, si l'on ne découvrait aucune charge contre Cadouin au terme de ce délai, on se débarrasserait de lui le plus vite possible.

- Vous êtes trop aimable, amiral, remercia Coplan avant de refermer derrière lui la porte du sanctuaire.

Il emprunta le réseau souterrain pour rentrer chez lui, pas trop mécontent de la tournure des événements.

A présent, il éprouvait le besoin de respirer de l'air frais au lieu d'une atmosphère conditionnée. Que ses bagages eussent été fouillés en son absence lui importait peu. De ce côté-là, rien ne clochait car il y avait belle lurette, que les informations du Vieux étaient détruites. Le pistolet n'avait rien de compromettant.

Le lieutenant Cadouin revêtit son équipement fourré pour affronter le froid de moins vingt degrés qui sévissait à l'extérieur. Entièrement engoncé dans des lainages, bardé de fourrures des pieds à la tête, les yeux protégés par des lunettes bleutées, il sortit du bâtiment par le sas compris entre deux portes hermétiques.

Il ne put analyser si l'air qui frôlait son visage lui causait une sensation de froid ou de brûlure.

L'activité normale de la base polaire avait repris. Au « port », les navires déversaient leur cargaison avec une régularité mécanique. Des véhicules ayant fait leurs preuves en Alaska ou au Groenland roulaient, glissaient, ou cahotaient sur leurs chenilles, parcourant la morne étendue de neige « compactée », plus dure que du béton.

La similitude avec un débarquement offensif, analogue à celui de Normandie, pendant la guerre, aurait frappé l'observateur le moins attentif. Or l’œil ne repérait aucune arme proprement dite. Rien que des caisses - parfois de dimensions imposantes, il est vrai - des barils, des containers aussi volumineux que des wagons, du matériel électronique.

A l'opposé, du côté des montagnes, le volcan Erebus éjectait un mince filet de fumée, spectacle assez surprenant dans ce désert glacial.

Au cours de sa promenade dans les limites du camp, Coplan remarqua qu'on discutait avec animation dans les équipes chargées de la construction d'aménagements nouveaux.

Ce fut une rencontre fortuite avec le capitaine aviateur Dorking qui le renseigna : une autre nouvelle apportée par la radio s'était répandue comme une traînée de poudre dans Little America.

Victime d'une avarie de gouvernail, le cargo allemand Wotan s'était éventré sur un iceberg. L'équipage, qui n'avait dû son salut qu'à une prompte évacuation du vaisseau, s'était réfugié sur l'iceberg même. Le Wotan avait coulé comme une. Pierre.

CHAPITRE X

Le lendemain, deux bombardiers Neptune de l'Aéronavale US et deux appareils Skymaster, partis de la Nouvelle-Zélande, réussissaient l'exploit de franchir 3 700 kilomètres d'un seul coup d'aile et venaient se poser à la base aérienne antarctique du Mac Murdo Sound. Du coup, l'amiral Kenton voyait s'enrichir de quatre

unités sa flottille aérienne et pouvait assigner des missions de reconnaissance à ses propres équipages.

L'enquête sur la mort du sergent du Génie semblait s'égarer dans les sables. Malgré leur habileté professionnelle, le colonel et le prévôt M.P. ne pouvaient rien contre l'indigence des indices recueillis : pas d'empreintes, pas de témoignage utile, pas de mobile caractérisé. Peu à peu, dans leur esprit, s'accréditait l'hypothèse d'un drame « passionnel », vengeance de jaloux ou crise de fureur engendrée par une invite trop précise.

Le lieutenant Cadouin fut avisé qu'il pourrait prendre place le lendemain dans un avion qui, survolant d'abord le pôle, suivrait ensuite le 43e méridien jusqu'à la Terre Enderby, extrémité nord de la Terre Harald Olaw. Seules des conditions météorologiques défavorables pouvaient désormais retarder son départ.

Avec une impatience frémissante, Coplan lut tous les bulletins de météo épinglés d'heure en heure au Q. G. Il questionna cent fois son copain de chambrée Donague, le « fabricant de mauvais temps », comme l'avaient baptisé Ellis et Grundt.

L'avis de Donague coïncidait forcément avec les prévisions officielles puisqu'il participait à leur élaboration, mais, dans le privé, il se montra plus optimiste.

- Nous sommes en plein été, énonça-t-il d'un air doctoral. Le « laboratoire des tempêtes » a tendance à chômer... Je prévois quarante heures de beau temps, puis détérioration lente par formation d'un anticyclone du côté de la Terre de Graham. Si la dépression se propage vers la pointe sud de l'Argentine au lieu de rappliquer par ici, stabilisation du potentiel de...

- Merde, coupa Francis, énervé par cette abondance de détails. Mon avion partira-t-il, oui ou non ?

- Oui ! gueula Donague, hilare.

Tranquillisé, Coplan songea à reprendre contact avec Gustave Flaubert. Choisissant u moment où la bibliothèque était vide, il alla prélever l'exemplaire de Madame Bovary. La lettre de Purdue à Heiman se trouvait à la place où elle avait été mise. Avec une dextérité de pickpocket, il la transféra dans sa poche.

La fin de son séjour à Little America fut chaotique : visites d'adieu, whiskies, paquetage, un dernier entretien avec l'amiral et des poignées de main à n'en pas finir.

Lorsque l'avion de transport décolla, ses réservoirs remplis à déborder, Coplan constata que l'équipage était précisément constitué par les trois aviateurs qui l'avaient croisé à Madison Square, le soir de la liquidation de Purdue. Il apprit leurs noms : sergent Faith, pilote ; Caldwell, mécano ; Wiener, navigateur-observateur. D'emblée, l'ambiance fut cordiale.

L'appareil s'éleva du champ de glace, décrivit un virage au-dessus du camp et continua de voler dans la direction opposée à celle qu'il devait adopter, uniquement pour prendre de l'altitude.

Au moment où il dépassa les collines, Coplan jeta un coup d'œil vers le bas et réprima une grimace. Il avait espéré apercevoir quelque chose de plus sensationnel que cette sorte de large voie de chemin de fer, longue de plusieurs kilomètres (faute de repères, il était difficile d'évaluer sa longueur réelle...) qui escaladait jusqu'à mi-hauteur le versant d'une colline. On aurait dit un morceau de scenic-railway dont une extrémité se trouvait dans la vallée et dont l'autre filait vers le ciel.

La vision ne dura que quelques secondes, mais elle fut suffisante pour prouver à Coplan que Purdue avait dit vrai : hors de la vue des navires et du camp, une rampe de lancement géante avait été construite. Seules ses dimensions inusitées dénonçaient le dessein de ceux qui l'avaient conçue. Francis sentit un frisson lui picoter la nuque.

L'avion grimpa lourdement jusqu'à trois mille mètres, fit demi-tour et s'élança vers le sud vrai, le cap sur la chaîne de hautes montagnes barrant l'accès du pôle : les monts de la Reine Maud.

Le vol devint monotone. Une caméra automatique prenait des clichés de minute en minute ; un enregistreur de sondage, couplé à l'altimètre, inscrivait en permanence le relief du sol ; un compas gyroscopique remplaçant la boussole (affolée par la proximité du pôle magnétique) traduisait sur un diagramme la route suivie par l'appareil. Le tout s'opérait sans intervention humaine, sinon de

brèves vérifications exécutées à intervalles réguliers par Wiener, l'observateur.

- On vous a aussi mis sur le gril, à propos de cette histoire de Purdue ? s'informa le sergent Faith, question de passer le temps.

- A cause de vous trois ! prétendit Francis. Si je ne vous avais pas rencontrés à Madison Square, ce soir-là, mon alibi passait comme une muscade...

Les trois aviateurs se mirent à rire.

- Le plus comique, dit Caldwell, c'est qu'on nous a cuisinés parce que vous nous aviez vus à cet endroit...

- Si l'on ne peut même plus tuer les gens sans qu'on vous pose un tas de questions, ironisa Wiener, où allons-nous !

Une nouvelle vague d'hilarité secoua les quatre hommes enfermés dans l'habitacle.

- N'empêche que c'est une drôle d'affaire, émit Caldwell redevenant sérieux. Le bruit court que ce type était un pédéraste...

- On dit toujours ça, grommela Wiener en haussant les épaules. Comme si le Service Psychologique de l'Armée n'avait pas l'habitude de faire subir cinquante tests abracadabrants aux candidats pour les régions polaires... S'il y a des gars de cet acabit parmi nous, dites-moi tout de suite qu'il y a des femmes à barbe au Pentagone !

- Pourtant, je vous garantis que Purdue m'a fait du genou, objecta Coplan. Je n'ai bavardé qu'un quart d'heure avec lui, mais j'ai eu l'impression très nette qu'il essayait de me faire des invites prudentes...

- Voilà la réponse, approuva Caldwell. Ce type ne s'était pas encore fait repérer parce qu'il n'osait entreprendre personne, sachant que ce genre est plutôt mal vu et qu'il risquait de se faire salement casser la gueule. D'ailleurs, la preuve...

- On aurait pu avoir de fichus ennuis, grommela Faith, les yeux fixés sur ses cadrans. Il suffit d'une ou deux coïncidences pour vous mettre en fâcheuse posture, dans une enquête pareille.

Wiener hocha la tête en signe de parfait accord. Son regard effleura le thermomètre : 15 degrés sous zéro. Coplan s'en avisa et dit, étonné

- Comment ? La même température qu'au sol ? Ici, à neuf mille pieds ?

- Dix-huit mille au-dessus du niveau de la mer, rectifia Faith. Le plateau central du continent est, lui, à neuf mille pieds et nous volons beaucoup plus haut car certains sommets des monts de la Reine Maud montent jusqu'à douze mille. Cela dit, nous sommes dans la seule région du globe où l'air se réchauffe à mesure qu'on monte. Personne ne sait d'ailleurs pourquoi...

- Curieux, prononça Coplan, vraiment surpris par cette particularité.

- Ce pays est renversant à tous égards, dit Wiener. Savez-vous qu'au cours de l'opération High Jump, en 47, on a découvert huit mille kilomètres carrés de terre et de lacs sur lesquels il n'y avait ni un flocon de neige, ni un morceau de glace ? Et, à ce moment-là, il y avait trente degrés sous zéro sur la côte ! Successivement, Faith et Caldwell racontèrent certaines de leurs expériences personnelles, qui tendaient toutes à démontrer que l'Antarctique est infiniment plus déroutant que les régions polaires du Nord.

Coplan était tout oreilles.

- Vous savez ce qu'on a trouvé dans ce bled dépeuplé ? s'exclama Caldwell, jubilant à l'idée de poser une colle indéchiffrable.

- Non, dit Francis, complaisant.

- Des mites ! exulta le mécanicien. Oui, mon vieux, parfaitement, des mites. Naturellement, les biologistes se creusent la cervelle depuis des années pour savoir comment elles parviennent à survivre ici, de quoi elles se nourrissent...

Ce bavardage fit s'écouler rapidement trois heures de vol et soudain Wiener interrompit la conversation en annonçant

- Attention, les gars ! Nous atteignons le pôle...

Du coup, les quatre hommes se penchèrent d'un même mouvement pour contempler le point géographique par où passe l'axe de la Terre.

Ils savaient que c'était un lieu comme un autre et qui ne se distinguait pas des autres territoires du continent ; mais, à leurs yeux, la signification symbolique de ce point était importante.

Pendant plus de trois cents ans, les hommes qui avaient lutté pour l'atteindre avaient supporté les pires souffrances, enduré les plus effroyables privations, sacrifié leur santé et leur vie. Amundsen, le premier, avait réussi. Scott l'avait suivi, mais n'était pas revenu. On avait retrouvé un an après son cadavre et un carnet de notes relatant sa propre fin et celle de ses compagnons. Puis Byrd avait survolé le premier le plateau du roi Haakon VII, en 1929, et en 1947 il avait lancé sur le pôle les drapeaux des cinquante-quatre pays affiliés à l'O. N. U. pour souligner le caractère obligatoirement international de ce pivot planétaire.

Dans la réalité, le spectacle n'était pas spécialement émouvant : une immense étendue de glace, éblouissante de clarté ; rien de plus... Ici, on passait d'un hémisphère à l'autre en quelques secondes, sans s'en apercevoir.

- On devrait au moins placer un pylône au bon endroit, maugréa Faith, qui éprouvait un sentiment de frustration devant la banalité relative du décor.

- Ou un phare puissant, suggéra Caldwell. Tel quel, c'est minable !

Wiener surveillait les instruments sans relâche. A l'aide d'un sextant à horizon artificiel, il releva la hauteur du soleil, boule pâle et nébuleuse au contour mal défini.

- Passés ! conclut-il après quelques secondes. Maintenant, sans avoir changé de cap, nous volons vers le nord au lieu de filer vers le sud.

Pour Coplan, cela voulait dire que l'appareil se dirigeait à tire-d'aile vers la Terre de Harald Olaw...

L'avion américain navigua pendant cinq heures encore avant de se poser sur une île de glace flottante, à deux ou trois milles de la station norvégienne.

Il avait signalé son approche par radio et un balisage improvisé lui facilita l'atterrissage sur skis. Deux navires étaient ancrés tout près de la Terre Enderby ; l'un d'eux était le Stavanger.

L'accueil des Norvégiens fut des plus sympathiques. Les quatre voyageurs furent réconfortés par des boissons chaudes dans la grande cabane servant de station de base. Comme à la Terre Adélie,

les alentours de ce bâtiment étaient parsemés de matériel : entassements de caisses, rangées de barils, traîneaux alignés ici, toutefois, une meute de chiens esquimaux créait un vacarme supplémentaire.

Le chef de la mission norvégienne, un gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix, aux mains grandes comme des battoirs, et dont le nom, Hljarmaskoeld était quasi imprononçable, ouvrit de bons yeux candides quand il sut que l'avion amenait un envoyé spécial pour le commandant Kristiansen.

- Vous avez de la chance, articula-t-il en anglais. Le Stavanger doit lever l'ancre demain... Repartez-vous ensuite pour Little America ?

- Non, dit Coplan. Seuls mes aimables convoyeurs retourneront à la mer de Ross... si toutefois vous pouvez mettre à leur disposition la quantité d'essence nécessaire.

- Combien ? s'informa Hljarmaskoeld, inquiet, partagé entre son sens de la coopération internationale et l'avarice naturelle de l'explorateur.

- Mille gallons, avança Faith.

Le Norvégien se rembrunit. Ses précieux barils allaient en prendre un coup.

- D'accord, dit-il cependant, résigné. Je vous les ferai pomper dans vos réservoirs tout à l'heure, mais vous passerez bien la nuit avec nous ?

En tant que chef de bord, le sergent Faith accepta pour ses camarades.

- A la fortune du pot, prévint le colosse scandinave. Vous tombez assez bien car nos approvisionnements sont en hausse : après le Tromsoe et le Stavanger, le cargo Fram est arrivé hier. Nous sommes riches !

- Eh bien, intervint Coplan, pendant que vous gavez mes compagnons de route, je vais immédiatement faire un saut jusqu'au premier de ces navires : Service-service.

Laissant à leurs agapes Américains et Norvégiens, il sortit de la cabane. La gifle du vent qu'il encaissa en débouchant sur la plaine

glacée lui rappela les prédictions de Donague, le météorologiste. Effectivement, le temps se mettait à bouder.

Au milieu des abois des chiens qui, en reniflant un étranger, retroussaient les babines sur leurs dents de carnivores, Francis déambula vers la rive.

La perspective de rencontrer bientôt le nommé Heiman le contraignait à se définir une ligne de conduite précise, ce qui soulevait maints problèmes délicats.

Lorsqu'il posa le pied sur l'échelle de coupée du navire, il n'avait pas encore arrêté son plan.

Le commandant fut ébahi en voyant pénétrer dans sa cabine le lieutenant Cadouin, du Béarn.

- Juste ciel ! proféra-t-il. Comment diable êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

- Par la volonté toute-puissante de l'amiral Kenton, commandant, déclara Francis. J'ai un message officiel à vous remettre de la part du commandant Castres...

Il extirpa le pli qu'il avait apporté et le tendit au destinataire.

Sourcils froncés, Kristiansen l'accepta, le décacheta, en prit connaissance. Ensuite, abasourdi, il dévisagea son visiteur. Ce dernier sourit.

- Non, dit-il, ne prenez pas ce message au sérieux. Ce n'était qu'un prétexte pour obtenir l'aide des Américains. En vérité, je dois vous entretenir de choses très graves qui ne peuvent être connues que de vous seul.

L'officier norvégien, dont l'effarement croissait de seconde en seconde, estima que l'entrevue devait se poursuivre avec plus de confort :

- Débarrassez-vous, installez-vous dans ce fauteuil et dites-moi ce que vous buvez : whisky ou cognac trois étoiles ?

- Cognac, si vous le permettez.

Jouant cartes sur table, mais sans toutefois révéler son identité réelle, Coplan raconta au capitaine du Stavanger comment il avait abouti à la conclusion que l'accident survenu au navire n'était pas fortuit. L'assassinat du radio du Béarn, l'aveu ultérieur de Dutertre et, enfin, l'erreur fatale de Purdue, formaient un faisceau de preuves

indiscutables qu'un réseau de sabotage opérait dans l'Antarctique. Le Stavanger en avait été la première victime, le cargo allemand Wotan en était probablement la plus récente.

- Et voici le point le plus épineux de toute cette affaire, dit Coplan à la fin de son exposé. Tous les indices recueillis désignent comme chef de cette organisation clandestine un membre de votre personnel...

Kristiansen, qui avait suivi l'exposé de Francis avec une attention soutenue, ne put réprimer un sursaut.

- Quoi ? lâcha-t-il, stupéfait.

- Je suis au regret de jeter la suspicion sur un homme de votre équipage, reprit Coplan, mais aucun doute n'est permis. Avant de mettre ce sinistre personnage hors d'état de nuire, avant même de vous citer son nom, je voudrais toutefois obtenir de votre part l'assurance que, malgré vos pouvoirs de chef de bord, vous resterez dans la coulisse. En d'autres termes, je vous demande la permission d'agir seul pour démasquer le coupable. La méthode qui consisterait à l'empoigner par la peau du dos pour le mettre aux fers ne donnerait pas les résultats escomptés. Cette opération doit être traitée d'une autre manière...

Le commandant norvégien était atterré. Qu'un traître se fût enrôlé sur son navire le blessait comme une injure. Le menton appuyé sur ses poings, Kristiansen réfléchit longuement avant de demander :

Qui est-ce ?

- Me donnez-vous carte blanche ? insista Francis, désireux de mettre les choses au point avant de citer un nom.

Son interlocuteur médita encore un moment puis dit à mi-voix :

- Savez-vous que c'est une affaire d'Etat ? Je ne sais si j'ai le droit de prendre une telle décision.

- Écoutez, dit Coplan, plus pressant cette fois... C'est une affaire d’État, bien sûr, mais pour plusieurs nations ! Toutes sont à la merci de catastrophes qui vont peut-être, qui vont sûrement survenir dans les prochaines semaines. Si vous contactez Oslo pour solliciter des instructions, vous mettez le feu aux poudres !

- Comment ? s'enquit le Scandinave incrédule.

- Parce que vous ne pouvez le faire qu'en passant par l'homme dont j'essaie d'anéantir les plans !

Comme le commandant ne semblait pas comprendre, Coplan vida son sac :

- Heiman, votre radiotélégraphiste...

Un silence total tomba dans la vaste cabine. Le visage de Kristiansen exprimait toute une variété de sentiments : surprise, stupeur, colère et désir de vengeance. Pour retrouver son calme, l'officier lampa d'un trait son verre d'alcool. Puis il articula sombrement

- Je puis vous accorder toutes les autorisations du monde, mais cette canaille n'est plus à la Terre Enderby pour le moment.

- Où est-il ? questionna Coplan, contracté.

- En route pour Le Cap, depuis avant-hier.

- Mais... comment est-il parti ?

- Comme remplaçant du radio du Tromsoe. Ce navire a dû laisser ici son opérateur atteint d'intoxication alimentaire et traité par le médecin de la mission. Moi je vais embarquer le radio du Fram. Quand ce dernier bateau sera en instance de départ, le malade sera probablement rétabli et pourra assurer le service à bord du Fram.

La déception était rude, mais Coplan n'était pas un homme à se laisser facilement abattre.

- Tant pis, dit-il d'un ton sec. Aux grands maux les grands remèdes...

CHAPITRE XI

Coplan dut tâtonner quelques minutes avant de se familiariser avec l'installation radio-électrique du Stavanger. Kristiansen était venu avec lui dans la cabine, tout excité de coopérer à une entreprise dont les répercussions affecteraient plusieurs pays. Il considérait que sa propre responsabilité était engagée et il se serait mis en quatre pour faciliter la tâche de l'officier français.

Lorsque Coplan eut trouvé comment fonctionnait l'émetteur d'ondes courtes, quand il eut découvert dans les nomenclatures l'indicatif de la station côtière du Cap et les longueurs d'ondes de trafic, il rédigea un second télégramme à destination de Paris. Celui qu'il avait envoyé du Béarn n'avait qu'un caractère d'information, mais le présent message requérait l'envoi d'un agent au Cap, avec mission de prendre en filature jour et nuit le radiotélégraphiste du cargo Tromsoe dès son arrivée dans le port. Une procédure de contact entre Coplan et l'agent était prévue, afin qu'ils pussent se joindre quand Francis débarquerait en Afrique du Sud.

Le codage de ce texte prit encore une heure. Kristiansen, qui trépignait, ne s'apaisa que lorsque Coplan se mit à appeler Le Cap. Le poste côtier répondit au troisième appel, et dès lors la liaison s'établit. Le radiotélégramme fut expédié à une cadencé relativement lente, mais avec sûreté et sans cafouillage.

Le Cap donna l'accusé de réception.

Avec un « ouf » intérieur, Coplan éteignit l'émetteur puis se tourna vers le commandant.

- L'intoxication alimentaire de l'opérateur du Tromsoe aurait été sciemment provoquée que cela ne m'étonnerait nullement, dit-il en se levant. Si Heiman est parti pour Le Cap, c'est qu'il avait un motif puissant pour quitter provisoirement l'Antarctique. Il a eu recours à un excellent moyen pour atteindre l'Afrique du Sud sans éveiller les soupçons... Mais comment vais-je le rattraper, moi ?

Le Norvégien se caressa pensivement la joue.

- De prime abord, je n'entrevois pas de solution, avoua-t-il à regret. Mon navire appareille demain à destination de Madagascar. Le Fram reste encore ici quatre jours ; ensuite il file vers l'Australie...

Ça se présentait plutôt mal. Plus question de pressentir l'amiral Kenton, dont les aviateurs devaient rallier Little America au plus vite. Et Dieu sait quand une occasion d'aller en Afrique s'offrirait...

Coplan eut la sensation d'être prisonnier de ce continent hostile. La débâcle des glaces allait bientôt prendre fin ; dans deux ou trois semaines, la mer recommencerait à se solidifier, agrandissant le pourtour de l'Antarctique de nouveaux territoires désertiques balayés par le blizzard. Les navires, tenus à distance par une barrière

infranchissable qui s'étendrait à plus de mille kilomètres des côtes, ne pourraient plus aborder. Pendant dix mois, les hommes des bases polaires seraient abandonnés à eux-mêmes, condamnés à l'isolement.

Coplan décida d'accompagner plutôt le Stavanger.

- Si demain matin vous n'avez pas découvert un moyen sûr et rapide me permettant de rattraper votre ancien radio, dit-il, je vous demanderai de me prendre comme passager jusqu'à Madagascar...

- Cela va de soi, opina Kristiansen, soucieux. Mais peut-être y a-t-il quand même une façon de résoudre ce problème...

Puis, soudain résolu, il ajouta :

- Je vais descendre à terre avec vous et demander à mon collègue du Fram de mettre son opérateur à l'écoute toute la nuit. Si ce dernier capte les signaux d'un cargo faisant route de la Terre de la Reine Mary vers Le Cap, je m'arrangerai pour intercepter le navire et je vous conduirai à son bord.

- Ce serait une solution, en effet, convint Coplan sans grand enthousiasme et songeant qu'au mieux il arriverait sur place avec un retard de quatre jours sur Heiman.

Mais il n'avait pas le droit de se montrer exigeant, en un endroit de la planète où les communications sont plus rares et plus difficiles que partout ailleurs, où le moindre déplacement constitue presque un exploit.

Ayant réendossé son équipement de fourrure, Coplan quitta le Stavanger avec le commandant. Une pénombre triste régnait à l'extérieur, de lourds nuages obscurcissaient la pauvre clarté que diffusait un soleil rasant l'horizon.

Kristiansen s'en fut dans la direction opposée, vers le cargo noir et fumant ancré à deux cents mètres. Coplan s'achemina vers le campement.

Une bagarre qui éclatait de temps à autre entre les chiens meublait parfois d'aboiements féroces la solitude. Entre les piles de marchandises amoncelées, on apercevait la lumière des fenêtres de la cabane. Hljarmaskoeld, ses compagnons et les Américains festoyaient sans doute encore...

Arpentant la glace dure d'un pas de montagnard, Francis dépassa l'énorme tas de caisses marquant l'extrémité du terrain occupé par la mission norvégienne. Brusquement, quelque chose fusa. Un dixième de seconde plus tard, une détonation assourdie suivit. Coplan s'abattit face en avant, sa tête cognant son bras replié.

Quelques instants s'écoulèrent, puis une silhouette se profila à l'angle du gros cube noir formé par les caisses juxtaposées. Un pistolet pendait au bras de l'homme qui jeta un regard circulaire, se demandant si le bruit insolite du coup de feu avait été remarqué dans la cabane ou à bord des deux navires. Si efficace que fût son silencieux, cette molle détonation pouvait avoir attiré l'attention...

A demi rassuré par le calme environnant, il avança vers sa victime étendue. Mortellement atteinte ou simplement évanouie, elle succomberait de toute façon au froid inhumain de la nuit...

L'inconnu glissa son arme dans sa poche, se hâta d'enfoncer sa main dans une moufle. Ses doigts étaient presque gelés rien que d'avoir été exposés pendant quatre minutes, le temps qu'il avait fallu à Coplan pour venir du Stavanger au camp.

Le meurtrier se pencha sur sa victime pour lui dérober la lettre de Purdue. Ses deux chevilles brutalement enserrées, l'inconnu encaissa un formidable coup de tête à l'estomac et alla dinguer trois mètres plus loin, les quatre fers en l'air. Coplan se ramassa et bondit, sachant que son adversaire était armé et lui pas.

Un plongeon spectaculaire le projeta vers le buste du type. Ses deux poings gantés frappèrent ensemble la face de l'individu comme un marteau-pilon. Le crâne de l'homme heurta durement le sol gelé ; d'une détente des genoux, l'inconnu tenta de se débarrasser du fardeau qui l'écrasait. Coplan roula sur le côté, voulut appliquer une clé de judo au bras de son adversaire. Mais il le manqua. L'équipement polaire ne favorisait pas la précision des gestes.

Les deux silhouettes entremêlées se débattirent furieusement. La préoccupation essentielle de Francis était d'empêcher l'autre de se servir de son arme. Tout en cherchant à prendre le dessus, il se débarrassa de, ses moufles. Une ruade l'atteignit à la rotule. Son poing crispé, propulsé par plusieurs chevaux-vapeur de rogne, atterrit en plein milieu de la figure convulsée de l'autre. Avec un «

han », l'homme accusa réception. Sa riposte manqua de vigueur. Un deuxième marron à la même place lui prouva que, ses chances de vaincre fondaient. Son nez pissa du sang.

D'un bond en arrière, Coplan se remit sur ses jambes. Il décrivit un quart de tour et sa semelle vint pilonner de côté le maxillaire du type allongé, lui ôtant toute velléité de poursuivre l'explication. Alors. Francis plongea la main dans l'entrebâillement de la combinaison fourrée de son adversaire. Le browning changea de propriétaire en un clin d'œil, puis Coplan s'accroupit de tout son poids sur le vaincu.

Les yeux mi-clos, la respiration sifflante, le type semblait vidé de toute son énergie. Mais son moral était encore plus bas que son physique. Il aurait dû tirer deux fois, ne pas se fier à une seule visée alors que le froid engourdissant ses doigts rendait le tir imprécis. Maintenant c'était trop tard, les jeux étaient faits.

- Ah c'est toi, crapule ? grinça Coplan en reconnaissant les traits de Wiener, l'observateur américain. Enchanté de faire plus ample connaissance.

Il releva la tête, explora les environs. Cette courte et silencieuse bagarre n'avait pas alerté les gens de la cabane. Seuls, les chiens s'agitaient, sans doute parce qu'ils avaient reniflé l'odeur du sang.

Voulant exploiter à fond l'atout imprévu qu'il venait de s'approprier, Coplan saisit l'aviateur par le col et le traîna comme un sac derrière les piles de caisses.

Attrapant le pistolet par le canon, il en assena, à deux reprises, un coup terrible sur les épaules de son prisonnier. A travers l'épaisseur de fourrure, la crosse percuta durement muscles et nerfs, ôtant à Wiener toute possibilité de se servir de ses bras pendant dix minutes.

L'Américain émit un grognement de douleur. Sur sa bouche et son menton, le sang commençait à se figer, mais deux minces filets coulaient encore de ses narines.

- A toi de causer, petit, l'encouragea Francis. Tu voulais protéger Heiman ? - Merde, dit Wiener, la tête penchée.

- Okay, dit son interlocuteur avec un flegme de mauvais augure. Ou tu babilles gentiment ou je vais détacher les chiens. Ils raffolent du sang.

Une expression d'horreur se peignit sur le faciès torturé de Wiener.

Coplan reprit d'une voix sourde :

- Félicitations. Tu étais le seul à avoir pigé la signification de la mort de Purdue. J'ignorais que tu étais son copain. Il t'avait annoncé qu'il comptait se servir de moi pour faire parvenir un message à Heiman ?

La peur dans les yeux, Wiener approuva. Coplan reprit :

- Ainsi, vous étiez deux, à Little America... Qu'est-ce que vous deviez démolir ?

- On attendait des instructions, maugréa l'aviateur. Heiman devait m'en donner, comme suite à la lettre que Purdue vous a remise.

- Bien joué. Mais tu as abattu tes cartes un peu trop tôt, corniaud. Il est vrai que tu ne pouvais pas sucer de ton pouce que Heiman n'est plus ici : il est parti pour Le Cap hier matin. C'est pour récupérer la lettre que tu as voulu me descendre ?

L'autre acquiesça, puis regretta

- Je ne pouvais pas vous descendre à Little America...

Évidemment, tu aurais éliminé toute chance d'être envoyé à la Terre Harald Olaw en service commandé, et ma liquidation aurait provoqué un sacré remue-ménage, après la mort de Purdue... Le colonel aurait probablement fini par te coincer.

En son for intérieur, Coplan commençait à se demander ce qu'il allait faire de son prisonnier. Il ne devait pas espérer tirer de lui plus de renseignements qu'il n'en avait obtenus du sergent Purdue.

Les chiens aboyaient de plus en plus fort. Un véritable concert de hurlements s'élevait de l'endroit où ils étaient attachés. S'ils continuaient, quelqu'un allait sortir de la cabane pour les faire taire et les ramener au calme.

- Vous n'étiez que deux, à la base de la mer de Ross ?

- Oui, affirma le blessé avec force. Purdue et moi appartenions au réseau.

Impossible de savoir s'il disait vrai ou s'il mentait. Mais une certitude se dégageait en tout cas de cette confrontation : Heiman était bien le chef d'orchestre, et ses agents lui étaient dévoués.

- Pour qui travaille-t-elle, votre organisation ? questionna Coplan.

- Demandez-le à Heiman...

Après le traitement qu'il avait subi et la menace employée par Coplan pour le faire sortir de son mutisme, il n'aurait pas eu le courage d'être sarcastique s'il avait pu répondre autrement.

- Sois tranquille, je lui poserai la question, articula Francis.

Et il ponctua la fin de sa phrase en appuyant sur la détente. Le « pok » émis par le canon se perdit dans la cacophonie qu'entretenaient les chiens esquimaux. Tué net, Wiener bascula sur le côté, comme un mannequin.

Coplan enfila ses moufles, essuya rapidement la crosse et la détente du pistolet ; puis, ayant ouvert la fermeture à glissière de la combinaison fourrée de l'aviateur, il glissa l'arme dans sa gaine.

Omettant volontairement de refermer le vêtement, il s'éloigna vers la cabane. Ces exécutions successives ne résolvaient rien, il le savait.

Approchant d'une des fenêtres, il coula un regard vers l'intérieur. Le vacarne enthousiaste qui s'entendait du dehors aurait dû le prévenir du spectacle que présentait la salle.

Les Norvégiens, Hljarmaskoeld en tête, tonitruaient une chanson à boire en s'accompagnant d'instruments à percussion improvisés. Le sergent Faith et le mécano Caldwell, tunique déboutonnée et visage rayonnant, braillaient avec conviction en battant la mesure. Un désordre indescriptible attestait que la soirée avait causé une sérieuse brèche dans les provisions.

Coplan eut comme une nausée. Il aurait aimé chahuter avec cette bande de types déchaînés pour qui ne se posait pas de problème... Mais au lieu de ça, il avait un sale boulot à mener à bien. Un très sale boulot.

A bord des navires, tout le monde dormait à présent. Le paysage tragique de la Terre Enderby prenait une sombre grandeur dans cette aube sépulcrale.

A l'approche de Coplan, les chiens baissèrent l'échine. Poils dressés, babines retroussées, ils attendirent la correction en grondant. Leurs yeux vifs cherchaient le fouet. Avec une assurance de dompteur, Coplan avança parmi eux, alla vers l'un des piquets fichés dans la glace.

Trois secondes plus tard, les neuf chiens d'un attelage, ivres de joie, foncèrent comme des projectiles vers le sang délicieux.

La mort de Wiener, dont on ne retrouva que quelques os parmi les fragments d'équipement effilochés, apparu comme une énigme à Hljarmaskoeld et ses compagnons. Coplan ronflait quand un des Norvégiens annonça l'accident, vers six heures du matin.

Pourquoi Wiener s'était-il promené tout seul depuis dix heures du soir ? Où était-il allé ? Comment s'était-il blessé au point de perdre assez de sang pour attirer les chiens ? Pourquoi n'avait-il pas crié au secours ? Pourquoi n'avait-il tiré que deux balles sur les animaux affamés qui l'attaquaient ? Autant de questions insolubles.

Le seul point que personne ne songea à éclaircir, c'était le nombre de minutes écoulées entre l'instant où le lieutenant Cadouin avait souhaité le bonsoir au commandant Kristiansen et celui où il était rentré dans la cabane. Cadouin déclara qu'à son retour du Stavanger, il n'avait pas vu Wiener, même de loin.

On mit ce drame sur le compte d'un funeste concours de circonstances ; l'homme chargé des attelages fut copieusement enguirlandé par Hljarmaskoeld parce que ses chiens avaient pu se libérer de leur attache. Muet d'indignation, l'intéressé fut incapable de prononcer une phrase pour sa défense.

Les deux aviateurs américains, péniblement affectés par la mort affreuse de leur camarade, rédigèrent un procès-verbal qu'ils firent contresigner par tous les « témoins ». Ils prévirent de fameux embêtements quand ils atteindraient Little America...

Coplan ne dut pas se forcer pour partager la consternation générale. S'il continuait à jalonner de cadavres, son itinéraire dans l'Antarctique, ça finirait par se remarquer... Certaines coïncidences deviennent vite insolites, même quand elles se produisent à des milliers de kilomètres les unes des autres, même quand les moyens de communication sont mauvais.

A huit heures du matin, on pompa l'essence dans les réservoirs de l'avion. Le déchargement du cargo Fram reprit, le Stavanger

procéda aux préparatifs d'appareillage. A neuf heures, Cadouin vit le commandant Kristiansen.

Ce dernier écarta les bras en signe d'impuissance aussitôt après avoir franchi le seuil de la cabine.

- Rien à faire, déclara-t-il, déprimé. Le radio du Fram n'a pas capté d'appel susceptible de nous aiguiller sur une piste. Pas un navire ne se déplace de sud-est en nord-ouest pour le moment. L'opérateur a même poussé la conscience professionnelle jusqu'à lancer des signaux « A tous... » en vue d'obtenir les renseignements que l'écoute seule ne lui apportait pas. Peine inutile...

- J'irai donc à Madagascar, conclut Francis, puisque le destin en décide ainsi.

- Que dites-vous de cette nouvelle tuile ? s'enquit le Norvégien en faisant allusion à la tragédie dont toute la colonie parlait. Il nous fallait encore ça, après tout le reste...

- Oui, admit Coplan, le front soucieux. Nous traversons une série noire... Quelle fin épouvantable a trouvée ce malheureux ! Vous savez que la mort de Wiener pèse un peu sur ma conscience ?

Il enregistra cet échantillon d'humour macabre comme l'indice d'un besoin presque morbide d'avouer son intervention, et considéra la chose comme un symptôme inquiétant.

- Hé ! objecta Kristiansen, ce n'est pas votre faute si cet aviateur a commis une imprudence... Que la cause lointaine de l'accident soit votre atterrissage sur la Terre Enderby ne vous charge d'aucune responsabilité personnelle...

Coplan demanda :

- A quelle heure levez-vous l'ancre ? Mes bagages doivent encore être amenés de l'avion jusqu'ici.

- A midi, fixa Kristiansen.

- Entendu, je serai à bord.

Coplan redescendit à terre, prit place sur un traîneau qui portait des barils d'essence et se fit véhiculer jusqu'à l'avion.

Faith et Caldwell procédaient aux vérifications de routine tandis que le carburant montait dans les réservoirs. Coplan bavarda quelques minutes avec eux, monta dans la carlingue pour enlever sa cantine.

Lorsque le remplissage fut achevé, le pilote et le mécanicien sautèrent sur un des traîneaux rentrants pour aller faire leurs adieux aux Norvégiens.

Leurs yeux s'emplirent d'une stupéfaction sans borne quand soudain quelqu'un, de sa moufle tendue, leur montra l'appareil qui glissait sur la glace, à une allure de plus en plus grande. Le temps qu'il leur fallut pour comprendre que l'avion décollait permit à Coplan de grimper à deux cents mètres d'altitude.

CHAPITRE XII

Il ne sous-estimait nullement les inconvénients auxquels l'exposait son coup d'audace. Franchir le large détroit qui sépare l'Antarctique de l'Afrique du Sud n'était pas une performance extraordinaire bien qu'elle comportât de nombreux risques, mais quantité d'ennuis d'un autre ordre étaient à prévoir...

Quel accueil réserveraient les autorités sud-africaines à un officier de marine français pilotant un avion US ? Quelles seraient les réactions de l'amiral Kenton quand il apprendrait qu'un de ses appareils avait été volé par l'homme qu'il avait hébergé à Little America ?

Francis relégua toutes ces questions au second plan. Un premier point acquis, c'est qu'il arriverait au Cap avant Heiman, avant même que l'amiral Kenton ait pu réagir.

Survolant une mer grise piquetée de taches blanches formées par les icebergs, Coplan eut l'esprit alternativement occupé par les calculs de navigation et par l'évolution inattendue qu'avait subie sa mission initiale.

Soudain il songea à un atout qu'il possédait et qu'il n'avait pas encore étudié : la lettre de Purdue... Il la tira de la poche intérieure de sa vareuse, déchira l'enveloppe.

Bien entendu, le texte qu'avait tracé la main du sergent répondait aux normes d'un message purement amical : souvenirs évoqués, récit des choses anodines survenues depuis la dernière rencontre,

vœux de bonne santé et espoir de renouer un jour des relations plus suivies, rien n'y manquait.

Il n'y avait pas trente-six manières, pour un agent tel que Purdue, de camoufler une communication dans un pli préparé en hâte : on pouvait éliminer d'emblée la technique du micro point, qui requiert des instruments spéciaux, et même le code, trop dangereux, s'il tombe aux mains de l'adversaire. Restait la solution la plus probable : l'emploi d'une encre sympathique.

Dans cet avion, Coplan ne pouvait soumettre la lettre du sergent à une série d'expériences susceptibles de la faire « parler ». Ne voulant pas l'abîmer par des tentatives hasardeuses, il se résigna à la reglisser dans sa poche.. Au Cap, après divers achats, il pourrait s'attaquer à ce petit travail physico-chimique.

Sollicité par les instruments du tableau de bord, par ses cartes géographiques et par ses multiples préoccupations personnelles, Francis supporta sans trop d'impatience les sept heures de vol jusqu'à la côte sud-africaine.

Il avait suffisamment observé les manœuvres du sergent Faith entre Little America et la Terre Enderby pour piloter à peu près correctement cet appareil de transport aux grandes marges de sécurité. De l'essence, il y en avait largement assez pour couvrir le kilométrage, même par vent debout.

Quand la côte sud-africaine se profila à l'horizon, Coplan comprit que le moment était venu de faire face au vrai problème de cette équipée : l'avion qu'il pilotait ne pouvait atterrir que sur de la neige, il n'avait pas de roues !

La pointe extrême-sud du continent africain, le cap Agulhas, n'est qu'à 160 kilomètres au sud-est du cap de Bonne-Espérance. La seule ressource, c'était d'entrer en contact, dès maintenant, avec la tour de contrôle de l'aérodrome du Cap pour lui signaler que son appareil, par suite d'une avarie au train d'atterrissage ne pouvait se poser sur le terrain et allait se trouver à court d'essence.

Le dialogue en phonie qu'établit Coplan avec les techniciens de garde jeta une sacrée perturbation dans les services de l'aérodrome. Le pilote ayant précisé qu'il ne possédait pas de parachute, de

rapides consultations d'experts compétents aboutirent au conseil d'amerrir sur la rade. Des vedettes allaient être alertées.

Pendant qu'une volée de coups de téléphone mettaient en branle les services de sauvetage maritime, l'appareil survolait le mont de la Table. Il passa au-dessus de l'agglomération et se mit à décrire des cercles en attendant le signal annonçant la mise en place du dispositif de repêchage.

Au bout d'un quart d'heure, Coplan reçut des instructions complémentaires : il devait amerrir parallèlement à la plage, entre celle-ci et l'île Robben, où l'eau n'a qu'une profondeur d'une quinzaine de mètres. Des engins spécialement équipés se dépêchaient sur les lieux ; ils lanceraient des fusées rouges pour signaler leur emplacement.

Pendant vingt minutes, l'avion tourna en rond à une centaine de mètres de hauteur. Le niveau de carburant approchait de zéro.

Francis se disposait à jouer le tout pour le tout quand une première fusée créa un nuage rouge sur sa gauche. Sans attendre la suivante, il porta toute son attention sur la manœuvre d'amerrissage.

Cabrant très légèrement l'appareil alors qu'il filait à trois mètres au-dessus de l'eau, Coplan diminua le régime des moteurs sans couper entièrement les gaz. Les skis touchèrent la surface, un terrible ébranlement se communiqua à toute la carlingue, la fit vibrer d'une façon désordonnée. Rasant la mer à une vitesse considérable, l'avion s'appesantit plus lourdement sur ses supports. Francis redressa encore le nez de l'engin, coupa la propulsion et ouvrit à plein les freins aérodynamiques. La coque elle-même entra en contact avec l'eau, rebondit comme un poisson volant, retomba...

Coplan, la tête rentrée dans les épaules, les dents serrées, crut que l'avion allait éclater en mille morceaux tant les chocs étaient brutaux.

L'appareil résista, il résista tellement bien que Francis ne vit plus rien, l'habitacle étant submergé par le remous causé par les ailes éraflant à leur tour la surface.

Sans se préoccuper si l'avion poursuivait sa course ou si, énergiquement stoppé par le freinage hydraulique, il s'apprêtait à

sombrer lentement, Coplan dégrafa en hâte sa ceinture, se libéra du siège de pilotage et se rua vers la porte. Dès qu'elle fut déverrouillée, elle se rabattit vers l'extérieur et l'eau s'engouffra par l'ouverture.

Francis vit la mer, le ciel, le soleil. D'un élan, il se jeta à la mer, se mit à nager avec vigueur vers l'aile de l'avion.

Une vedette rapide dont l'étrave s'empanachait de deux énormes gerbes d'écume arrivait à fond de train.

Deux heures plus tard, le lieutenant Cadouin était entendu par la police de Capetown, après avoir été l'objet de soins attentifs. On lui annonça que l'épave de l'avion avait été maintenue à flot, puis il fut invité à expliquer par suite de quelles circonstances il débarquait en Afrique du Sud d'une façon aussi spectaculaire.

Au chef inspecteur Marcus, Francis fournit une version provisoirement acceptable :

- Une contestation territoriale a surgi ces derniers jours entre l'expédition française à la Terre Adélie et la mission norvégienne. Le chef de notre mission voulait que j'aille exposer, avec cartes à l'appui, le motif du différend à notre représentant diplomatique le plus proche, afin que ce dernier avise Paris. L'amiral Kenton, informé, a bien voulu mettre un avion à notre disposition étant donné la gravité de l'incident, qui doit être aplani d'urgence si l'on veut éviter une algarade générale autour de l'Antarctique. Vous savez comme moi que les appétits se déchaînent là-bas et que chacun entend ménager ses droits futurs. Je vous serais donc reconnaissant de m'accorder le visa d'entrée afin que je puisse contacter notre ambassadeur à Capetown...

L'inspecteur hocha la tête :

- Vous avez des papiers ?

- Des papiers d'identité seulement... J'avais un ordre de mission pour le chef de l'expédition norvégienne : je l'ai remis à la Terre Enderby. La conciliation s'étant révélée impossible, je suis venu jusqu'ici conformément aux instructions que j'avais reçues avant mon départ de l'île des Pétrels.

Il remit à l'inspecteur Marcus son carnet d'inscrit maritime, sur lequel figurait son affectation au Béarn, destination Antarctique.

Semblable situation avait de quoi plonger dans l'embarras le fonctionnaire le moins consciencieux. Or Marcus était un scrupuleux. Qu'un particulier arrivât sur le territoire de l'Union sud-africaine par des moyens aussi peu orthodoxes, c'était déjà surprenant ; mais concevoir qu'un homme ayant quelque chose à se reprocher pût recourir à une telle méthode et inventer de toutes pièces un pareil scénario, c'était impensable. Au reste, une confirmation ou une infirmation des dires du lieutenant Cadouin ne tarderait pas. La témérité de Francis, inconcevable pour un fonctionnaire aussi pointilleux que Marcus, fut l'argument le plus efficace.

- Je puis vous accorder le visa, émit le policier sur un ton pensif, mais cette mesure n'est que transitoire. Votre cas sera évoqué en haut lieu. En attendant, vous êtes libre, à condition de ne pas sortir de la ville sans autorisation préalable. Où comptez-vous loger, lieutenant Cadouin ?

- Pouvez-vous me conseiller un hôtel ? s'enquit-il, apparemment très à l'aise.

Marcus réfléchit.

- Vous pourriez descendre à l'hôtel Wynberg, dans Elisabeth Avenue... A moins que votre ambassadeur ne vous propose une meilleure adresse.

- Je vais me rendre chez lui en tout premier lieu. Qui sait si je ne devrai pas repartir immédiatement pour Paris ou pour Madagascar...

- Prévenez-moi, pria l'inspecteur d'une voix terne, en rappelant ainsi discrètement que ses mouvements n'étaient pas tout à fait libres.

- D'accord. Quant à vous, racontez une blague à la presse. Moins on parlera de l'accident, mieux cela vaudra pour tout le monde.

Coplan, pourvu à présent d'une estampille officielle, sortit du commissariat de police et fut tout étonné de se retrouver dans une ville, une vraie ville avec ses artères animées, sa population blanche et noire, ses voitures et ses magasins.

Son transfert du poste de secours au bâtiment de la police avait été si rapide qu'il ne lui avait pratiquement pas permis de mesurer combien la transplantation était bouleversante, entre le monde glacé qu'il avait quitté, le matin même et cette terre au climat méditerranéen...

Il prit un taxi pour se faire conduire à l'ambassade de France. Il y eut un entretien qui dura trois heures, et au cours duquel il révéla son appartenance aux Services Spéciaux, sans divulguer l'objet réel de sa mission. Invitant l'ambassadeur à vérifier ses affirmations par un télégramme urgent à Paris, il sollicita de lui une assistance multiple : fonds, renseignements pratiques sur la ville et, surtout, témoignage concordant avec les déclarations faites à la police en cas d'enquête complémentaire.

L'ambassadeur, brave homme, Picard de vieille souche, parut ravi de seconder un agent français auréolé de tout le mystère des luttes clandestines. Lui qui, de sa vie, n'avait jamais conspiré, trouva fort amusant de fabriquer un faux alibi. S'il avait su exactement pourquoi son interlocuteur était au Cap, il n'en aurait pas dormi les jours suivants... et il n'aurait sûrement pas offert à Coplan de l'héberger à son domicile privé. Francis déclina d'ailleurs cette proposition en arguant du fait qu'il se déplacerait beaucoup au cours des prochains jours.

Le crépuscule tombait quand Coplan sortit enfin de l'ambassade. Le reste de la soirée fut employé à l'achat de nouveaux vêtements, d'une valise et d'autres objets indispensables, la cantine étant restée dans l'avion inondé.

Coplan loua une chambre à l'hôtel préconisé par l'inspecteur Marcus et se fit apporter des journaux. Dans le Daily Mail, édition sud-africaine, il apprit que le cargo Tromsoe était attendu à Capetown le surlendemain, soit le lundi.

Le dimanche, Le Cap est une ville morte. Le puritanisme britannique et l'austérité des protestants de souche hollandaise s'additionnent pour interdire toute activité publique, sinon dans les temples. Dans les rues, on ne rencontre quasiment que des Noirs et la plus élémentaire bienséance, dans ce pays où les préjugés raciaux sont fortement ancrés, exige qu'on les ignore.

Coplan mit la journée à profit en exerçant ses talents sur la lettre de Purdue. Il la divisa en secteurs auxquels il appliqua un traitement différent. L'épreuve de la chaleur ne donna rien, le badigeonnage à l'acide sulfurique dilué pas davantage.

Francis soumit alors la feuille à un rayonnement ultraviolet en se servant du tube fluorescent placé au-dessus du lavabo. Aucune écriture supplémentaire n'apparut.

Sans se décourager, Coplan poursuivit ses tentatives en appliquant un papier à cigarette imbibé d'alcool sur les mots visibles tracés par le sergent, dans l'espoir de révéler la présence d'une fluorescence masquée par l'encre noire, sachant que ce procédé est parfois employé par d'habiles commerçants désireux de détecter des emballages contrefaits. Peine perdue.

Francis dénicha ensuite dans son petit arsenal des produits neutres ou acides qu'il appliqua par touches légères en d'autres endroits de la feuille. Toujours en vain. Finalement, c'est un simple flacon de corrector qui lui apporta la solution. En frottant un peu de corrector sur une ligne, Coplan effaça deux ou trois mots apparents mais en fit apparaître d'autres invisibles jusque-là...

Il savait que l'encre révélée par le corrector devient, elle, absolument indélébile dès qu'elle a été touchée par le produit, contrairement à l'encre ordinaire qui, au contraire, s'efface. Avec la satisfaction du limier lancé sur une piste, il imprégna toute la surface de la feuille, recto et verso, puis patienta quelques secondes avant de lire le texte caché.

Le dernier message de Purdue à son chef était rédigé en anglais ; il fournissait d'intéressants détails sur les installations scientifico-militaires de Little America, et se terminait sur ces phrases : la rampe de lancement de la forteresse spatiale n'est pas plus difficile à remplacer qu'à détruire, étant donné sa simplicité de construction. Mais le camp compte trois points vitaux, et l'anéantissement de l'un d'eux entraînerait la disparition des deux autres : il s'agit du dépôt de carburant pour fusées, du stock de bombes A et H, et enfin de l'entrepôt des fusées. Si rien ne peut être tenté, pour des raisons techniques, du côté des bombes, les deux autres points sont infiniment plus vulnérables. En l'espace de quelques mois, nous

pourrions installer un système efficace susceptible de provoquer une destruction totale. Faites-nous savoir vers quel objectif nous devons orienter nos efforts et prévoyez une assistance technique...

Coplan eut une mimique admirative. Ce Purdue était un individu plus dangereux encore qu'il ne l'avait supposé. En mettant une fin prématurée à sa carrière. Francis avait fait un joli cadeau à l'Oncle Sam. Un cadeau qui valait bien la perte d'un avion...

Ainsi donc, les multiples satellites dont toute la presse mondiale parlait depuis des années n'étaient que des attractions destinées à fasciner le public. La première véritable forteresse spatiale devait être catapultée sur orbite à partir du pôle Sud !

Le petit dessin de la cabine de l'Obi illustrait fort bien le projet des Américains tout en révélant aussi celui des Russes, car ils étaient identiques.

Cela étant, Coplan ne comprenait toujours pas le but visé par les saboteurs. Pourquoi diable frappaient-ils aussi la France, la Norvège, l'Australie, l'Allemagne ?

Le bateau de charge Tromsoe vint s'amarrer le long du quai, le lundi, à huit heures du soir. Comme les travaux de chargement avaient pris fin une heure plus tôt dans le port, dès que le navire fut immobilisé, l'équipage reçut l'autorisation de sortir.

A neuf heures et demie, le radiotélégraphiste Heiman, en civil, descendit la coupée et se dirigea vers les gates. Négligeant les offres des chauffeurs de taxis, il partit d'un pas de promenade vers le centre de la ville, en marin qui jouit de l'agrément de sentir sous ses pieds un sol stable et de respirer l'air de la liberté.

Ne se retournant pas une seule fois, il ne s'aperçut pas qu'un homme empruntait le même itinéraire que lui et d'une allure plus nonchalante encore.

Pendant plus d'une heure, Heiman s'attarda aux vitrines, dévisagea des passantes, flâna dans les artères de la cité, puis, alors que la nuit tombait, il s'engagea dans India Road où ne circulaient plus que de rares piétons.

A trente mètres, son suiveur bifurqua dans la même voie, la remonta en direction de la colline. Il marchait sur l'autre trottoir,, et

quand Heiman traversa la rue pour venir du même côté, il ne jugea pas nécessaire de traverser en sens inverse.

Le radio du Tromsoe avait dépassé le numéro 114. Quinze mètres plus loin, il fit brusquement demi-tour comme s'il ne désirait pas s'écarter davantage du port. Pris de court, l'homme qui le suivait continua droit devant lui. Ils se croisèrent à la hauteur de la maison du 114.

De la main gauche, Heiman appuya sur le bouton de sonnerie. De la droite, il exhiba un pistolet qu'il colla dans le dos du promeneur attaché à ses pas.

- Entre, grinça le radiotélégraphiste.

CHAPITRE XIII

La porte du 114 venait de se refermer sur les deux hommes. A cinquante mètres de là, Francis Coplan sortit de l'ombre.

La façon discrète et sûre dont le collègue envoyé de Paris à sa requête s'était fait embarquer tenait du prodige... A aucun moment, Heiman n'avait regardé derrière lui ; il s'était baladé pendant plus d'une heure sans témoigner par le moindre signe qu'il se savait suivi et, brusquement, sans coup férir, il avait coincé son adversaire à l'endroit même qu'il avait choisi.

Planté au coin d'une rue transversale, Coplan alluma une cigarette. La situation méritait un sérieux examen. En arrivant au Cap, Heiman savait donc qu'on allait le suivre. Qui l'avait prévenu ? Par ailleurs, si le radio prévoyait une filature ou un coup dur, il n'avait sûrement pas emporté avec lui des documents compromettants. Conclusion : ceux-ci devaient se trouver pour l'instant dans sa cabine du Tromsoe.

Francis se remit en marche le long d'India Road, sur le trottoir des numéros impairs. Lorsqu'il passa devant le mystérieux immeuble, il l'étudia d'un coup d’œil en biais.

C'était une maison privée, à un étage, un petit immeuble bourgeois qui donnait l'impression d'avoir été construit à Londres et

transporté tout d'une pièce au Cap.

Coplan poursuivit son chemin et s'assura qu'il n'était pas surveillé par un inspecteur de la police sud-africaine. En dix minutes de tours et de détours, il acquit la certitude qu'aucun ange gardien n'observait ses déplacements.

Alors il revint dans India Road, dégagea le cran de sûreté de son pistolet sans retirer l'arme de sa poche et, s'arrêtant devant le 114, il pressa le bouton de sonnette, au-dessus d'une plaquette de cuivre où était gravé le nom « Van Laar ». De la lumière brilla à l'étage.

Au bout d'un temps interminable, la porte de la maison s'entrouvrit. La tête d'un petit homme âgé, portant des lunettes, parut dans l'embrasure et s'enquit d'une voix aigre :

- Qu'est-ce que c'est ?

Coplan se rapprocha et murmura très vite :

- Je m'appelle Dutertre... Je viens de la Terre Adélie.

Le petit vieux haussa les sourcils. Les traits empreints de méfiance, il articula :

- Et alors ? En quoi cela me concerne-t-il ?

- En rien, probablement, reprit Francis, le buste penché Mais cela concerne Heiman. Pouvez-vous lui transmettre un message ? Je sais qu'il doit passer chez vous un jour ou l'autre.

Le locataire du 114 estima sans doute que cette conversation ne devait pas se poursuivre sur le pas de la porte. Il s'effaça, écarta un peu plus le battant et dit :

- Entrez...

Coplan se glissa à l'intérieur, avança dans un hall aux dalles recouvertes d'un gros tapis. Une haute pendule ancienne garnissait un des murs.

Ayant refermé la porte de la rue, le sexagénaire vint près de son visiteur.

- Je ne sais pas où est M. Heiman actuellement, déclara-t-il en se caressant les mains. Toutefois, comme j'attends de ses nouvelles, je pourrai lui transmettre une communication de votre part, si vous le désirez. Vous avez le pli ?

- Non, dit Coplan avec un regard en dessous. Ma démarche étant un peu... hasardeuse, je n'ai pas osé l'apporter avant de savoir quel

accueil vous me réserveriez. Si je n'avais pas été talonné par les circonstances, je ne me serais pas permis de...

Sa physionomie reflétait une vive contrariété. Épaules basses, les yeux dans le vague, il avait un maintien d'homme traqué.

- Vous boirez bien quelque chose, suggéra le vieux Van Laar en relevant ses lunettes sur son front.

- Volontiers... Du raide, si possible.

- Asseyez-vous, je vais vous servir un cognac.

Avec sa veste d'intérieur et ses pantoufles, il faisait songer à un brave célibataire retraité. Coplan le regarda s'éloigner vers la porte du fond. Quand elle se fut refermée sur lui, il quitta son fauteuil, franchit en trois enjambées silencieuses la distance qui le séparait du fond du hall et se posta contre le mur, du côté des gonds.

Van Laar était en train de mettre Heiman au courant. Ce dernier ne pouvait savoir que Dutertre était mort depuis une quinzaine de jours.

Des pas étouffés se firent entendre de l'autre côté du mur. On descendait l'escalier. Coplan s'aplatit davantage contre la tapisserie, afin de permettre à la porte de s'ouvrir presque complètement. La poignée tourna, le battant pivota et vint vers Francis.

Heiman avança de deux mètres, suivi de Van Laar, puis grommela :

- Eh bien, où est-il ?

Dans son dos, Coplan prononça :

- Ici.

Les deux complices se retournèrent d'un bloc. Leurs yeux effarés allèrent du visage sardonique de Francis au canon du pistolet braqué sur eux. Un silence mortel tomba comme un couperet. Heiman blêmit, le petit vieux leva lentement les mains.

- Demi-tour, commanda Coplan, et pas de fantaisies.

Ils obéirent avec répugnance, travaillés par un mélange de peur et de rage. Heiman avait eu le temps de reconnaître l'officier du Béarn, l'ayant aperçu dans le baraquement des Kerguelen le jour où il avait contacté Dutertre. Le radio aurait prolongé ses déductions si son crâne n'avait pas encaissé un terrible coup de crosse. Ses

genoux fléchirent, il s'effondra sur le tapis où il fut rejoint une seconde plus tard par le vieux Van Laar, étourdi à son tour.

Coplan respira. Tout s'était passé sans casse. Les deux types ratatinés en avaient pour quelques moments.

Rengainant son arme, il entreprit de vider les poches de l'opérateur du Stavanger ; il le délesta d'un magnifique Mauser de calibre moyen, puis lui ligota les poignets aux chevilles avec sa propre ceinture. Van Laar ne subit pas tout à fait le même sort ; Coplan se contenta de lui lier les mains. Ensuite, il alla fermer le verrou à la porte d'entrée, revint sur ses pas et chargea le bonhomme sur son épaule. Avec son fardeau, il traversa le hall, avisa l'escalier et grimpa lentement les marches, attentif au moindre bruit.

Au premier étage, il déposa son frêle prisonnier contre les barreaux de la rampe. Pistolet au poing, il écouta successivement à chacune des quatre portes donnant sur le palier. Il ne semblait y avoir personne d'autre dans cette bicoque... Personne sauf le copain qui avait donné tête baissée dans la trappe. Mais où l'avaient-ils fourré, celui-là ?

Il ne dut pas chercher beaucoup : dans la seconde pièce qu'il explora, il vit un homme bâillonné, ficelé sur une chaise. Les yeux du prisonnier s'agrandirent en voyant pénétrer dans la chambre un individu armé d'un pistolet.

- T'excite pas, dit Coplan en français. On émarge au même budget...

Les muscles de l'agent saillirent, tendant les cordes à les craquer. Une sorte de rugissement naquit dans sa gorge.

Francis commença par le délivrer de son bâillon. Tout en défaisant les liens du prisonnier, il poursuivit

- Tu ne pouvais pas te douter que Heiman préparait un coup pareil, évidemment. Moi-même j'en ai été comme deux ronds de flan quand j'ai compris son manège. Ce gars-là avait échafaudé un plan avant même de débarquer...

- Nom de Dieu, lâcha l'autre dans un soupir extasié. Vous pouvez dire que vous tombez à pic !

Il se massait les bras, encore endoloris par les cordes. Ses yeux examinaient Francis des pieds à la tête. il était partagé entre une jubilation féroce et l'embarras, n'étant pas trop fier de prendre contact avec un collègue dans de telles conditions.

- Comment se fait-il que vous soyez déjà au Cap ? Je ne vous attendais pas avant quatre ou cinq jours.

- Je me suis débrouillé. Nous nous expliquerons plus tard, occupons-nous d'abord des deux types. Comment t'appelles-tu ?

- Didier.

C'était un homme d'une trentaine d'années, large de carrure, de taille moyenne, au visage régulier, plutôt attrayant. Une tête comme on en voit autour des rings : le sportif qui pratique la boxe en amateur. Coplan n'avait jamais travaillé avec lui.

- Viens, dit-il. On va chercher le grand-père...

Ils le ramassèrent sur le palier, l'amenèrent dans la chambre et l'étendirent sur un canapé.

- Vous l'ayez assaisonné, admira Didier. Ce salaud voulait me liquider le plus vite possible. Il a engueulé Heiman de m'avoir fait entrer ici.

- Mets-toi à sa place. Installé ici depuis Dieu sait combien d'années, il n'a jamais eu de pépin ; et voilà qu'on lui amène tout chaud un gars de l'autre bord... Colle-lui des compresses pendant que je vais voir si l'autre ne remue pas encore.

Coplan descendit en vitesse. Heiman était toujours là, couché sur le flanc, les yeux clos. Sa respiration était faible. Francis eut de la peine à le manier car il était grand et lourd, mais il parvint à le hisser sur ses épaules, enroulé autour de son cou comme une couronne mortuaire.

Lorsqu'il eut atteint le premier étage, Didier apparut dans le couloir et vint lui donner un coup de main pour amener Heiman dans la chambre où gisait Van Laar.

- Quand j'ai entendu le coup de sonnette, j'ai cru que c'était encore un membre de la bande, haleta-t-il en trimbalant l'opérateur. Comment diable avez-vous pu intervenir si vite ?

Coplan jeta d'un coup d'épaule le corps inanimé du radio dans un fauteuil puis, reprenant son souffle, expliqua :

- Notre premier contact était effectivement prévu pour dans trois jours. Mais comme tu devais filer Heiman dès son arrivée, je me suis dit que le meilleur moyen de te joindre avant la date prévue était d'identifier le type qui le suivrait. Je t'aurais approché si tu avais dû faire le pied de grue quelque part, en attendant le client. Comment va le grand-père ?

Didier eut un hochement de tête perplexe.

- Il a l'air salement sonné.

Coplan alla vers le petit homme et lui flanqua deux bonnes claques bien retentissantes.

Le patient battit des paupières, puis sa figure se crispa en une grimace de douleur. Sans ses lunettes, il avait le regard nébuleux des myopes.

- Hello, dit Francis. Si vous avez des choses à déballer avant que notre visiteur nocturne ne se réveille, dépêchez-vous.

Il avait agrippé le vieux par les revers de sa veste et le secouait sans ménagement.

- C'est vous, l'organisateur des festivités dans l'Antarctique ? questionna-t-il avec une soudaine dureté.

Stimulé par la poigne qui le malmenait, l'interpellé reprit rapidement ses esprits. Mais si l'anxiété se lisait sur ses traits, sa réponse fut articulée sur un ton presque normal :

- Vous faites erreur. Je n'ai rien à voir là-dedans. J'ai vu Heiman ce soir pour la première fois de ma vie, je ne le connais pas.

- Alors, pourquoi est-il venu ici ?

L'homme se tut.

- Plus vite, grand-père, gronda Coplan en le secouant de nouveau. Dans quel but Heiman venait-il ici ?

L'autre, jetant un coup d'œil vers le canapé pour s'assurer que le radio était toujours inconscient, dit à mi-voix :

- Je vous fais une proposition... Croyez-moi ou non, mais je ne suis pas du tout au courant, je ne tiens qu'un simple rôle d'intermédiaire. Si vous fichez le camp d'ici avec Heiman, je vous fournis un tuyau de première grandeur. Si vous perdez du temps à me torturer...

Il eut un sourire hautain et méprisant :

- ... vous ne sortirez pas vivants d'ici.
Le triomphe qui transparaissait sur ce visage chafouin, sarcastique, n'était pas feint. Ce type était sûr de lui, Coplan et Didier en eurent la conviction.
- Merci de nous prévenir que la lumière que vous avez faite quand je suis arrivé est un signal, dit Francis. Devez-vous l'éteindre à une heure précise pour prouver que tout va bien ?
Le prisonnier eut un rire grinçant. Il ne confirma ni ne réfuta la supposition.
- Dépêchez-vous, conseilla-t-il. Heiman ne devait rester que trente minutes au maximum, et ce délai est presque écoulé.
- D'accord, dit Coplan, intrigué par le fait que le bonhomme tentait de les soustraire, Didier et lui, à un danger imminent. S'il s'était contenté de faire traîner les choses jusqu'à l'arrivée d'un secours, les deux Français auraient été pris au piège.
L'homme se pencha vers Coplan et dit
- Comprenez ma position : je ne veux pas de grabuge chez moi. Je n'ai aucune hostilité à l'égard de votre pays, mais je ne tiens pas du tout à me faire liquider par celui que je sers... Donc, fichez-moi la paix dans l'avenir et agissez comme si vous aviez arraché à Heiman le renseignement que je vais vous donner. Je vous rappelle que si vous cédiez à la tentation de m'abattre quand j'aurai parlé, vous ne sortirez plus vivants d'Afrique du Sud.
- Allez-y, dit Coplan avec un signe approbateur. Personnellement, je veux tirer au clair cette affaire de sabotages, mais je me fous complètement de ce que vous trafiquez au. Cap.
- Bon, dit le vieux en frottant l'une contre l'autre ses mains parcheminées. Heiman doit contacter un certain Lorensen, qui est son supérieur. Ce dernier est descendu à l'hôtel Astoria, chambre 86. C'est tout. Notez que je n'avais pas encore eu le temps de le lui dire...
Du pouce, il montrait le corps affalé du radiotélégraphiste.
Coplan se redressa de toute sa taille.
- Entendu. J'espère pour vous que le tuyau est bon. S'il ne l'était pas, ou si vous passiez un coup de fil à Lorensen, après notre

départ, je vous conseillerais de ne plus jamais sortir de votre baraque. Pigé ?

Le petit vieux acquiesça.

Didier appliquait à Heiman le traitement qui avait donné de si bons résultats sur Van Laar, mais, au lieu de le gifler, il le fouettait avec une serviette mouillée.

Le marin revint lentement à lui. Lorsque sa conscience se fut éclaircie, il sursauta. Ses entraves l'empêchèrent de bouger.

- Manque de pot, Heiman, lui annonça Coplan. Tu vas nous accompagner bien sagement, sans histoires, car tu n'as plus aucune chance. Le décès prématuré de Purdue, de Dutertre et de Wiener sont des signes précurseurs de ce qui t'attend si tu essaies de te défiler. Si tu te tiens tranquille, ça peut se clôturer par quelques années de prison.

D'un clin d'œil, il fit signe à Didier de détacher la ceinture qui emprisonnait les poignets et les chevilles du captif. Ostensiblement, il fit cadeau à son collègue du pistolet dérobé au télégraphiste, puis il joua avec le sien.

Enfoncé dans son fauteuil comme un convalescent frileux, Van Laar contemplait la scène d'un regard inexpressif.

- Quelle heure est-il ? demanda-t-il à la ronde.

- Minuit moins cinq, dit Coplan.

- Il vous reste cinq minutes...

Ahuri, Heiman se mit debout, se frictionna les membres. Il ne parvenait plus à associer deux idées, ne comprenait rien à l'attitude de Van Laar et se sentait pris dans un guêpier pire que celui qu'il avait destiné à son suiveur.

- Tu marcheras devant lui, recommanda Francis à Didier. S'il fait le malin, laisse-moi tirer, je l'aurai toujours bien en vue.

Puis, se tournant vers Van Laar

- Un marché est un marché, rappela-t-il avec une intonation équivoque.

Le vieux se leva pour les suivre. Au bas de l'escalier, il attendit que ses trois visiteurs fussent sortis, puis il reverrouilla la porte d'entrée.

Ensuite, à pas menus, il se dirigea vers la haute pendule, en fit pivoter le couvercle. D'un doigt expert, il débrancha le mécanisme d'horlogerie qui, à minuit, aurait déclenché une sonnerie d'appel dans la cave où logeaient deux tueurs noirs.

Vers une heure du matin, trois hommes s'engagèrent sur la coupée du Tromsoe.

Somnolent, le matelot de garde ne leur accorda qu'une attention relative. Le fait que le radiotélégraphiste ramenait deux copains à bord ne le concernait pas.

Heiman, Didier et Coplan escaladèrent les escaliers menant à la passerelle et au poste de T.S.F. Le navire était aussi silencieux qu'un grand hôtel.

Ouvrant la porte de sa cabine, le radio fit fonctionner l'interrupteur et entra, aussitôt suivi de ses deux gardes du corps. Coplan passa d'emblée de la station à l'autre pièce, l'habitation de l'opérateur.

- Tu dois avoir ici des papiers intéressants, émit Francis, puisque tes agents s'arrangeaient pour te faire parvenir leurs informations. Et comme tu devais toi-même apporter au Cap le fruit de leur travail... Purdue, par exemple, m'avait chargé d'une lettre pour toi. Désolé, je l'ai oubliée à l'hôtel...

Il fouillait le contenu des tiroirs, ouvrait le placard servant de garde-robe, palpait les vêtements accrochés à l'intérieur.

Très pâle, Heiman observait tous ses mouvements. D'une bourrade, Didier l'envoya sur le divan.

- Où as-tu fourré tes paperasses ? Cela nous ferait gagner du temps, grogna-t-il en saisissant le poignet du radio dans une étreinte de fer.

Coplan interrompit ses recherches pour allumer une cigarette.

- Oui, appuya-t-il, facilite-nous les choses. Il y a tout ce qu'il faut pour t'exciter la mémoire ici : courant alternatif, haute fréquence... Appliqué sur certains endroits, c'est excessivement douloureux. Et ça laisse des traces.

Tête basse, mâchoires contractées, Heiman souffrait déjà plus que ne lui promettaient les suggestions de Coplan. Il avait beau se creuser la cervelle, il ne découvrait pas comment son adversaire avait remonté toute la filière, alors que ses plans avaient été si ingénieusement conçus, alors que ses agents étaient des éléments de valeur. Sa défaite intellectuelle l'affectait autant que les sévices physiques. Où s'était produite la fissure, dans son système ?

- Tu auras le loisir de méditer plus tard, maugréa Didier en lui infligeant une pression brutale sur le dos de la main pour endolorir l'articulation du poignet.

Heiman réprima un gémissement. Son front devint moite.

- Parle, insista Didier.

La pesée s'accentua, les doigts de l'opérateur rejoignirent presque son avant-bras. Une douleur aiguë courut dans ses nerfs.

Ce ne fut pourtant pas le mal qui incita Heiman à parler, mais un sentiment d'inéluctable, un découragement subit provoqué par la certitude que les ponts étaient coupés entre Lorensen et lui.

- Dans cette bouteille, marmonna-t-il en désignant une sorte de cruchon.

CHAPITRE XIV

Coplan souleva le cruchon de grès, le soupesa, l'examina de près. Avec un individu du genre de Heiman, mieux valait se méfier. Ce spécialiste en engins détonants et incendiaires avait plus d'un tour dans son sac. Le bouchon, notamment, retint l'attention de Francis. Il sentait l'alcool et rien d'autre.

Débouchant le cruchon, Coplan alla le vider dans le lavabo. Environ un quart de litre d'alcool s'écoula. L'orifice du récipient fut ensuite présenté à la lumière ; un étui de matière plastique se trouvait à l'intérieur. Coplan le retira avec précautions sous le regard intrigué de Didier. A l'aide d'un canif, il fendit la mince pellicule imperméable et un fin tube de papier roulé apparut.

Ces documents étaient rédigés en code, et donc illisibles sans déchiffrement préalable. Mais les têtes de paragraphe, elles, étaient en clair : plusieurs noms connus y figuraient. Entre autres : Australie , S/S Béarn, Little America, m/v Obi, Terre Adélie N° 1, etc.

D'autres noms désignaient soit des camps de diverses expéditions scientifiques, soit des navires chargés du transport du matériel.

- Beau travail, apprécia Coplan en connaisseur. Merci, Heiman. Vous avez rassemblé un tas d'informations qui feront un plaisir immense à quelqu'un de mes relations...

Clignant de l’œil vers Didier, il ajouta :

- On s'en serait occupé soi-même qu'on n'aurait pas fait mieux... Une simple enveloppe, un timbre, et les gars du service de déchiffrement vont se pourlécher les babines. Ne lâche pas ton client d'un millimètre, au cas où il aurait des remords...

Il passa dans la station de télégraphie, ouvrit les tiroirs du bureau et mit la main sur une enveloppe. Il écrivit quelques mots sur une feuille de papier blanc, inséra le rapport de Heiman dans ses plis et colla le rabat. En sus de l'adresse, il porta la mention « Par Avion » et, par prudence, inscrivit au verso l'adresse de l'ambassade de France au Cap.

Revenant dans la cabine privée du radio, il dit à Didier

- Tu vas lui tenir compagnie pendant une heure ou deux. Confesse-le, histoire de passer le temps. Si je n'étais pas rentré à quatre heures du matin, emmène-le à l'ambassade où la plus large hospitalité lui sera offerte avant son transfert en France. S'il m'arrivait un pépin, cherche du côté de Lorensen et si ce dernier s'évanouissait dans la nature, il y a un type qui pourra te mener jusqu'à lui : c'est le capitaine Kristiansen, du Stavanger.

Et, se tournant vers Heiman, Francis demanda :

- Pas vrai, crapule ?

Coplan arriva à l'hôtel Astoria vers deux heures du matin. L'employé de la réception s'enquit de l'objet de sa visite.

- M. Lorensen occupe bien la chambre 86 ? s'informa le visiteur tardif.

L'employé parcourut son registre, puis fit un signe d'assentiment.

- Voulez-vous, je vous prie, lui passer un coup de fil pour l'aviser que M. Heiman désire le voir.

Le préposé forma sans commentaire le numéro demandé et transmit fidèlement la commission.

Lorensen n'avait pas le choix : il fallait qu'il accepte, même s'il désapprouvait fortement cette entrevue non conforme aux règles, même s'il la considérait comme une fausse manœuvre impardonnable, car il devait au moins en connaître le motif...

L'employé raccrocha et dit :

- M. Lorensen vous attend, monsieur. C'est au quatrième étage, l'ascenseur se trouve au fond du hall.

Coplan arpenta le somptueux tapis jusqu'à la cabine. Un liftier en gants blancs fit glisser les portes, actionna la manette. Pendant la montée, Francis refréna sa nervosité. L'instant qu'il avait attendu pendant des semaines était enfin venu...

L'ascenseur stoppa. Les deux grilles se refermèrent derrière Coplan avec un bruit sec.

Un long couloir éclairé s'étirait de part et d'autre de la cage d'escalier. Francis emprunta la partie de droite, dont la première porte s'ornait du numéro 72. Il se contraignit à marcher d'un pas normal, domptant l'impatience qui survoltait ses muscles.

Il frappa deux petits coups secs au 86.

- Entrez, dit une voix énervée.

Coplan poussa la porte. Revolver au poing, l'index frémissant sur la détente, il referma le battant derrière lui.

L'homme chauve, en robe de chambre de soie bordeaux, qui le fixait d'un regard gris métallique, n'était pas un inconnu...

Bonsoir, Kattenhorst, articula Francis avec une douceur inquiétante. Dans notre métier, on finit toujours par se retrouver.

Les lèvres pincées, l'expression farouche, le prétendu Lorensen toisa son adversaire avec une morgue d'officier prussien. Il réussit à afficher un extraordinaire sang-froid.

- Bonsoir, Coplan, prononça-t-il en français, une cigarette dans la main droite, un briquet dans la gauche. Bien joué. Félicitations. Cela dit, qu'espérez-vous ?

- Laissez tomber ce briquet et cette cigarette, ordonna Francis. Mes réflexes sont plus rapides que ceux d'un pilote d'essai... c'est pourquoi je passe pour un anormal.

- Votre prudence m'honore, dit Kattenhorst, un âcre sourire sur ses lèvres minces.

Il laissa ostensiblement choir les deux objets, puis reprit

- Rentrez votre artillerie, ce sera plus courtois. Nous pouvons fort bien bavarder en gentlemen, non ?... Nous avons tant de souvenirs communs.

- Ils ne comptent pas parmi les meilleurs de ma carrière, bien qu'ils m'aient été très profitables, dit Coplan sans abaisser son arme. En 1943, je n'étais qu'un novice. Heureux de vous payer ma dette, ce soir, Kattenhorst...

- Parfait, dit l'Allemand avec suffisance. Et comment comptez-vous acquitter cette dette de reconnaissance ?

En quelques secondes, il s'était complètement détendu. Dans sa voix, on ne décelait plus une trace d'émotion, mais un léger sarcasme. Très droit, il ne lui manquait qu'un monocle pour incarner un aristocrate de la vieille école.

Coplan s'appuya plus confortablement au panneau. Ses traits s'imprégnèrent de bonhomie.

- D'accord, admit-il, nous sommes en Afrique du Sud, et je n'ai contre vous aucune preuve comme quoi vous êtes venu dans ce pays pour donner de nouvelles instructions à votre équipage de saboteurs. On ne peut officiellement vous inculper de rien, mais...

- Mais ? répéta son interlocuteur, sceptique.

- Mais je tiens Heiman, et on le fera parler. Vous avez eu tort d'employer des pédérastes. Ces types-là se dégonflent comme une baudruche quand on les malmène un peu. Les rapports que Heiman vous destinait sont déjà postés pour la France : votre sous-fifre en a livré la cachette après une simple torsion du bras. Avec tout ce qu'on lui fera dégoiser, votre dossier va gonfler à vue d'oeil.

- Peut-être, convint l'Allemand, conciliant. Mais quel profit retirerez-vous de l'opération ? Vous avez sans doute découvert en quoi consistait l'activité de mon groupe opérant dans l'Antarctique ? Vous allez coffrer ou faire coffrer mes agents, détruire mon réseau de fond en comble et m'accuser de fomenter des attentats. Très bien. Et alors, où cela vous mènera-t-il, vous, Français

Il haussa les épaules avec désinvolture, glissa ses deux mains dans les poches de sa robe de chambre sans se soucier de l'arme braquée sur lui et leva le menton dans la direction de Coplan.

- Avez-vous seulement une idée de l'objectif que je poursuivais ? Que nous, Allemands, poursuivions ?

Coplan eut un sourire sarcastique.

- Je l'ai compris en vous voyant, déclara-t-il. Votre thèse est défendable, mais, moi, elle ne me regarde pas. Si vous espérez monnayer votre liberté en discutant ce point de vue avec de hautes autorités, attendez le moment propice. Mais, de gré ou de force, mort ou vivant, vous allez m'accompagner en France. Pour vous comme pour moi, il serait plus avantageux de nous en aller gentiment, sans attirer l'attention de la police de ce pays. Si vous voulez vous défiler, il n'y a qu'une solution, le suicide. En dehors de ça, toutes les voies sont fermées : aucun homme n'échappe à une vingtaine de services de renseignements lancés sur sa piste. Que choisissez-vous ?

- Un petit voyage en France ne me déplairait pas, affirma Kattenhorst en examinant ses ongles. Quand partons-nous ?

Coplan remit son pistolet dans sa poche, consulta sa montre. Il était trois heures moins le quart.

- Nous emprunterons l'avion de la B.O.A.C. après-demain. Rendez-vous à l'aérodrome. Prenez un aller simple pour Paris.

Coplan ne rentra à l'hôtel Wynberg que vers cinq heures du matin, alors que l'aube commençait à se lever sur le cap de Bonne-Espérance.

En dépit de sa fatigue, il était d'humeur allègre. Le dénouement imprévu de l'affaire des sabotages avait de quoi l'égayer... Tomber sur l'Allemand qui l'avait coincé en Alsace alors qu'il localisait les aérodromes de la Lutwaffe pour les faire pilonner par l'aviation alliée, c'était là une de ces coïncidences dont la guerre secrète abonde. Si Kattenhorst occupait à présent un poste supérieur dans les nouveaux services d'espionnage de l'Allemagne fédérale, ce n'était guère plus surprenant que de voir d'anciens officiers de la Wehrmacht dans la nouvelle armée.

Avoir subtilisé au passage la documentation de Heiman, mis celui-ci en lieu sûr pour qu'il ne puisse plus communiquer avec ses séides de l'Antarctique, et avoir acculé Kattenhorst à la reddition, c'était très bien, mais ce n'était pas tout.

La menace qui planait sur les expéditions polaires subsistait, la vie de centaines d'hommes était encore en suspens... Et tant que tous les agents ne seraient pas identifiés, Coplan n'avait pas le droit de considérer que sa mission était terminée.

Quand il arriva dans sa chambre, son premier soin Fut d'examiner les objets qu'il avait raflés dans les poches du radiotélégraphiste du Tromsoe.

En principe, Heiman devait avoir logé quelque part la liste des hommes travaillant sous ses ordres ; il ne l'avait sûrement pas jointe aux documents à remettre au soi-disant Lorensen...

Francis feuilleta page par page un agenda, vida le portefeuille de son contenu, mit à part deux ou trois lettres respectivement datées d'Oslo, de Stockholm et de Hambourg. Ces lettres étaient signées ; elles semblaient n'être que de la correspondance privée sans liaison aucune avec la mission clandestine du destinataire. Mais tel avait été le cas pour le message de Pur-due également et, fort de ce précédent, Francis entreprit de soumettre les trois missives aux mêmes expériences.

Il y en avait une qui, de prime d'abord, lui parut suspecte. C'était apparemment une lettre de jeune fille amoureuse contenant tous les lieux communs qu'on rencontre d'ordinaire dans cette littérature poético-sentimentale. Or, dès qu'il avait vu le radio en pleine lumière chez Van Laar, Coplan avait éprouvé un petit choc de répulsion

instinctive, le signal psychique le prévenant que l'individu d'en face avait une anomalie sexuelle. Heiman n'était pas le type à entretenir des relations avec une femme, jeune ou vieille. Les photos qu'il trimbalait étaient, toutes, des photos d'hommes, et certaines portaient des dédicaces qui, pour un individu normal, eussent été gênantes.

Francis badigeonna donc cette missive au corrector, puisque ce produit était employé par Heiman pour révéler les textes cachés qu'on lui envoyait. Au bout de quelques secondes, en lieu et place des lignes effacées, d'autres se dessinaient, de la même écriture... Mais ce n'étaient plus des phrases énamourées, c'étaient des noms, des chiffres, des dates... Là, sous les yeux de Francis, la structure complète du réseau mis en place par Kattenhorst et son complice s'étalait en toutes lettres...

Il y avait trente-deux noms, parmi lesquels ceux de Dutertre, de Wiener, de Purdue et de Kristiansen ! En regard des désignations de camps ou de navires figuraient une ou deux dates qui, dans l'ensemble, s'échelonnaient sur quelques semaines.

Coplan chercha des yeux le calendrier de sa chambre. Depuis son séjour aux terres polaires, il n'avait plus la moindre notion du temps. Grâce à son journal du samedi précédent, il parvint à déterminer qu'on était le 21 janvier.

Son regard parcourut aussitôt la liste, et c'est ainsi qu'il fit une trouvaille supplémentaire qui modifia instantanément son état d'esprit.

La mention « Kratzov-Obi-26 janvier » ne prêtait à aucune confusion : le brise-glace soviétique allait subir, ce jour-là, un sort analogue à celui du Béarn ou du camp australien...

L'avion que Francis comptait prendre, avec Didier, Heiman et Kattenhorst, partirait dans quarante heures, le trajet jusqu'à Paris en prendrait approximativement vingt, soit trois jours pleins au total. Il en resterait à peine deux pour que Paris puisse intervenir officiellement auprès des gouvernements participant à l'I. G. Y. pour les alerter. C'était tout juste...

A sept heures du matin, Coplan procéda à sa toilette, se fit monter un pot de café et quelques sandwiches. Après un petit

déjeuner rapide, il mit un peu d'ordre dans sa chambre avant d'aller retenir trois places d'avion et, tout en rangeant ses documents, il songea que le vol de retour vers l'Europe ne manquerait pas de saveur.

Il se disposait à sortir quand on frappa à la porte. Croyant qu'on venait enlever le plateau du petit déjeuner, il lança : « Entrez ! » et fut stupéfait de voir pénétrer dans sa chambre deux hommes en complet clair, fumant de gros cigares.

- Vous êtes bien le lieutenant Cadouin ? s'informa l'un d'eux en touchant de l'index le bord de son chapeau.

Coplan avala sa salive. Il avait saisi.

- Oui, dit-il, c'est moi.

- Voulez-vous avoir l'amabilité de nous suivre au commisariat de police ? L'inspecteur-chef Marcus voudrait vous poser quelques questions.

Ça ne faisait pas un pli. Les clameurs poussées par l'amiral Kenton avaient été entendues en Afrique du Sud. De la Patagonie à la Nouvelle-Zélande, on recherchait l'avion disparu de la Terre Enderby...

Plutôt sombre, Francis acquiesça.

Encadré par les deux policiers, il sortit de l'hôtel Wynberg, monta dans une voiture stationnée devant la porte.

Pendant le parcours, il n'ouvrit pas la bouche, furibond à cause de ce contretemps. Il pouvait s'en sortir, naturellement, mais cela demanderait des heures de palabres.

Ce fut avec une mine renfrognée qu'il entra dans le bureau où Marcus l'avait entendu trois jours plus tôt. Le chef inspecteur arborait, lui aussi, un visage réfrigérant. Devant lui, un dossier était ouvert. Les deux policiers d'escorte se retirèrent et, aussitôt, l'interrogatoire débuta.

- Vous m'avez raconté une fable, lieutenant Cadouin, grommela Marcus en affectant de ne s'intéresser qu'aux pièces étalées sur sa table. Il n'y a pas eu d'incident diplomatique entre la Norvège et la France, l'amiral Kenton ne vous a pas autorisé à vous servir d'un de ses avions pour venir jusqu'ici. Pourquoi avez-vous menti ?

Coplan s'assit à califourchon sur une chaise.

- Ne perdons pas de temps, déclara-t-il. Je n'ai pas l'intention de répondre aux questions que vous allez me poser. En aurais-je l'envie que je ne le pourrais pas, et je n'en ai pas l'envie. Je désire avant toute chose consulter mon ambassadeur, avoir un entretien privé avec lui. Débrouillez-vous pour que ce soit le plus vite possible, et d'ici là, fichez-moi la paix.

L'inspecteur-chef Marcus contempla son prisonnier avec un étonnement teinté d'indignation. L'arrogance de ce prévenu le démontait légèrement. Un peu moins théâtral, mais plus froid il dit avec raideur :

- Puisque vous le prenez sur ce ton, vous irez patienter dans une de nos cellules d'arrêt. Et ce sera peut-être long, car je n'ai pas, moi, l'intention de bondir sur le téléphone.

- Au bloc ou ici, cela m'est égal. Mais à votre place, je bondirais quand même. Chaque minute que vous perdrez retranchera cinq ans de votre avancement, croyez-moi. Et maintenant, retenez ceci : si vous désirez encore être inspecteur dans huit jours, faites ce que je vous dis. Louez trois places dans l'appareil de la B.O.A.C. décollant demain à destination de l'Europe. Je réglerai avant l'embarquement.

Marcus avait déjà eu affaire à de singuliers personnages, mais les manières de celui-ci le suffoquaient. Ou bien cet homme était fou, ou bien il était certain d'être couvert par son pays. Et dans ce dernier cas, hem... eh bien, il valait mieux se montrer prudent.

Le policier appuya sur un bouton pour convoquer deux agents. En termes brefs, il commanda à ses subalternes de conduire le prévenu dans une cellule.

Après le départ des trois hommes, il réfléchit en se caressant le menton. Un étranger a toujours le droit de se réclamer de son représentant diplomatique. De toute évidence, Cadouin n'avait pas commis un délit de droit commun pour le plaisir de se faire incarcérer, ni par intérêt personnel. Son véritable mobile devait avoir été inspiré par des considérations très spéciales... Mais lesquelles ?

Marcus rapprocha son siège du bureau, empoigna le téléphone.

Coplan ne fut conduit à l'ambassade de France, et sous bonne garde, qu'à quatre heures de l'après-midi. Là, dans un cabinet aux

murs capitonnés, il récapitula brièvement les étapes de son enquête et livra les résultats qu'il avait obtenus. Il raconta cette fois toute son odyssée au diplomate attentif, lui montra les documents en sa possession et conclut :

- Essayez donc de me faire libérer en me couvrant de l'immunité diplomatique... Si toutefois vous n'y parveniez pas avant demain matin, veillez à ce que mon collègue Didier emporte ces papiers et détachez un des membres de l'ambassade pour l'accompagner à Paris car il voyagera avec deux individus qui donneraient gros pour récupérer ces renseignements. Par précaution, faites-en prendre quelques photocopies... Comme vous le constatez, de nombreuses vies humaines sont en jeu. Il ne faudrait pas qu'un simple retard de transmission condamne à mort des dizaines d'hommes courageux.

L'ambassadeur, grave, opina.

- Je vais faire l'impossible, promit-il, mais je ne puis rien contre les lenteurs des services officiels. Il est déjà tard et je ne suis pas sûr d'atteindre immédiatement le ministre sud-africain des Affaires étrangères qui lui, devra intercéder auprès de son collègue de la justice.

Serrant les deux mains de Coplan dans les siennes, il ajouta, avec une pointe d'émotion :

- Je vous félicite, vous rendez à la coopération internationale un service éminent et vous mettez à l'actif de la France un exploit dont un grand nombre de pays lui seront reconnaissants. Comptez sur mon appui.

Coplan prit congé, monta dans la voiture de la police sud-africaine qui l'attendait. Il savait qu'il avait peu de chances d'être relaxé en temps utile. L'idée que Kattenhorst alias Lorensen prendrait librement l'avion alors que lui serait entre les mains de la police, lui mit les nerfs en boule.

A peine réintégré dans sa cellule, il s'allongea sur la couchette et s'endormit à poings fermés. Il fut réveillé à huit heures par un gardien qui lui apportait de quoi manger, un repas d'ailleurs très honorable que Francis engloutit à belles dents, pour se rendormir ensuite.

Au terme d'une nuit peuplée de rêves où il était lui-même pourchassé. Il se remit sur son séant ; son premier regard fut dirigé sur le cadran de sa montre. Huit heures et demie... Autant dire que c'était fichu... L'avion décollait à dix heures tapant.

Il alluma une cigarette, la dernière du paquet. Assis sur le rebord de sa couchette, les coudes sur les genoux, il songea à l'entrevue qu'il aurait bientôt avec le vieux. Malgré les documents, malgré l'interrogatoire de Heiman et l'audition de Kattenhorst, il, y aurait des blancs à remplir...

Coplan essayait d'étouffer la petite espérance qui s'obstinait à vivoter en lui. Neuf heures moins cinq. La serrure cliqueta ; Francis sauta sur ses pieds et, l'instant d'après, se laissa lourdement retomber : le gardien apportait le déjeuner.

Neuf heures cinq. Avec un claquement bref, la lourde porte pivota et l'inspecteur-chef surgit dans la cellule.

- Debout, lieutenant Cadouin, clama-t-il. Nous n'avons pas une seconde à perdre !

En un clin d'œil, Francis fut debout. Son veston voltigea, l'habilla comme par enchantement. Déjà Marcus était ressorti, montrant le chemin. Coplan courut derrière lui, grimpa les escaliers quatre à. quatre déboucha dans un couloir à l'extrémité duquel se profilait la grande entrée du commissariat, nimbée d'un soleil éblouissant.

Une voiture de police stationnait devant le bâtiment. Marcus se précipita à l'intérieur, suivi par son ex-prisonnier. Ils n'avaient pas eu le temps de s'asseoir que le véhicule démarrait en actionnant une puissante sirène.

Tandis que la voiture filait en trombe dans les rues du Cap, Coplan ne put résister à la tentation de dire à l'inspecteur

- Vous êtes un ambitieux, Marcus. Quand votre avancement est en cause, vous ne lésinez pas sur les moyens...

Le Sud-Africain posa sur lui un regard glauque. Sa nuque rosit.

- J'exécute les ordres qu'on me donne. Rien de plus.

Ce furent les seuls mots qu'ils échangèrent jusqu'à l'aérodrome. La voiture passa d'emblée sur la piste de ciment où étaient alignés les autobus de transfert des passagers ; elle alla s'arrêter pile devant

un gros appareil portant le pavillon de l'Empire britannique. Une limousine noire, étincelante, était rangée à deux pas.

Coplan mit pied à terre et vit l'ambassadeur qui venait vers lui, les mains tendues. Discrètement, Marcus fit demi-tour.

- Voici votre billet, dit le diplomate avec une fébrilité dont il n'était pas coutumier. Vos bagages ont été enlevés à l'hôtel Wynberg, ils sont déjà dans les soutes de l'avion. Didier et Heiman sont installés.

Puis, s'épongeant le front, il soupira :

- Juste ciel... J'ai eu chaud.

L'horloge de l'aérogare marquait dix heures moins une.

- Merci encore, dit Francis en serrant avec vigueur les mains de l'ambassadeur.

Il escalada les marches de l'échelle qui menait à la porte de la carlingue. L'hôtesse de l'air le salua, referma derrière lui.

Avançant dans le couloir central, Coplan avisa la tête bouclée de Didier à côté de celle, plus blonde, de Heiman.

- Salut, frangin, dit-il en se montrant.

Didier sursauta, voulut se lever mais en fut empêché par la ceinture qui le fixait à son siège en vue du décollage.

- Nom de Dieu, prononça-t-il comme s'il n'avait pas d'autre entrée en matière que celle-là. Vous... Ils vous ont relâché ?

- Comme tu vois. Mais nous bavarderons tout à l'heure. Il faut que j'aille dire bonjour à Lorensen.

Et, sous les yeux médusés du brave Didier, il alla s'asseoir auprès de Kattenhorst.

Le rythme des moteurs s'accéléra. Le lourd appareil tourna sur la piste, roula vers l'extrémité du terrain.

CHAPITRE XV

- On peut dire que vous revenez de loin, ricana le vieux lorsque Coplan et Didier firent irruption dans son bureau.

Il suçota sa pipe éteinte puis, d'un large geste, invita les deux hommes à prendre place dans les antiques fauteuils qui meublaient

la pièce.
- Qu'est-ce que c'est que tout ce galimatias ? reprit-il en mettant ses pouces aux entournures de son gilet. Vous me bombardez de télégrammes de textes codés, vous invoquez mon nom pour circonvenir un ambassadeur de France, vous lui demandez la régularisation des papiers de gens qui, d'après vous, sont d'authentiques fripouilles... Et je passe sous silence quelques meurtres, le vol d'un avion et une plainte officielle de l'ambassadeur des U.S.A. !
Coplan regarda le calendrier fixé au mur... 25 janvier.
Il tira de sa poche les deux lettres traitées au corrector, les déposa devant son chef.
- Parons au plus pressé, dit-il d'une voix contenue. Les explications, vous aurez tout le temps de les entendre par la suite, mais ceci est urgent et réclame une action immédiate. Voici la liste des endroits où des attentats vont être commis. Dans l'ordre chronologique, c'est le brise-glace russe Obi qui figure en premier lieu. Il risque de sauter dans les vingt-quatre heures. A vous d'instruire les autorités compétentes afin qu'elles préviennent les Russes ; prescrivez l'arrestation de l'individu nommé Kratzov, membre de la mission soviétique...
Le vieux leva les bras au ciel.
- Vous vous figurez que c'est aussi simple que cela... Je dois en référer au président du...
- Bon, dit Coplan.
Il fit demi-tour, marcha vers la porte.
- Où allez-vous ?
- Dans une cabine publique. Vous verrez si un coup de fil anonyme à l'ambassade d'U.R.S.S. ne fera pas autant d'effet que toutes les salades politico-administratives...
- Hé ! appela le Vieux, courroucé. Je vous défends de prendre une initiative de ce genre... Vous êtes au service du pays, vous n'avez pas le droit d'exploiter personnellement les informations que vous récoltez en service commandé !
Coplan revint sur ses pas, un sourire suave aux lèvres.

- J'ai parlé d'un coup de fil anonyme, souligna-t-il. Arrangez-vous pour que ma démarche soit superflue. Quelques dizaines de types dansent sur un volcan et vous discutez règlement...

Le Vieux assujettit ses lunettes sur ses yeux, examina d'un œil expert les indications qui avaient servi d'aide-mémoire à Heiman. Les noms, les dates, une rapide confrontation des « accidents » déjà connus avec les mentions correspondantes, autant d'éléments permettant de juger du sérieux des affir mations de Coplan.

Si le Vieux tergiversait longtemps avant d'établir un programme pour ses collaborateurs, il pouvait aussi témoigner d'une efficacité déconcertante pour résoudre un cas pratique. Interphone, téléphone, secrétaire et plantons furent mis à contribution avec une vivacité contagieuse : le patron était dans un de ses grands jours et tous ceux qu'il harcela furent secoués comme par une décharge électrique.

Ayant communiqué aux événements une impulsion suffisante pour que leur cours adopte le rythme voulu, le Vieux se renversa dans son fauteuil et annonça :

- Voilà, le cordon est allumé... Le reste ne nous incombe plus : les Russes seront informés par courrier spécial avant une heure. Reste à voir s'ils profiteront de notre mise en garde, car, de toute manière, ils aviseront d'abord Moscou. Enfin, nous aurons la conscience tranquille... Revenons à nos moutons. Vous plairait-il, monsieur Coplan, de me fournir à présent quelques éclaircissements sur votre mission ?

Francis retint le sourire qui voulait naître sur ses lèvres.

- Très volontiers, monsieur le Directeur, répondit-il sur le même ton. Me permettez-vous de fumer ?

Sans d'ailleurs attendre l'autorisation, il exhiba un paquet de Gitanes tout neuf, le présenta à son chef et à Didier puis, dès que les cigarettes furent allumées, c'est d'une voix moins cérémonieuse qu'il entama son exposé.

- Je ne veux pas vous relater par le menu les incidents qui ont jalonné mon voyage ; mes télégrammes vous ont indiqué dans les grandes lignes la progression de mon enquête et les documents que je vous ai expédiés vous révéleront dans toute son ampleur

l'organisation montée par les soins de mon ami Kattenhorst. A propos, le service du Chiffre a-t-il déjà trouvé la clé du rapport saisi chez Heiman ?

- Pas encore. Mais peu importe : puisque vous avez pu amener cet homme ici, nous saurons bien l'obliger à traduire son propre texte en langage clair. Continuez...

- Eh bien, le fond du problème est celui-ci : l'International Geophysical Year a motivé l'envoi de nombreuses missions scientifiques aux terres polaires du Sud afin de réunir là-bas une moisson de renseignements sur les conditions particulières de ce continent jusqu'ici inexploré. La science mondiale en bénéficiera sans aucun doute, mais, en pratique, qui profitera surtout des efforts communs ?

Coplan questionna du regard ses deux interlocuteurs et, devant leur absence de réaction, répondit lui-même :

- Les deux grandes nations qui, pour des motifs stratégiques, veulent s'établir de façon durable dans l'Antarctique : les États-Unis et l'U.R.S.S. Et pourquoi ces deux pays s'obstinent-ils à fonder des bases définitives sur ce continent glacé, stérile, inexploitable ?

Francis quitta son siège, se dirigea vers l'armoire.

- Vous permettez ? demanda-t-il au Vieux. Je voudrais recourir à l'objet que vous m'avez montré l'autre fois...

Sur un signe approbateur, il ouvrit l'armoire, en retira le globe terrestre et vint le poser sur le bureau.

- Regardez, dit-il en suivant du doigt un des méridiens, d'un pôle à l'autre. Les deux Grands sont hantés par la perspective d'une prochaine guerre qui les opposerait, tous deux se ménagent des points d'appui du nord au sud ; ils savent que le prochain conflit ne sera plus gagné par l'infanterie, les chars ou l'aviation, mais par des moyens colossaux à l'échelle planétaire. Et tous deux ont formé le même projet, sachant que celui qui l'aura fait aboutir le premier sera le maître du globe : en tenant les deux pôles et en faisant passer un satellite artificiel armé au-dessus d'eux toutes les vingt-quatre heures, on détient une position stratégique inexpugnable.

- Pourquoi ? lâcha Didier, sidéré.

- Parce que la Terre tourne, dit Coplan. Imaginez ce satellite artificiel gravitant sans cesse autour du globe en passant au-dessus des pôles. Il contient des bombes H capables d'anéantir des centaines de millions d'individus en moins d'une heure, il peut les propulser sur simple télécommande lancée du sol. Or, pendant que lui tourne autour de la Terre suivant un plan immuable, la Terre tourne sous lui et lui présente successivement tous les endroits du globe : aucun objectif n'est plus inaccessible ! Ce satellite unique peut bombarder l'Europe, l'Afrique, l'Asie et les deux Amériques. Le problème qui s'est toujours posé à l'aviation stratégique est subitement inversé : au lieu d'envoyer par centaines des appareils, voire des fusées, sur des cibles très éloignées, ce sont désormais les cibles qui viennent s'offrir, aux coups d'un seul engin, par suite de la rotation de la Terre...

- Merde, ponctua Didier, oubliant qu'il se trouvait dans le bureau directorial.

- Voilà donc l'enjeu de la course entre les deux Grands, dit Coplan. Celui qui parviendra à lancer le premier son satellite équipé de fusées à cône H, sera en mesure d'imposer sa loi au monde et, en tout cas, d'éviter la naissance d'un conflit armé du genre de ceux que l'Histoire a connus jusqu'ici. Ce satellite doit être lancé du pôle si on veut lui imprimer une trajectoire convenable. Le choix subsiste donc entre le pôle Nord et le pôle Sud. Le Nord a été écarté d'emblée par les deux nations intéressées parce qu'il est d'ores et déjà à la portée du tir de l'adversaire : Américains à Thulé et Russes en Sibérie peuvent détruire mutuellement leurs préparatifs. Mais la situation est, toute différente au pôle Sud, également éloigné des bases de l'un et de l'autre, inaccessible dix mois sur douze et hors des lignes de communication traditionnelles. Voilà ce qui explique leur acharnement à s'installer là-bas...

- Mais qu'est-ce que les Allemands viennent faire là-dedans ? s'enquit Didier, les yeux ronds.

- Une minute, dit Francis qui s'adressa ensuite au Vieux.

- Ce que je viens de vous dire n'est pas une simple conjecture. J'ai vu dans une des cabines de l'Obi un dessin extrêmement révélateur que je vous reproduirai d'ailleurs plus tard. A Little

America existe une rampe de lancement géante, manifestement trop gigantesque pour servir à des fusées de type courant. Un officier du brise-glace soviétique m'a dit incidemment que l'exploration de la très haute atmosphère était une des tâches de la mission et, du côté américain, tout s'organise sous le commandement des militaires : autant de preuves qu'un duel sans merci va se dérouler là-bas.

Coplan quitta le globe terrestre pour revenir s'asseoir dans son fauteuil.

- Le jeu des Allemands est clair. La politique de bascule entre l'Est et l'Ouest leur est très profitable. Elle le restera tant qu'Américains et Russes auront une puissance militaire à peu près identique, mais elle s'effondrera le jour où l'un d'eux s'assurera un atout décisif. Les Allemands montent donc un réseau destiné à ruiner les tentatives d'utilisation de l'Antarctique à des fins militaires. Ils sabotent les expéditions pour les empêcher d'accomplir le travail prévu, ils méditent d'engloutir dans une catastrophe les efforts déployés en deux mois par les Russes et les Américains, sachant que les dix autres mois de l'année rendent l'accès du continent impossible. La réussite des attentats contre l'Obi et Little America leur ferait gagner un an. Leur espoir, c'est de créer avec la France et l'Europe un troisième bloc suffisamment fort pour empêcher désormais que l'un ou l'autre domine l'Antarctique. Tel était le fond de la pensée de Kattenhorst quand il m'a dit avec superbe : « Et vous, Français, qu'aurez-vous à gagner par la destruction de mon réseau ? »

Le Vieux se gratta pensivement la joue de la pointe de son crayon.

- Il n'a peut-être pas tout à fait tort, grommela-t-il à mi-voix. Et c'est sans doute pour cela qu'il vous a suivi de bonne grâce.

- Bien sûr. Dieu sait s'il n'aura pas l'aplomb de solliciter votre aide !...

- Hé, objecta soudain Didier, le cargo allemand Wotan a coulé, lui aussi.

- Tu parles, dit Coplan avec commisération. Consulte une liste du Lloyds... Tu verras que ce sabot avait trente ans et qu'il était tout juste bon à mettre à la ferraille. D'ailleurs, remarque que son

équipage au complet a été sauvé. Je serais curieux de savoir ce que ce rafiot trimbalait dans ses cales... Des briques ou des gueuses de fonte, probablement... Il fallait bien qu'ils fassent figure de victime, eux aussi.

Un silence s'appesantit dans la pièce. Le Vieux établissait mentalement un bilan provisoire de la mission de ses deux agents. Didier, très perplexe, essayait d'élucider à retardement les points encore obscurs.

- Comment avez-vous subitement deviné que Kristiansen faisait partie de la bande ? demanda-t-il en songeant à la scène à bord du Tromsoe.

- Je ne l'ai pas deviné, rétorqua Coplan, je l'ai déduit. En touchant Capetown, Heiman savait qu'on allait le suivre et il a pris ses dispositions en conséquence. Comment l'a-t-il appris ? Au moment où je quitte la Terre Enderby, un seul homme est au courant de mes projets : Kristiansen. En rapprochant ces deux faits, la conclusion apparaît d'elle-même. Si le commandant du Stavanger avait pu me liquider à la Terre Enderby, il l'aurait fait avec joie. Mais du même coup, il se serait découvert, car il était le seul à connaître mon rôle véritable, et Castres le savait.

- Mais alors, réfuta Didier, décidément incrédule par principe, pourquoi saboter son propre navire, alors qu'il pouvait faire escale aux Kerguelen de sa propre initiative...

- Erreur. En tant que commandant, il devait obéir aux instructions de l'armateur. Il fallait donc une cause fortuite pour l'obliger à relâcher aux Kerguelen. En outre, en sabotant son vaisseau, il s'en tenait à la ligne générale du plan de Kattenhorst : faire perdre du temps à l'expédition norvégienne et au transport de matériel français. Au reste, si étrange que cela puisse paraître, il était sous les ordres de son radiotélégraphiste, d'où la facilité avec laquelle il a autorisé ce dernier à s'embarquer sur le Tromsoe pour Le Cap, ce qui était assez peu conforme aux usages. Insoupçonnable, c'est lui l'agent désigné pour le groupe norvégien. Heiman supervisait l'ensemble des opérations, mais ne commettait lui-même aucun attentat.

Le Vieux tapota sa pipe contre le rebord de son bureau, avant de la bourrer.

- Après les Russes, il va falloir aviser les autres membres de l'I.G.Y., conclut-il. Nous le ferons par l'entremise de l'OTAN.

L'été polaire touchait à sa fin. Les navires s'apprêtaient à le quitter avant que la mer soit prise par les glaces. Sur le pourtour du continent s'érigeaient, à des centaines de kilomètres les unes des autres, des cabanes déjà à demi ensevelies sous la neige et dans lesquelles des techniciens préparaient la prochaine campagne de recherches et d'exploration.

Le 5 février, alors que le blizzard lançait sa plainte lugubre sur des plaines glacées, vingt-huit individus furent empoignés au même moment dans les diverses bases. Ils furent collés aux fers à bord des navires en instance de départ et ne quittèrent ce monde inhumain que pour en rejoindre un autre qui, pour eux, serait plus implacable encore.

Coplan ne devait connaître que longtemps plus tard le sort qui avait été, finalement, réservé à Kattenhorst.

FIN